

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Coups de feu au Forum

**Coups de feu au Forum
(2015)**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ROBERT W. BRISEBOIS

COUPS DE FEU AU FORUM



Hurtubise



Robert W. Brisebois

COUPS DE FEU AU FORUM

Roman policier

Hurtubise

CHAPITRE 1

Le crime ne paie pas, c'est vrai. Mais les criminels ne commettent pas toujours leur forfait pour de l'argent.

Boulevard Saint-Joseph, Antoine Lizotte et Bernard Lavigne habitaient en copropriété un magnifique triplex en brique rouge tavelé de pierres blanches qui dégagait un aspect de luxe pour bourgeois branchés de la société canadienne-française. Quelques marches conduisaient à un minuscule balcon qui ne servait qu'à se secouer les pieds, l'hiver, et à laisser traîner un sac de golf, l'été. Lizotte logeait au rez-de-chaussée. L'appartement était vaste et bien éclairé grâce à une fenestration qui laissait entrer la lumière du côté de la rue Rivard, qui faisait coin avec le boulevard. L'endroit était lourdement meublé: fauteuils à oreillettes revêtus de tapisserie, bahuts de chêne, lit recouvert de serge rouge. La cuisine regorgeait d'accessoires modernes de grand prix. L'intérieur sentait la pipe refroidie et le cigare. Antoine était un célèbre avocat qui, à 39 ans, commençait déjà à refuser des causes qui ne lui plaisaient pas. Il s'était marié très jeune et avait divorcé très tôt. Il vivait son célibat retrouvé dans le stupre hétérosexuel et partageait ses loisirs avec Lavigne, son ami et coproprio.

Un long escalier intérieur conduisait à l'étage où Bernard Lavigne occupait un logis transformé en studio pour artiste bohème. Les murs étaient tapissés d'affiches de théâtre et de cinéma. Des coussins de velours, des livres écornés, des disques de jazz et des papiers de toutes sortes jonchaient les planchers du salon et de la chambre à coucher. La cuisine ne servait qu'à empiler des bouteilles de bière vides et des flacons de gin à moitié pleins. Lavigne était un acteur de théâtre et une future vedette de la télévision. Il venait de jouer dans un télé-théâtre que toute sa famille avait regardé chez un voisin, car les Lavigne n'avaient pas encore de télévision. Bernard était un célibataire endurci de 35 ans qui attendait de trouver la perle rare dans une huître bien tournée, prête à partager avec lui pour toujours un lit blanc de nacre.

Le troisième étage était occupé par un jeune couple fraîchement installé.

L'homme travaillait dans les environs et la femme demeurait au foyer. Ils recevaient peu et se couchaient tôt. Eux non plus n'avaient pas encore la télévision, et Lavigne leur avait offert à quelques reprises de venir regarder chez lui *La Lutte au Forum* et d'autres émissions. Chaque fois ils avaient refusé, par crainte de déranger.

Le logis avait connu bien d'autres locataires, ces dernières années. Même s'ils payaient leur loyer, ils n'étaient pas toujours très reposants: des infirmières à l'horaire impossible qui, une fois l'uniforme tombé, se transformaient en véritables débauchées; des personnes âgées qui se déplaçaient à l'aide de déambulateurs. En plus d'abîmer les planchers de chêne, elles dérangaient le pauvre Bernard qui n'en pouvait plus d'entendre ce train d'enfer lui glisser au-dessus de la tête. Il y avait eu aussi une jolie locataire, jeune et délurée, qui était demeurée un long moment... et dont il sera question plus tard.

Dimanche, 13 mars 1955, en soirée, boulevard Saint-Joseph

À travers le son d'une musique de jazz, le téléphone sonna chez Lavigne qui décrocha:

— Allô!

— Hé, l'acteur! Ça te dirait d'assister au match des Canadiens contre les Red Wings, jeudi prochain, le 17? demanda Antoine Lizotte. J'ai deux bons billets.

— C'est à quelle heure?

— Attends un peu que je regarde mes billets... C'est à 7 heures, comme d'habitude.

— Ça ira! J'ai une répétition à l'Arcade. Où pourrions-nous nous retrouver?

— Au comptoir des roteux du Forum, vers 6 heures et demie.

— J'ai horreur des hot dogs. Tu n'as rien de mieux à proposer?

— Fais pas tant de chichis, l'artiste. J'ai pas envie d'aller souper en ville à 5 heures, puis je n'aurai pas le temps. Je suis au bureau jusqu'à 6 heures. Tu mangeras des pinottes en écailles.

— Bon, ça va!

— Baisse un peu ta musique! Je ne m'entends plus réfléchir.

— Va chier, lui dit posément Lavigne avant de raccrocher.

Jeudi, 17 mars 1955, 18 h 30, Forum de Montréal

Une demi-heure avant le match, le pain du hot dog était humide et la

saucisse, tiède. Lizotte déposa un filet de moutarde sur l'indigeste repas et engouffra avec peine une simple bouchée. Il mit de côté cette spécialité locale et se contenta d'une bière. Lavigne trompa son appétit avec des arachides, des chips et une tablette de chocolat.

— Je te paye une bière, proposa Lizotte.

— Non, merci. Ça me donne des coliques.

Une hôtesse conduisit les deux amis à leur siège au moment même où le match débutait. Il y avait de l'électricité dans l'air, ce soir-là. Les spectateurs paraissaient excités. Un va-et-vient inhabituel dans les allées et les gradins de l'amphithéâtre donnait l'impression que quelque chose se préparait.

Les Red Wings prirent les devants très tôt dans le match, au grand déplaisir de la foule, venue assister à une victoire des Canadiens. Les clameurs de l'assistance avaient des accents d'impatience, et charriaient même des avant-goûts de vengeance.

Lizotte reconnut l'homme portant un long manteau noir et un chapeau mou qui s'apprêtait à gravir les gradins dans leur direction. Il donna un coup de coude à Lavigne en lui disant :

— Regarde qui vient vers nous... C'est Campbell, le président de la ligue. Merde! Son siège est juste derrière les nôtres.

— Qu'est-ce que ça peut faire?

— T'es pas au courant? Sur quelle planète tu vis? Il a infligé à Maurice Richard une punition de fou pour avoir frappé un joueur des Bruins et bousculé un arbitre. Le meilleur joueur des Canadiens est suspendu jusqu'à la fin de la saison, y compris pour toute la durée des séries. Si les Canadiens perdent ce soir, ça va barder.

— Tu plaides trop de causes de meurtre... Vous autres, les avocats, vous voyez des drames partout.

— Ouais, c'est ça! En tout cas, si les gens s'en prennent au président de la ligue, on va devoir se mettre à l'abri.

De fait, dès que la foule eut repéré Campbell assis à son siège habituel, un branlebas de combat se déploya tout autour de la section où trônait la cible, puis graduellement un peu partout dans l'enceinte.

Durant toute la journée de la veille, le président de la Ligue nationale de hockey avait été bien averti de ne pas se présenter au Forum. Malgré tout, Campbell avait choisi de défier les 15 000 partisans qui n'avaient ni oublié ni digéré la sentence qu'il avait prononcée contre Maurice Richard.

À la fin de la première période, on assista à la traditionnelle ruée vers les corridors pour un hot dog ou une bière. S'étant aventuré dans cette galerie

pour fumer un clou de cercueil, Campbell vit défiler devant lui nombre de partisans qui lui crachèrent au visage leur façon de penser. Du lot, un adolescent sembla se montrer plus poli et tendit la main à Campbell, comme pour le féliciter. Au moment où le président allait s'avancer, le jeune homme lui administra une volée de claques qui firent virevolter sa cigarette, puis il lui envoya des coups de pied dans les tibias. Mais le président savait donner autant que recevoir, et il lui rendit la pareille. Peu de temps après, le jeune agresseur fut arrêté par un policier qui patrouillait le secteur.

De retour à son siège, Campbell essuya une véritable pluie de programmes chiffonnés, de couvre-chaussures, de barres de crème glacée, d'œufs, de bonbons, de pièces d'une cenne. Chaque projectile n'atteignait pas toujours sa cible, mais la plupart du temps, la mitraille faisait mouche. Chaque tir réussissait soulevait une clameur joyeuse dans l'enceinte du Forum.

Des centaines de spectateurs se rendaient à l'angle sud-est de l'amphithéâtre, là où se trouvait assis le président Campbell. Les placiers en service tentaient bien d'endiguer ce flot humain qui déferlait vers le lieu stratégique, mais il leur était impossible de bloquer le couloir ceinturant la patinoire, qui représentait en quelque sorte l'artère principale du Forum.

La foule se dispersa en petits groupes, dont certains s'aventurèrent jusqu'à Campbell, les uns lui tirant la langue, les autres lui faisant toutes sortes de grimaces. Un farceur lui lança même une poignée de pinottes à la tête. Tout à coup, quelqu'un voulut s'approcher de lui, mais les placiers l'en empêchèrent. Ici et là, dans le Forum, des cris retentirent que la foule reprit en chœur :

– Dehors Campbell! Chien de Campbell!

Le président semblait provoquer les amateurs des Canadiens. Il se tenait droit comme une statue dans son fauteuil, et tout au plus daigna-t-il relever le col de son manteau pour se prémunir contre les projectiles lancés depuis les gradins supérieurs.

Voilà que, sans hâte, avec un calme désarmant, un individu se dégagea de la cohue régnant autour du président. L'homme, un costaud âgé d'une vingtaine d'années vêtu d'un coupe-vent, s'arrêta brusquement. Les placiers l'agrippèrent. Sans manifester la moindre colère, il se retourna et discuta avec les employés. Puis, dans un grand geste d'accolade, il tendit les bras en direction de Campbell. Les préposés le laissèrent faire. Le jeune homme poursuivit son ascension des gradins avec la même attitude impassible. Quand il arriva près de Campbell, celui-ci se pencha légèrement en avant. Avec la même lenteur méthodique, l'homme baissa alors le bras gauche et leva la main droite un peu plus haut. D'un mouvement vif, du plat de la main, il

appliqua une première gifle à la joue gauche du président, puis une seconde, cette fois du revers de la main, sur l'autre joue.

Les placiers du Forum empoignèrent l'agresseur et l'entraînèrent vers la plus proche sortie, mais sans brutalité excessive. Campbell se redressa dans son fauteuil sans porter les mains à sa figure. C'était la deuxième volée de gifles qu'il essayait depuis le début de la soirée. Les joues devaient bien lui chauffer un peu, mais il préféra ne rien en laisser paraître.

Soudain, une bombe lacrymogène éclata à quelques pieds du président, sans même le faire sursauter. Tandis qu'un énorme nuage d'âcre fumée gagnait les rangées de sièges les unes après les autres, trois coups de feu retentirent. Au premier, Campbell se pencha vers l'avant, comme pour éviter d'être atteint; au deuxième et au troisième, Gilles Asselin, journaliste à *L'Écho du Matin*, debout dans les gradins en contrebas, vit deux spectateurs s'affaïsser sous les balles et se précipita pour leur venir en aide. Le premier avait été touché à la tête et le second avait reçu une balle à l'épaule et une autre semblait avoir traversé son thorax de part en part. Le journaliste, dépassé par la gravité des blessures, demanda à une hôtesse qui s'approchait d'appeler une ambulance.

Pendant ce temps, le Forum se vidait de ses spectateurs. Les coups de feu avaient donné le signal du chaos et l'émeute se transportait maintenant à l'extérieur. Plusieurs centaines de partisans en vinrent aux mains avec les policiers; les vitres et les vitrines des magasins de la rue Sainte-Catherine furent fracassées. La foule s'attaqua aux tramways, puis renversa plusieurs voitures avant de mettre le feu aux kiosques à journaux installés le long de la rue. Ce qui ne devait être au départ qu'une bruyante protestation contre la suspension de Maurice Richard avait dégénéré en une insurrection proche de l'hystérie collective. Débutée à 10 heures du soir, elle ne s'essouffla qu'à 4 heures du matin, se soldant par une dizaine de blessés et 70 arrestations.



L'ambulance arriva au Forum moins d'un quart d'heure après l'appel. Asselin insista auprès des ambulanciers pour accompagner les victimes jusqu'à l'hôpital. L'ambulance traversa difficilement la rue Sainte-Catherine livrée au chaos et s'engagea boulevard Dorchester jusqu'à l'hôpital Saint-Luc.

Les brancardiers transportèrent les deux corps dans une salle d'examen où un médecin constata le décès des deux victimes. Le journaliste de *L'Écho du Matin* attendit le retour du médecin au poste des infirmières.

— Je suis le seul témoin, dit Asselin. Est-ce que je peux connaître l'état des

victimés?

— Avez-vous un lien de parenté avec elles?

— Non, je suis journaliste. J'étais juste à côté de ces deux hommes lorsqu'ils ont été atteints, et j'ai été le premier à leur porter secours.

— Attendez ici si vous le désirez, mais comme il y a mort d'hommes, nous devons d'abord contacter les policiers et faire transporter les corps à la morgue pour l'enquête du coroner.

— Comme ça, les deux hommes sont bien décédés?

Le médecin fit un geste d'assentiment.

— Est-ce qu'ils avaient des pièces d'identité sur eux?

— La fouille des corps est la responsabilité du coroner.

Deux policiers se présentèrent et discutèrent un moment avec le médecin avant de reporter leur attention sur Asselin.

— Vous prétendez être le seul témoin de l'attentat, alors qu'il y avait 15 000 personnes au Forum, ce soir? demanda le premier policier.

— Je ne prétends rien, répliqua le journaliste. Je me trouvais juste à trois pieds des victimes et je me suis tout de suite porté à leur secours.

— Veuillez d'abord vous identifier, ordonna le deuxième policier. Vous raconterez votre histoire au sergent-détective Brazeau. C'est lui qui sera chargé de l'enquête dans cette affaire.

Un assaut contre le président de la Ligue nationale de hockey, en plein Forum, devant une foule révoltée par l'injustice commise aux dépens de son héros national, commandait une enquête qui se devait d'être confiée à un super détective. Bill Brazeau frayait dans les hautes sphères du milieu policier de Montréal. Il faisait partie d'un clan sélect, connu sous le nom de la «Vieille Sûreté». Cette poignée d'enquêteurs avaient des pouvoirs qui leur permettaient parfois même d'outrepasser l'autorité du directeur. Peu de policiers étaient admis dans cette caste privilégiée, mais ceux qui y étaient reçus avaient l'obligation de se surpasser.

À cette heure, le «Gros Bill» (le surnom de Brazeau, qu'il partageait d'ailleurs avec une autre vedette des Canadiens, Jean Béliveau) était retenu au Forum pour interroger celui qui avait giflé Campbell, en plus de deux ou trois autres suspects qui avaient été remarqués peu de temps après les coups de feu, dont un qui avait été surpris avec une arme en sa possession.

Il passait 11 heures. Asselin se devait d'être à *L'Écho du Matin* avant minuit afin de compléter son reportage sur l'émeute du Forum avant l'heure de tombée. Il sauta dans sa voiture et s'attela à sa machine à écrire dès son arrivée au journal. Pendant ce temps, les corps des victimes étaient transportés

au laboratoire médico-légal, à la morgue de la rue Saint-Vincent. De temps en temps, Asselin ouvrait le tiroir du bas de son bureau, y cueillait une bouteille de scotch et s'envoyait une bonne lampée pour se donner, croyait-il, le tonus nécessaire pour terminer son reportage. Il parvint à remettre juste à temps son papier au chef de l'atelier d'imprimerie, mieux connu sous le vocable de «prote».

Asselin était un bon journaliste, toujours à l'affût du moindre événement qui survenait dans la métropole. C'était aussi un excellent fouineur de la société: le nez toujours fourré partout, il connaissait tout le monde. Il avait en outre un front de bœuf. Quand il avait besoin d'une information, il devenait intraitable et livrait une lutte acharnée à son informateur pour lui soutirer ce qu'il voulait. Il avait toujours rêvé d'être chroniqueur à la section des sports, mais il n'avait aucune chance d'y arriver à *L'Écho du Matin*, la concurrence étant bien trop féroce dans la boîte. Il faut dire aussi qu'il souffrait d'un fichu problème: le syndrome de la bouteille. Il avait commencé à boire dès l'âge de quinze ans et, à peine arrivé à la trentaine, il était prisonnier des exigences d'un corps qui sollicitait de plus en plus d'alcool. Cela ne l'empêchait pas d'être très sociable, d'agréable compagnie et fin causeur à l'humour imprévisible, parfois même insolite.

Vers 4 heures du matin, Asselin rentra chez lui, rue de l'Épée, à Outremont. Sa fiancée, Paulette Arbic, dormait sur une seule oreille. Elle entendit son homme trébucher contre le porte-parapluies du vestibule et se traîner à quatre pattes jusqu'à la salle de bain. Il y resta de longues minutes, si bien que Paulette put à sa guise retrouver le sommeil.

Ce n'était pas la première fois qu'Asselin revenait à la maison dans un état d'ébriété avancé et réveillait Paulette en pleine nuit. Il buvait comme on fait de la musique, pour être sur la même note que ses copains journalistes. Asselin et Paulette vivaient ensemble depuis trois ans. Il lui avait proposé d'être sa fiancée, mais il n'était jamais allé plus loin. La grande demande n'était toujours pas venue. Elle s'en accommodait assez bien pour le moment, car elle avait d'autres «distractions».

Paulette était journaliste au *Montréal Illustré*, un hebdomadaire rempli de chroniques savantes et souvent ésotériques. Paulette avait amorcé sa carrière à titre de photographe, puis elle s'était peu à peu rapprochée de son patron, Carl Brière, éditeur, écrivain et riche marchand d'art. L'homme lui avait ouvert la

porte de l'écriture, et bien d'autres encore, dont celle de son vaste appartement, situé au-dessus de la salle de rédaction de l'hebdo, rue Sherbrooke Ouest, dans un gratte-ciel de 12 étages nouvellement construit.

CHAPITRE 2

Venger à coups de feu une offense faite à un héros sportif n'est pas une vengeance, c'est une riposte assassine.

Samedi, 19 mars 1955, en matinée, de *L'Écho du Matin* au quartier général de la police

Le récit de l'émeute au Forum qu'avait fait Gilles Asselin dans *L'Écho du Matin* eut un tel effet sur le tirage du journal que le grand patron de la boîte, le colonel Imbeault, convoqua à son bureau le jeune journaliste. La reconnaissance du haut fait d'armes d'Asselin se limita à de sincères félicitations, mais sans changement dans ses émoluments. Le colonel avait le sens de l'économie et la crainte de voir le succès d'un employé se transformer en réclamations excessives.

Néanmoins, Imbeault n'entendait pas laisser filer une si bonne affaire. Il encouragea Asselin à poursuivre son enquête et à multiplier ses sources d'information afin de maintenir l'intérêt des lecteurs pour l'émeute au Forum. Cette histoire arrivait à point nommé, d'autant que depuis l'arrivée sur le marché de journaux à sensation tels que *Nouvelles et Bavardages*, le tirage de *L'Écho* avait commencé à décliner.

— À compter d'aujourd'hui, dit le colonel, je t'ouvre une page complète, chaque jour si possible, pour tes articles sur cette affaire. Mais il faudra que tu fasses allusion à Maurice Richard aussi bien dans le titre que dans le contenu de chaque papier. C'est ce qui intéressera le lecteur. Tu devras suivre de près les progrès dans l'enquête sur celui qui a tiré les coups de feu. Sois prudent, ne force pas le trait. Ce tireur s'est attaqué à Campbell, il ne faut pas en faire un criminel féroce. Il a tout simplement voulu venger l'injustice faite à Richard.

Asselin écoutait son patron attentivement, conscient qu'il devrait se surpasser afin de le satisfaire. Pour l'heure, tout ce qu'il avait écrit ne traitait que du soulèvement des spectateurs au Forum et rue Sainte-Catherine. Tout ça était déjà chose du passé. Dans l'immédiat, il ne savait pas trop comment

procéder pour s'immiscer dans l'enquête s'il voulait vraiment aller plus loin. Il n'osa pas l'avouer à Imbeault, mais son article mettait un point final à ce qu'il savait de toute cette histoire.

Asselin retourna dans la salle de rédaction. Il s'installa à son bureau, le temps de réfléchir, et cueillit la bouteille de scotch dans le tiroir du bas et y puisa une double gorgée. Puis il glissa dans le rouleau de sa machine à écrire une feuille blanche sur laquelle il commença à mettre de l'ordre dans ses idées. L'alcool aidant, au bout de 15 minutes il était prêt à passer à l'action. Il fourra la feuille de papier dûment noircie dans ses poches et sortit.

Le journaliste se présenta au quartier général de la police de Montréal et demanda à rencontrer le sergent-détective Brazeau. Un agent lui posa quelques questions d'usage et l'invita à prendre place dans un petit bureau situé près de l'entrée. Là, le journaliste tourna sept fois dans sa tête la proposition qu'il voulait soumettre à l'enquêteur.

Bill Brazeau arriva, un vieux chapeau mou posé de travers sur la tête, une chemise blanche écrasée par de larges bretelles rouges, une barbe de trois jours, l'œil empourpré. Il semblait pressé d'en finir avec ce mandat de l'émeute du Forum. Les présentations furent sans cérémonie:

— Bill Brazeau. Qu'est-ce que je peux faire pour toi?

— Gilles Asselin, journaliste, dit-il en tendant la main au détective.

Ce dernier garda ses mains là où elles étaient, dans les poches de son pantalon, et fixa le journaliste droit dans les yeux. Asselin se racla la gorge et poursuivit:

— J'étais au Forum avant-hier soir. C'est moi qui ai secouru les deux victimes et qui les ai accompagnées à l'hôpital. Voici un exemplaire de *L'Écho du Matin*. Vous pouvez y lire mon reportage.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse? laissa tomber Brazeau, déjà prêt à tourner les talons.

— Attendez! J'ai une proposition à vous faire. Si je peux suivre l'enquête de près, le journal s'engage à publier, tous les jours, les différentes étapes de l'instruction. Chaque reportage portera un sous-titre encadré et intitulé "Le sergent Brazeau mène l'enquête". Un en-tête qui évoquera les aventures des héros d'Agatha Christie ou de Georges Simenon. En voyant quotidiennement votre nom dans le journal, les lecteurs vont s'intéresser à vos talents d'enquêteur. Ce n'est pas négligeable...

— Il faut que j'y réfléchisse, dit Brazeau sur un ton un peu moins rude. Ne bouge pas. Je te reviens dans quelques minutes.

Bill s'éreintait à résoudre des enquêtes depuis plus de trente ans, mais ses

efforts n'avaient jamais été reconnus à leur juste valeur. Depuis qu'il était inscrit à la Vieille Sûreté, ses collègues espéraient qu'il prenne sa retraite au plus sacrant. Les plus jeunes étaient simplement jaloux tandis que les plus vieux convoitaient la place qu'il occupait dans ce clan sélect. Sa famille avait payé cher toutes ces années de sacrifices dans un service public exigeant et parfois dangereux. Sa femme passait des nuits entières à l'attendre, en se demandant dans quel guet-apens il pouvait bien être tombé. Sa fille unique n'avait jamais eu de respect pour le métier de policier. Si elle voyait tous les jours le nom de son père dans le journal, peut-être en viendrait-elle à changer d'attitude, songea Brazeau.

Ce n'était pas la première fois que des idées de grandeur lui trottaient dans la tête. Dans ses jeunes années, il avait voulu être acteur de théâtre ou politicien; mieux encore, joueur de hockey, aux côtés des célébrités de l'époque. Il serait aujourd'hui invité au Forum à chaque match, et tout le monde le reconnaîtrait. Mais voilà, il avait choisi un métier où il n'était pas facile de se faire un nom; pis encore, un métier où il lui arrivait souvent d'être en conflit avec des gens ou vilipendé sur la place publique. Le temps était venu de penser à son image en laissant circuler son nom.

Brazeau s'en alla retrouver Asselin qui n'avait pas bougé de son siège.

— D'abord, accepta l'enquêteur, ta proposition ne me déplaît pas. Mais j'aimerais te poser certaines questions. Il passe 11 heures et demie. Viens, on va aller prendre une bouchée au Chez son Père, c'est tout près d'ici.

Vu de l'extérieur, l'endroit ne payait pas de mine, mais sa table était hautement réputée. Enfin un endroit où Brazeau était connu et respecté! Le chef propriétaire, Joseph Bouyeux, avait fait ses preuves partout en Europe, notamment auprès de Léopold, roi des Belges. Le chef suggéra au policier deux de ses spécialités: une mousse de foie d'oie et le suprême de volaille truffé.

— Ça ira pour moi, approuva Brazeau.

— Je prendrai d'abord un dry martini, et comme le sergent-détective pour la suite.

— Bonne idée! Apportez-moi aussi un dry martini. Après tout, c'est le drink préféré de Winston Churchill...

— ... et d'Ernest Hemingway.

— Revenons au sujet qui nous intéresse. Tu proposes de mettre mon nom en sous-titre, dans un encadré, à chacun des reportages? D'accord, mais pas à n'importe quelles conditions. Quand le nom d'une personne que j'interroge ou celui d'un inculqué ne doit pas être révélé, j'exigerai que ces noms ne soient

pas publiés. Ce n'est pas tout. Lorsque des éléments de l'instruction doivent demeurer secrets, tu n'écris rien. Je dois garder un contrôle exclusif et indiscutable sur le contenu de tes textes tout au long de l'enquête.

— C'est entendu! Avant de publier quoi que ce soit, je vérifie avec vous la pertinence de divulguer le moindre renseignement.

— Dans ces conditions, ça me va.

Durant le repas, ils burent un litre et demi de vin rouge. Puis chacun prit un ballon de cognac en guise de digestif. Brazeau régla l'addition sur le bras de la Vieille Sûreté. En parfait équilibre sur leurs deux jambes, comme si de rien n'était, les deux compères retournèrent au quartier général où Brazeau devait interroger un suspect appréhendé au Forum le soir de l'émeute.

Brazeau laissa tomber la veste et exposa ses flamboyantes bretelles rouges. Le prévenu était assis à une table, et l'enquêteur resta debout pour mieux le dominer.

— Tu as été surpris au Forum, le soir du 17 mars dernier, en possession d'une arme chargée de trois balles dont le barillet peut en contenir six. Or, comme tu le sais, il y a eu trois coups de feu tirés en direction de Campbell. En plus, tu étais le seul à posséder une arme dans une foule de 15 000 personnes. Comment expliques-tu ça?

— Je gagne ma vie en transportant de l'argent liquide, répondit l'homme, et j'ai un permis de port d'arme depuis des années. Jeudi soir, je suis allé assister au match des Canadiens, et j'ai été mêlé, bien malgré moi, aux troubles qui ont éclaté entre deux périodes. Quand je me suis dirigé vers la sortie, des policiers m'ont arrêté et fouillé. Ils ont saisi mon revolver. C'est impossible qu'il y ait eu seulement trois balles dans le "trabouillet", comme vous dites. Mon arme est toujours chargée à bloc. C'est sûrement un des policiers qui aura retiré les trois balles qui manquaient.

— D'où vient l'argent que tu transportes?

— Ça me regarde!

— Ta gueule! Les questions que je pose ne regardent que moi. Je répète: d'où vient l'argent que tu transportes?

— De mes clients.

— Tu commences à jouer avec mes nerfs. Qui sont tes clients?

— Des hommes d'affaires.

— Quelles sortes d'affaires? lança Brazeau en flanquant un coup de poing sonore sur la table. Tu fais mieux de répondre plus clairement à mes questions ou je te crisse en dedans jusqu'à Noël.

— Si je réponds à ça, je risque de me faire descendre.

— Réponds quand même! cria Brazeau
— Des affaires de jeu...
— Les barbottes, c'est pas mes oignons. Tu vas aller t'expliquer avec le nouveau chef de l'Escouade de la moralité, Pax Plante. Lui, il va te faire cracher le morceau au complet. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la tentative de meurtre contre le président de la Ligue nationale de hockey. Pourquoi as-tu tiré sur Campbell?

— J'ai tiré sur personne! Je vous ai dit que les policiers avaient trouvé mon *gun* dans mon imperméable. Je n'ai jamais pensé m'en servir contre quelqu'un. J'me fous de Campbell.

— Pourquoi te promener au Forum avec une arme en poche?

— Parce que je venais de faire une livraison d'argent juste avant d'aller au match, je vous l'ai dit!

— Une livraison à qui?

— À un homme du milieu dont je ne connais pas le nom. Il a ses bureaux juste au-dessus du Copacabana, rue Sainte-Catherine.

— N'oublie pas de raconter tout ça à Pax Plante, avec tous les détails. Tu m'as l'air d'avoir des relations étroites avec le milieu. Je vais avoir d'autres questions à te poser. Je te contacte dans les prochains jours.

Asselin sortit son calepin et son crayon, prêt à transcrire l'interrogatoire, mais Brazeau lui fit signe d'oublier ce qui venait de se passer. Le sergent-détective n'était pas suffisamment satisfait de sa performance pour accoler son nom à un épisode aussi banal de son enquête, d'autant plus que ce serait la première fois que son nom apparaîtrait en sous-titre dans le journal.



Le soir même, Brazeau assista au match Canadiens-Rangers, au Forum. Il était à l'écoute de son intuition de policier, laquelle lui rappelait ce vieil adage: le criminel revient toujours sur le lieu de son crime. Il y avait tant de policiers en faction à l'intérieur de l'enceinte que le sergent-détective imagina un instant que le meurtrier pouvait être un de ces policiers, une tête brûlée qui avait choisi de régler lui-même le cas de Campbell.

Après la deuxième période, il aperçut Asselin fouinant encore dans les gradins avec sans doute l'espoir d'être, une fois de plus, au premier rang d'un attentat. Brazeau en eut assez. Persuadé qu'il perdait son temps, il décida de rentrer chez lui.

Lundi, 21 mars 1955, 9 h, quartier général de la police

Depuis trois jours, le médecin légiste s'affairait à reconstituer la scène de crime. Afin de déterminer la trajectoire des coups de feu, le médecin, avec l'aide d'un anthropologue judiciaire, avait reproduit sur des mannequins de paille les plaies causées par les balles. Les pantins furent transportés au Forum et installés dans les sièges que les victimes occupaient au moment de l'attentat. En fixant de longues cordes qui portaient des blessures reproduites sur les deux mannequins, l'équipe d'experts put déterminer avec exactitude le lieu d'où provenaient les coups de feu. Le photographe judiciaire, Alain Michon, s'employa à prendre une multitude de clichés qui serviraient à l'enquête en cours.

Le médecin légiste et un expert en balistique débarquèrent au quartier général pour rencontrer Brazeau. Le sergent-détective finissait son café matinal quand les scrutateurs de cadavres arrivèrent. Tout en déposant son rapport, le médecin légiste déballa de vive voix la conclusion de son analyse:

— Les trois coups de feu n'ont jamais visé Campbell. Ils étaient tous dirigés directement sur les deux spectateurs assis trois rangées plus bas que le président de la Ligue nationale. Le tueur, lui, se tenait dans le couloir qui ceinture la patinoire. Vous trouverez une galerie de photos qui confirment nos analyses.

— Je vais prendre connaissance de votre rapport et m'ajuster en conséquence, dit Brazeau en glissant son arme dans un holster, sur sa hanche. C'est du beau travail. Je vous remercie, mais je ne vous retiens pas. Mon enquête vient de prendre une nouvelle tournure.

— Les balles ont été tirées d'un revolver de calibre .38, dit l'expert en balistique. Les cartouches sont des 38WC, balles de plomb, tête plate, 148 grains. Je dirais que le tireur se tenait à environ 30 pieds des victimes.

— Trente ou vingt pieds, ça ne me fait pas un pli. Il faut que je trouve le gars qui tenait cette arme.

— Le gars... ou la fille. Vous ne devez pas écarter la possibilité d'un crime passionnel.

— Mais deux du même coup, il faudrait que ce soit passionnel en ostensoir! Je vous contacterai quand j'aurai d'autres questions.

Brazeau était ravi de se retrouver au cœur d'une véritable enquête, avec de réelles victimes de meurtre, au lieu de simples victimes collatérales. Le tueur n'avait jamais eu Campbell dans sa ligne de mire, mais deux autres cibles, et

ses meurtres étaient prémédités. Il devenait urgent de savoir qui étaient ces deux zigotos et pourquoi on avait voulu leur peau.

Sans attendre, l'enquêteur téléphona à *L'Écho du Matin* et convoqua Asselin au quartier général pour une rencontre. Une heure plus tôt, le journaliste arriva avec la dernière édition de son journal, fier de présenter au policier la une avec le sous-titre encadré, ainsi qu'il avait été convenu entre eux.

— Tout ça est bien beau, dit l'enquêteur, mais je viens de plonger dans une nouvelle affaire. Figure-toi que nous sommes confrontés à un double meurtre. J'ai fait convoquer, cet après-midi à 3 heures, les familles des deux victimes afin d'en savoir un peu plus sur leurs relations. Si cela t'intéresse toujours de suivre cette enquête de près, tu devrais assister à l'interrogatoire.

— D'où vient cette nouvelle approche? demanda Asselin. Je ne comprends pas...

— Tu n'as rien à comprendre pour le moment. Sors ton calepin et prends des notes.

Après trois dry martini sirotés au café Chez son Père, le policier et le journaliste rejoignirent les cinq membres des familles réunies dans la grande salle du quartier général. Il était déjà près de 4 heures, car à leur arrivée, ces gens-là avaient été soumis à une séance d'information dirigée par des policiers qui préparaient le terrain à l'enquêteur principal en posant une foule de questions préliminaires.

La famille d'Antoine Lizotte était représentée par deux membres, Charles-Henri, son père, et Raymond, son frère; celle de Bernard Lavigne l'était par Jean-Charles, son frère, Yves Chalifoux, un cousin, et la mère de celui-ci, Azéla Chalifoux.

D'entrée de jeu, Brazeau annonça sa stratégie:

— Je vous ai tous réunis ensemble et dans la même salle parce que je présume que l'acteur Bernard Lavigne et l'avocat Antoine Lizotte étaient de bons amis... et que nous ne pouvons négliger les liens qui les unissaient dans le cadre de cette enquête. Quelqu'un peut-il me dire ce qui les rapprochait l'un l'autre?

— Difficile à préciser, fit remarquer le père de l'avocat. Je voyais très peu mon fils et je ne connaissais pas ses amis. Il travaillait beaucoup et tenait sa famille à distance. On n'a jamais su pourquoi, mais c'était comme ça.

— La dernière fois que j'ai vu mon frère, continua Raymond Lizotte, ça remonte déjà à un an, à mon anniversaire. Depuis son divorce, il ne donnait jamais de ses nouvelles. Sa femme, que j'ai croisée il y a quelque temps, m'a

dit ne pas en avoir davantage.

— Ce qui rapprochait le plus Antoine Lizotte et mon frère, déclara Jean-Charles Lavigne, c'était une amitié qui les isolait de leur famille. En fait, Bernard considérait le monde du théâtre comme sa vraie famille. Il ne m'a jamais offert un seul billet pour que j'aie le voir jouer. Je l'ai vu dans un télé-théâtre, un jour, mais je n'ai pas pu lui téléphoner pour le féliciter, car je n'ai jamais eu son numéro. Je ne suis même pas certain qu'il avait le téléphone!

Bientôt, ce fut au tour d'Yves Chalifoux, le cousin de l'acteur, d'apporter son point de vue:

— Tout à l'heure, les policiers nous ont expliqué que Lizotte et mon cousin Bernard ont été victimes du même meurtrier. Donc, ce n'est pas tellement ce qui les rapprochait l'un de l'autre qu'il me semble important de savoir, mais plutôt quel monde ils fréquentaient, et quelles étaient leurs relations personnelles... ou professionnelles. Ce que j'ai entendu jusqu'ici démontre clairement que nous n'en savons rien. Ils vivaient dans une bulle étanche, et ils tenaient leur famille loin de leur vie de tous les jours.

— Monsieur Chalifoux, je vous remercie pour votre réflexion, mais je ne vous demande pas de jouer au policier, grogna Brazeau. Je me serais attendu à plus de collaboration de votre part à tous. J'ai comme l'impression que vous me cachez quelque chose...

Tante Azéla se pencha pour prendre la parole, mais son fils posa une main sur l'épaule de la vieille dame, comme pour la forcer à ravalier ses paroles. La scène ne dura qu'une fraction de seconde, si bien que le geste échappa à l'attention du policier, qui enchaîna:

— Si vous croyez n'avoir rien d'autre à me dire, la rencontre est terminée. Toutefois, soyez vigilants. Si des faits vous reviennent en mémoire ou si vous apprenez quelque chose de nouveau, je vous demande de me contacter. Si je n'entends pas parler de vous dans les prochaines semaines, il se peut que je vous convoque une autre fois afin d'éclaircir certaines informations que l'enquête révélera.

Tout de suite après cette réunion des deux familles qui s'était avérée si peu concluante, le sergent-détective accompagna sa femme et sa fille, à Québec, pour les funérailles d'un cousin Brazeau. Il ne comptait pas revenir à Montréal avant deux ou trois jours. Asselin se rendit au journal *L'Écho du Matin* pour finir de rédiger sa chronique du jour.

CHAPITRE 3

*L'amour à trois semble avoir été imaginé pour
récompenser les pervers.*

Mercredi, 23 mars 1955, en matinée, d'Outremont à la rue Rachel

Asselin quitta son domicile de la rue de l'Épée et s'arrêta dans un petit café de la rue Laurier. Paulette Arbic, sa fiancée, était déjà au *Montréal Illustré* depuis tôt le matin, affairée à choisir des photos pour un reportage auquel elle mettait la dernière main.

Calepin en main, Asselin griffonnait une série de questions à propos d'un témoin de la famille de l'acteur qui l'intriguait beaucoup. Le dernier interrogatoire de Brazeau l'avait laissé perplexe sur bien des points, dont un en particulier. Dans la foulée de la rencontre avec les familles des victimes, en rédigeant son article pour *L'Écho*, la veille au soir, Asselin avait réalisé que les membres des deux familles avaient marqué des hésitations au moment de répondre aux questions de Brazeau. Il songeait à profiter du séjour à Québec de l'enquêteur principal pour élucider certaines des réticences affichées par les témoins. Asselin avait un plan en tête et il décida de l'appliquer. Bien inspiré, il avait noté dans son calepin les noms et adresses des témoins entendus lors de l'interrogatoire.

Le journaliste débarqua donc rue Rachel chez Azéla Chalifoux, la tante de Bernard Lavigne. Après les salutations d'usage et une fois les inquiétudes de la vieille dame dissipées, Asselin aborda directement la question qui le turlupinaît:

— Au quartier général de la police, il y a deux jours, à un moment donné, vous vous êtes avancée pour parler, mais votre fils a mis sa main sur votre épaule afin de vous faire taire. Il y avait sûrement quelque chose qui vous chicotait. Qu'est-ce que c'est?

— Je sais beaucoup de choses, fit Azéla, mystérieuse, mais je ne suis pas prête à voir tout ça étalé dans les journaux du jour au lendemain.

— N'ayez aucune crainte, tout ce que vous jugerez utile de me révéler ne paraîtra pas d'abord dans mon journal. Je vais commencer par rendre compte

de ma visite au sergent-détective Brazeau, et ensemble nous déciderons ce qu'il faut publier ou tenir secret afin de ne pas nuire à l'enquête. C'est ainsi que nous allons traiter votre témoignage.

Apparemment rassurée sur les intentions du journaliste, Azéla vida son sac sans se faire prier:

— Bernard était un acteur de talent, mais c'était aussi un homme charmant, sensible et dévoué. Je l'aimais beaucoup et il me le rendait bien. Nous nous voyions souvent pour parler de son métier et de bien d'autres choses. Il m'invitait au théâtre, et parfois même aux répétitions. J'adorais ça. Il m'avait d'ailleurs conviée au théâtre Arcade, à la première de la pièce *Un nommé Judas* dans laquelle il jouait un petit rôle. Il a été assassiné trois jours avant la première.

— Bernard et son ami Antoine avaient-ils des ennemis communs? Est-ce que votre neveu vous aurait révélé des menaces qu'ils auraient pu recevoir, soit de comédiens jaloux, soit de clients insatisfaits de son ami l'avocat? Car le meurtrier aurait pu choisir d'abattre les deux, pour éviter que celui qui survivrait à l'autre dévoile quelque secret embarrassant...

— Je ne leur connaissais pas d'ennemi commun, mais des relations communes... oui, ça, il y en avait. Cependant j'hésite à m'avancer sur ce terrain. C'est un peu trop glissant pour une femme de mon âge.

— Je ne comprends pas. Si vous avez des informations sur cette affaire, il me semble que vous devriez vouloir les révéler.

— C'est une question de pudeur...

— Ah! Je ne vous reprocherai certainement pas d'avoir des scrupules. Mais cela dit, soyez bien à l'aise. J'en ai vu d'autres, vous savez... Rien ne peut me scandaliser.

— Je ne sais pas trop par où commencer.

— Je suggère: par la genèse, comme dans la Bible...

— D'accord! Mon neveu Bernard et son ami Antoine Lizotte ont acheté, il y a quelques années, un immeuble à logements boulevard Saint-Joseph. L'avocat habitait au premier étage et Bernard occupait le deuxième. Le dernier était en location. Un jour, une jolie femme apparemment très délurée a loué le logis du troisième. Antoine Lizotte la connaissait bien. C'est lui qui s'était occupé du divorce de la jeune femme, et c'est aussi lui qui l'avait invitée à venir habiter boulevard Saint-Joseph.

— Jusqu'ici, je ne vois rien de bien scabreux.

— Attendez! L'avocat trouvait la femme bien de son goût, mais elle avait développé en même temps une profonde attirance pour mon neveu. La pauvre

filles s'est donc retrouvée entre deux feux...

— Alors, la chicane a éclaté entre les deux amis...

— Au début, oui. Mais avec le temps, selon mon neveu, les choses se sont arrangées. Ils se voyaient souvent tous les trois à l'heure des repas, qu'ils partageaient dans la bonne humeur. Le vin coulait à flots, les esprits s'échauffaient et les bonnes manières prenaient le large. Soir après soir, ils en arrivèrent à organiser des... comment dire? des séances d'amour à trois.

— Continuez! Ça commence à devenir intéressant...

— Je ne peux toujours pas vous décrire ce qu'ils faisaient ensemble!

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Qui était cette fille et où peut-on la rencontrer?

— Cette fille s'appelait Nathalie Bayard.

— S'appelait?

— Elle a disparu depuis janvier 1954, et personne ne sait si elle est encore vivante ou morte.

— Que s'est-il passé? Comment a-t-elle disparu?

— Au bout d'un moment, le trio pervers, comme je l'appelais, a commencé à s'effriter. Mon neveu m'a avoué que leurs séances de jambes en l'air devenaient de plus en plus difficiles à tolérer, tant pour lui que pour son ami. Chaque année, le trio se rendait en Floride pour échapper aux rigueurs de l'hiver. Les ébats se sont poursuivis sans dérouter jusqu'en janvier 1954, alors qu'ils étaient à la pêche dans les Keys. Nathalie a quitté ses deux amoureux sous le prétexte d'aller chercher des cigarettes... et on ne l'a jamais revue. Les deux amis ont rapporté à la police de Miami la disparition de Nathalie, mais le shérif les a soupçonnés d'être mêlés à l'affaire et ils ont subi des heures d'interrogatoire très pénibles. C'est à son retour de Miami que mon neveu m'a avoué que cette histoire de disparition avait mal tourné.

— Bernard vous a-t-il donné des détails sur l'enquête menée par les policiers de Miami dans les jours qui ont suivi la disparition de la jeune femme?

— Je n'en sais pas plus.

— Qu'est-ce que votre neveu en pensait? Que la fille avait simplement fait une fugue? Ou qu'elle avait été victime d'un accident quelconque?

— Vous m'en demandez trop. Je me sens fatiguée. Je voudrais me reposer un peu, maintenant.

— Vous me laissez sur mon appétit. Je ne sais rien de cette Nathalie. Vous m'avez confié que l'avocat Lizotte l'avait représentée dans les démarches pour son divorce. Est-ce que vous savez qui était le mari et où on peut le

rencontrer?

— Jeune homme, laissez-moi maintenant. Je ne dirai pas un mot de plus aujourd'hui.

— Si je revenais avec le sergent Brazeau, seriez-vous prête à nous recevoir?

— On verra!

Asselin comprit qu'il ne pourrait plus rien tirer de la tante ce jour-là et il préféra battre sagement en retraite pour ne pas se mettre à dos la vieille dame. Brazeau saurait bien prendre le relais et lui arracher les derniers vers qu'elle avait dans le nez.

Lundi, 28 mars 1955, toute la journée, entre le quartier général et le boulevard Saint-Joseph

Asselin déposa sur le bureau de l'enquêteur principal un document de cinq pages dactylographiées à double interligne. Brazeau retira ses lunettes et se frotta les yeux pour dissiper les quelques fils d'araignée qui brouillaient généralement sa vision, tôt le matin. Il rechaussa ses barniques pour se lancer dans la lecture des cinq feuillets.

— Qu'est-ce que c'est, cet interrogatoire? Tu joues au policier, maintenant? Ça ne fait pas partie de notre entente. Est-ce que je devrais commencer à me méfier de tes initiatives?

— Ne vous fâchez pas, sergent. Je suis allé voir la tante Azéla de bonne foi. Pendant l'interrogatoire des deux familles, j'avais noté qu'elle avait le goût de parler, mais que son fils l'en avait dissuadée. Ça m'a donné l'idée de la rencontrer pour lui tirer les vers du nez. J'ai donc retrouvé ma peau de journaliste de reportage dans le seul but de faire avancer l'enquête, vu que vous étiez absent pour quelques jours.

— J'espère que tu n'as rien publié dans ton journal.

— Bien sûr que non! Le texte que je vous ai remis est le mot à mot de ce que la tante Azéla m'a confié. Je crois qu'elle en sait beaucoup plus. J'ai déjà préparé le terrain. Elle serait prête à vous voir. À partir des notes que vous avez en main, vous jugerez de l'opportunité d'aller plus loin.

— C'est bon, mais modère tes initiatives à l'avenir. Je me proposais aujourd'hui d'aller sonder les domiciles des deux victimes. Je veux aller fouiller chez eux pour découvrir des indices qui pourraient nous mettre sur une piste. La vieille dame Chalifoux, je la verrai plus tard.

— Ce qu'elle m'a dit ne manque pas d'intérêt.

— Laissons sa mémoire mûrir au soleil. Elle a juste entrouvert une petite

porte. Après avoir exploré les appartements des victimes, c'est possible que j'aie envie de lui poser quelques questions.

Le sergent Brazeau et son poisson-pilote Asselin se transportèrent jusqu'à l'immeuble des victimes, boulevard Saint-Joseph. Les portes étaient toujours sous scellés et les lieux surveillés par des agents-patrouilleurs du quartier.

Au rez-de-chaussée, l'appartement de Lizotte empestait le renfermé et le tabac. Cela faisait 10 jours que le propriétaire avait quitté les lieux, où rien n'avait bougé depuis. Le sergent Brazeau plissa le nez et marcha vers deux grandes fenêtres qu'il ouvrit brusquement pour aérer l'endroit. Peu désireux qu'Asselin se mette à fouiller partout, il lui intima l'ordre de s'installer dans un fauteuil et d'attendre les directives. C'était lui, Brazeau, qui menait l'enquête, et il ne pouvait tolérer la moindre ingérence dans ses recherches de crainte d'altérer d'éventuels indices.

L'enquêteur fit le tour de l'appartement, puis son regard s'attacha à une enveloppe posée sur une petite table, à côté du téléphone. Il y reconnut tout de suite le sigle du Club de hockey Canadien. L'enveloppe contenait une courte note écrite à la main:

Je désire t'offrir deux billets pour le match contre Detroit, jeudi prochain, le 17 mars. J'ai offert ces deux billets à un ami commun, mais il avait déjà des billets. Cet ami que tu connais bien sait où sont situés mes sièges au Forum. Il ira sûrement vous saluer. Avec les amitiés du Premier Suppléant.

— Approche-toi, intima Brazeau au journaliste calé dans son fauteuil. Je viens de découvrir quelque chose qui devrait nous mettre sur une piste sérieuse.

— Quelle trouvaille! s'exclama Asselin après avoir lu la note. Il faut maintenant savoir qui est ce Premier Suppléant... et à quoi il peut bien suppléer.

— Ce qui est encore plus important, c'est de mettre la main sur l'ami de ce Premier Suppléant. Car lui, il sait quels sièges les deux victimes occupaient au Forum, le 17 mars. Si on l'attrape, il aura besoin d'un solide alibi pour ce soir-là...

Brazeau se dirigea ensuite vers une pièce attenante au salon qui servait apparemment de bureau à l'avocat. Sur un des murs de la pièce, huit classeurs métalliques étaient alignés dans une enfilade parfaite. Chaque tiroir correspondait à une catégorie particulière d'affaires et portait un carton aux lettres soigneusement calligraphiées: «Pour-suites au civil», «Affaires

criminelles», «Causes en suspens». À la vue du tiroir «Divorces», le sergent-détective s'arrêta net:

— Dis donc, Asselin, la vieille dame Chalifoux t'a bien dit que c'est Lizotte qui avait obtenu le divorce de la fille?

— En effet. Le divorce de Nathalie Bayard, la troisième roue du trio. Cependant, elle ne connaissait pas le nom du mari... ou bien elle n'a pas voulu me le dire.

Aidé du journaliste, Brazeau transporta tous les cartons du casier «Divorces» sur la grande table de la salle à manger, où ils épluchèrent chaque document. À la fin, ils tombèrent sur le dossier «Nathalie Bayard VS Jos Aspiro».

— Au moins, nous savons désormais qui est le mari. Nous devons enquêter à fond sur ce bonhomme-là. Ça commence à sentir la vengeance du mari cocu et délaissé par la suite. Je crois que je tiens mon premier vrai suspect.

— J'en suis moins certain, le contredit Asselin. La fille a disparu depuis une bonne année. Pourquoi le mari aurait-il liquidé les deux gars, l'autre soir au Forum, alors qu'il aurait pu le faire bien avant? Une vengeance à retardement ne me paraît pas très plausible.

— Ne viens pas me mettre des bâtons dans les roues. Contente-toi d'écrire dans ton journal et laisse-moi décider qui sont les suspects. Je ne peux négliger aucune piste. Chaque assassin fait comme il lui plaît, à son rythme et à son heure.

La remarque du journaliste n'était certainement pas dépourvue de bon sens, mais Brazeau ne voulait rien entendre. Son acharnement à trouver au plus vite un coupable l'aveuglait et le rendait sourd à l'avis d'autrui. Dans sa vie privée comme dans sa vie professionnelle, il lui arrivait souvent de n'en faire qu'à sa tête. À la maison, il s'entêtait à décider ce qui était bon pour sa femme et sa fille, peu importe leur avis; à la Vieille Sûreté, il s'angoissait chaque fois qu'il amorçait une enquête, craignant de ne pouvoir livrer un coupable dans les courts délais qu'il s'imposait. Son orgueil et son arrogance ne lui laissaient aucune marge de manœuvre, et le simple suspect devenait invariablement un coupable en puissance.

Le visage du sergent Brazeau montrait désormais une expression contrariée. Sans un mot, le policier entreprit de fouiller les papiers personnels de l'avocat afin de dénicher d'autres pistes à explorer. Il mit la main sur une boîte de carton remplie de photos, de lettres, de cartes postales et de coupures de journaux. Son regard tomba soudain sur une série de photos de Nathalie: à la

pêche; couchée dans une prairie par un beau jour d'été; en compagnie de Lavigne dans le vestibule d'un hôtel de Miami. Les photographies étaient datées et portaient au verso des inscriptions personnelles, probablement écrites de la main de Lizotte.

— Hé, Asselin, si tu veux voir à quoi ressemblait la fille, approche!

Ensemble, le journaliste et l'enquêteur passèrent en revue des dizaines de clichés d'assez bonne qualité. Une photo, en particulier, attira l'attention d'Asselin:

— Regardez ce qui est écrit au dos de celle-ci: "Nathalie pêchant dans les Keys, à Tom's Harbor". Cette photo a été prise le jour même de sa disparition. Elle porte un chemisier et des sandales.

— C'est intéressant. Ça pourra sûrement m'être utile dans mon enquête. Mais regarde un peu ce que je viens de trouver: une coupure de presse du *Miami Daily News*, en date du 5 février 1954. Je traduis: "ARRESTATION PROCHAINE DANS LA DISPARITION DE LA JEUNE BEAUTÉ CANADIENNE. Une arrestation dans la mystérieuse affaire de la disparition dans les Keys de Nathalie Bayard sera probablement faite très bientôt, a déclaré le sous-shérif du comté Monroe, Frank Singer."

— L'affaire se corse. Ça veut dire que les autorités américaines n'ont pas dit leur dernier mot dans cette disparition.

— Ce n'est pas tout, ajouta le sergent. Je poursuis: "Le procureur de l'État a dit qu'il a interrogé samedi soir les deux principaux suspects, de concert avec le sous-shérif Singer, par souci de l'intérêt public. Le procureur a aussi déclaré qu'il serait de son devoir de poursuivre les suspects s'il existait des preuves qu'un crime a été commis."

— Je ne manquerai pas de sujets à traiter dans mon prochain article... Mais en fouillant encore plus loin, on devrait découvrir autre chose.

— Commence avec ça. N'oublie pas de publier les cinq pages de l'interrogatoire de la tante Azéla. Tu as mon accord. Pour le reste, on verra comment les choses se présentent. À un moment, je devrai me rendre à Miami pour éclaircir les soupçons qui pesaient sur Lizotte et Lavigne. Cette Nathalie est-elle toujours vivante? Si oui, elle devient notre principal témoin. Si elle a été assassinée, ce sera l'affaire des Américains.

Brazeau et le journaliste épluchèrent le contenu de la boîte de carton et placèrent dans une chemise toutes les pièces qui leur semblaient pertinentes pour la poursuite de l'enquête. Il y avait un peu de tout dans cette trousse insolite: des articles tirés de journaux à sensation, des photos à scruter en détail, des factures du voyage en Floride, en janvier 1954.

Après avoir mangé un morceau dans un *fountain bar* de la rue Saint-Denis, l'enquêteur et le reporter retournèrent boulevard Saint-Joseph, cette fois dans l'appartement de l'acteur, à l'étage. Les pièces étaient dans un désordre typique d'un vieux garçon: des bouteilles de bière vides et des livres traînaient un peu partout, des coussins gisaient pêle-mêle sur un vieux sofa défoncé.

Brazeau ne savait plus au juste ce qu'il était venu chercher dans ce fourbi, ni par où commencer. Il fit le tour de l'appartement, contempla la chambre d'un œil maussade. Une vieille et énorme bergère faisait ressortir encore davantage l'exiguïté de la pièce. Il imagina le trio obscène en pleine chevauchée, forniquant avec vigueur. Dès qu'il mit le pied dans la cuisine, il flaira une vague odeur de repas oublié provenant du fond d'un lavabo strié de cernes verdâtres, et il ne tarda pas à ressortir de la pièce comme s'il avait le feu aux trousses.

Dans un coin du salon, Asselin s'intéressait à un bahut fraîchement décapé acquis d'un antiquaire de la rue Notre-Dame qui avait buriné son nom et son adresse sur le meuble. Il en sortit une petite valise en carton bouilli sanglée de deux lanières de cuir. Dès qu'il vit la mallette, Brazeau la lui arracha des mains et fit sauter les bandelettes de cuir pour en extirper le contenu, qu'il étala sans façon sur le plancher.

L'enquêteur pêcha dans toute cette paperasse un échange de lettres entre Lavigne, codirecteur d'un théâtre de poche de la rue Drummond, et son collègue, un dénommé Jérôme Loiselle. La correspondance faisait état d'un différend majeur entre les deux directeurs sur les pièces à présenter lors de la prochaine saison. Lavigne avisait son partenaire, en termes amers, qu'il mettait fin à leur entente et qu'il réclamait une partie des recettes de la saison précédente. La réplique de Loiselle suivait, sur un ton agressif qui allait de la poursuite devant les tribunaux jusqu'à une menace de mort exprimée de manière non équivoque.

— Tiens, une menace de mort! C'est nouveau dans le paysage. Les deux victimes avaient peut-être des ennemis, mais pour une fois, nous avons quelqu'un qui semble prêt à passer aux actes. Ce Loiselle mériterait qu'on le passe au tordeur d'une solide séance d'interrogatoire.

De son côté, Asselin, tout excité, brandissait une lettre:

— Voici autre chose qui en dit long sur l'état des relations du trio. J'en ai presque honte. C'est comme si j'ouvrais une lettre volée.

Il remit le message à Brazeau qui tendait déjà la main avec impatience.

Cher Bernard,

Je n'arrive pas à oublier la journée d'hier que nous avons passée ensemble, en cachette d'Antoine. J'ai appris à mieux te connaître et à apprécier les sentiments que tu éprouves pour moi. Cette entente qui nous réunit tous les trois depuis des semaines ne m'empêche pas d'avoir pour toi une attirance qui pourrait changer bien des choses. Je ne veux pas que cette lettre te cause des ennuis, si jamais Antoine apprendrait notre secret. Soyons prudents.

Nathalie

— En tout cas, cet aveu nous permet d'envisager de nouvelles hypothèses. Ou Lizotte avait découvert le pot aux roses, et il a attendu le dernier voyage en Floride pour se débarrasser de la fille... Ou les deux amis ont convenu d'oublier les écarts de la fille et de poursuivre leur manège comme si de rien n'était... Ou encore, Nathalie voulait mettre fin à leur trio et elle a tout simplement décidé, une fois en Floride, de prendre la fuite.

— Je songe à une autre hypothèse, relança le journaliste. Imaginons qu'elle ait choisi de se plaindre à un ami ou à quelqu'un de sa famille. Dès lors, un complot est monté pour mettre Nathalie à l'abri de ses amants, et une fois la fille en sécurité, passer à l'action et liquider les deux obsédés sexuels.

— Nous avons autre chose à faire qu'à jongler avec des hypothèses, bougonna Brazeau. Mettons-nous au travail. Toi, retourne au journal pour écrire ton article. Moi, je prépare mes prochains interrogatoires.

Le journaliste et l'enquêteur ramassèrent tous les papiers qui traînaient sur le plancher et en bourrèrent la valise avant de la remettre dans le bahut.

Brazeau quitta le journaliste l'air maussade, le ton bourru. Rien ne pouvait le rendre plus désagréable que la multiplication des hypothèses, des motifs et des coupables. Tout ce qui l'éloignait d'une affaire limpide et d'une arrestation rapide lui donnait des aigreurs d'estomac et des maux de tête.

Extrait de *L'Écho du Matin* du vendredi, 1^{er} avril 1955

***LES HOMMES QUI ONT GIFLÉ CAMPBELL ET LANCÉ UNE BOMBE, LE
SOIR DE L'ÉMEUTE, SONT INTROUVABLES.
LE SERGENT BRAZEAU MÈNE L'ENQUÊTE***

par Gilles Asselin

La police recherche encore, sans grand espoir de les retrouver maintenant, les deux vedettes de la manifestation au Forum, le 17 mars dernier. Il s'agit

du lanceur de la bombe lacrymogène et de l'inconnu qui a giflé publiquement le président de la Ligue nationale de hockey, Clarence Campbell. L'homme aux trois gifles a pris la clé des champs aussi facilement qu'il avait réussi à s'approcher de Campbell, en lui tendant les bras. Le brave lanceur de la bombe, lui, a pleuré comme tout le monde des effets de son engin. Il rit maintenant dans sa barbe, sachant qu'on ignore toujours son identité.

Tous les fervents de hockey ruminaient des paroles de vengeance à l'égard du président Campbell, le soir de la manifestation. Deux personnes pourtant ont réussi à sortir du lot en lançant une bombe et en giflant le président. L'inspecteur de la division ouest a déclaré que ses hommes faisaient enquête pour retrouver les deux suspects. "Nous avons reçu de nombreuses indications, a mentionné l'inspecteur, quant à l'identité de la personne qui a lancé cette bombe. Nous savons que la bombe n'a pas été lancée d'en haut, mais d'en bas. Le lanceur l'a envoyée sous les fauteuils."

Cette bombe a été achetée chez William Scully, à Montréal, par un corps de police. C'est de là qu'est partie, sans doute, la rumeur voulant qu'elle ait été jetée par un constable. D'ailleurs, les deux victimes d'attentat le soir de l'émeute ont reçu des projectiles qui proviennent d'un revolver du même calibre que les armes des policiers. Il y a eu beaucoup de bruit et de casse lors de cette manifestation, au terme de laquelle 55 personnes ont été arrêtées.

CHAPITRE 4

Quand un policier s'implique dans une enquête, il doit voir les suspects tels qu'ils sont et les faits tels qu'ils devraient être.

Vendredi 1^{er} avril 1955, 10 h, quartier général de la police

Bill Brazeau venait de boire d'un trait son troisième café, sans sucre et sans lait, lorsque Asselin fit son entrée au quartier général de la police pour prendre connaissance de l'ordre du jour de l'enquête. Le sergent-détective avait son air bourru du vendredi, lequel ne le changeait pas tellement des six autres jours de la semaine. Il tenait dans ses mains *L'Écho du Matin*, qu'il rabattit brusquement pour fixer le journaliste droit dans les yeux :

— Quelle idée de fou t'a pris d'écrire cet article ridicule? Tu devrais savoir que je ne m'intéresse pas du tout à ceux qui ont giflé Campbell ou lancé une bombe lacrymogène! Je consacre tous mes efforts à retrouver l'auteur des meurtres du Forum. Le reste m'est complètement égal!

— Je sais, reconnut Asselin, dépité. Mais c'est le colonel Imbeault, mon patron, qui a reçu la nouvelle d'un collègue et qui m'a forcé à écrire cet article.

— Alors tu aurais dû éviter de publier l'encadré "Le sergent Brazeau mène l'enquête". Je ne veux absolument pas être associé à cette affaire-là. Campbell, c'est pour moi de l'histoire ancienne qui n'a plus aucun intérêt dans l'enquête que je mène.

La découverte du message dans les dossiers de divorce de l'avocat Lizotte, boulevard Saint-Joseph, venait de lancer l'enquête de Brazeau dans une toute nouvelle direction. À ses yeux, Jos Aspiro, l'ex-mari de Nathalie Bayard, apparaissait maintenant comme un suspect sérieux, du moins comme un personnage intrigant qu'il fallait à tout prix interroger. Dans le carrousel des auteurs présumés de l'attentat du 17 mars, Aspiro était un cheval de bois à surveiller de près.

Pit Bouillon, un jeune agent détaché auprès de l'enquêteur Brazeau pour effectuer diverses recherches, se présenta pour remettre au sergent-détective

un dossier sur Jos Aspiro constitué de quelques notes glanées un peu partout, dans différents services.

L'individu dans la mire de l'enquêteur habitait au 463, avenue Bloomfield, à Outremont. Il avait trempé dans plusieurs méfaits reliés au monde interlope de la région de Montréal. Il avait déjà été propriétaire de deux restaurants au centre-ville. Les choses avaient mal tourné, et il avait été obligé de se retirer des affaires dans des circonstances tumultueuses. Selon un informateur de l'entourage d'Aspiro, le mafieux vieillissant avait perdu tous ses appuis dans le milieu. Quelques années auparavant, une nuit qu'il rentrait chez lui, sa voiture avait été coincée dans un guet-apens orchestré par ses ennemis. Dès qu'il était descendu de sa Cadillac, une décharge de mitraillette lui avait poivré le «bas du corps», mais il avait survécu à l'agression.

Brazeau voulait en connaître beaucoup plus sur la vie et les activités de ce personnage fantasque. Il se pointa donc au bureau du juge Fernand de Montigny, au palais de justice, pour obtenir un mandat de perquisition contre Jos Aspiro. Le magistrat se montrait toujours coopératif lorsqu'il s'agissait d'enquêtes menées par la Vieille Sûreté. Ce lien de confiance dépassait parfois la simple émission de mandat. Le juge de Montigny ne se privait pas, à l'occasion, d'ajouter son grain de sel sur la personnalité en cause. Il avait bonne mémoire des procès qu'il avait présidés au tribunal et qui impliquaient des accusés du monde mafieux.

— Je me souviens très bien de Jos Aspiro, confia de Montigny. Je l'ai eu devant moi dans une cause de tentative de meurtre par personne interposée. Le tueur à gages était introuvable, et la couronne n'a jamais été capable de ficeler sa preuve hors de tout doute. J'ai dû le libérer.

Cette confidence du juge souleva de nombreux points d'interrogation chez Brazeau. Si ce louche individu était capable de comploter un assassinat à distance, il devenait un suspect important dans son enquête. Il était donc urgent de tirer au clair son *modus operandi* et l'étendue de ses relations dans le milieu des tueurs à gages.

Lundi, 4 avril 1955, en après-midi, Outremont

Dans la voiture qui les conduisait avenue Bloomfield, l'enquêteur et le journaliste discutaient de la meilleure façon d'aborder ce nouveau suspect au passé trouble.

— Aspiro est un gros poisson accroché à notre ligne, déclara Brazeau, il ne faut pas le laisser s'échapper. Pendant que moi, je le questionne, toi, surveille bien ses réactions, prends note de ses hésitations et essaie de juger s'il dit la

vérité ou s'il ment.

— Je n'ai pas changé d'idée, insista Asselin. Je crois toujours qu'une vengeance à retardement n'est pas un scénario plausible.

— Cesse de répéter toujours la même chose. Cette fois, les enjeux sont différents. La Nathalie savait beaucoup de choses sur son ex-mari. Jos Aspiro a pu s'imaginer qu'elle s'était confiée à ses partenaires sexuels et que ceux-ci planifiaient de le faire chanter pour lui soutirer de l'argent. Il n'en fallait pas plus pour que le mafieux à la retraite passe la main à un tueur à gages et fasse éliminer les deux dangereux complices de Nathalie... Ou alors l'un des deux, puis le second pour supprimer un témoin gênant. C'est une hypothèse que je retiens jusqu'à preuve du contraire.

— Soit! Mais pourquoi le 17 mars, au Forum? Comment aurait-il pu savoir où étaient les victimes, ce soir-là? Je pose juste une question, comme ça...

— Comme tous les journalistes qui ne comprennent rien à rien, tu poses trop de questions. C'est une déformation professionnelle. Réfléchis un peu. Rappelle-toi le Premier Suppléant et son "ami" dans la note laissée à Lizotte. La note faisait allusion à la présence au Forum des deux victimes, le soir du 17, à un endroit très précis. Aussi longtemps que je ne saurai pas qui étaient ce suppléant et son ami, je n'écarte aucune théorie. En fait, ce n'était peut-être pas une vengeance à retardement, mais plutôt une forme d'autodéfense.

Asselin allait répliquer en lui demandant ce qu'il entendait par là, mais la voiture s'immobilisa devant le 463, avenue Bloomfield, et l'enquêteur rappela à Asselin le rôle qu'il devrait jouer durant l'interrogatoire.

Une dame entre deux âges, vêtue de l'uniforme d'infirmière, accueillit Brazeau et le journaliste. Le sergent-détective, d'un geste rapide, lui présenta son écusson de policier et lança de sa voix de matou irrité:

— Police!

Il aperçut dans le vestibule de la demeure un homme aux cheveux blancs écrasé dans un fauteuil roulant. Un domestique à la joue gauche balafrée le poussait lentement.

— Bill Brazeau, sergent-détective de la police de Montréal. Je suis chargé d'éclaircir un double meurtre commis le 17 mars dernier, au Forum.

Il frappa sa poitrine à hauteur de la poche intérieure de son veston en ajoutant:

— J'ai ici un mandat de perquisition en bonne et due forme. Si vous voulez en prendre connaissance...

— Je ne veux rien savoir de votre mandat, répondit Aspiro. J'ai lu dans le journal le début de votre enquête, mais tout ça ne me regarde pas.

— C'est ce que nous allons voir. D'abord, est-ce que vous possédez une arme? Je vous préviens, vous faites mieux de dire la vérité. Nous allons fouiller partout, et si nous trouvons des armes que vous n'avez pas signalées...

Brazeau suspendit sa phrase en voyant Aspiro faire signe au balafré de le conduire dans une autre pièce. Les visiteurs lui emboîtèrent le pas jusque dans une spacieuse bibliothèque. Le fauteuil roulant s'arrêta devant une armoire vitrée où un véritable arsenal était exposé avec grand soin: un revolver de calibre .380 dans son écrin de velours, un pistolet semi-automatique AP-9, un Colt du Far West et un fusil d'assaut. Toute une panoplie qui semblait ne pas avoir servi depuis des lustres.

— Est-ce que cet étalage d'armes de collection vous satisfait? demanda l'homme dans son fauteuil. Ces armes n'ont jamais servi à tuer personne. Vous comprenez, quand j'étais plus jeune, je me devais d'assurer ma propre protection. En vieillissant, j'ai pris moins de précautions, et voilà où m'a conduit mon imprudence.

— Je compatis, mais ce n'est pas le but de ma visite. Je veux savoir quand et de quelle manière vous avez appris que votre ex-femme vivait en union libre avec un acteur et un avocat, que d'ailleurs vous connaissiez bien.

— Je l'ai su plusieurs mois après mon divorce. Claude Bayard, le frère de Nathalie, m'a raconté qu'elle vivait dans un appartement du boulevard Saint-Joseph et fricotait avec qui vous savez.

— Quelle a été votre réaction?

— J'ai compris tout de suite. L'attentat dont j'ai été victime a complètement chambardé ma vie. Impotent, j'étais confiné à ce fauteuil. Nathalie n'en pouvait plus. Elle a enclenché les procédures de divorce et m'a quitté pour vivre sa vie. Sur le coup, j'ai été assommé. Mais avec le temps, je me suis fait une raison et je suis passé à autre chose.

— À quelle autre chose, au juste?

— À vivre ma vie avec le peu de moyens qui me restait.

— Avez-vous songé que votre ex-femme pouvait vous mettre dans des sales draps? Elle connaissait votre vie passée, vos aventures et vos mauvais coups. Si elle avait décidé de tout déballer à ses deux amoureux, vous auriez pu être victime de chantage. Pour un homme dans votre état, la situation devenait dangereuse.

— À quoi voulez-vous en venir?

— Selon l'hypothèse que je viens d'évoquer, j'en arrive à penser que l'avocat et l'acteur qui tournaient autour de Nathalie devenaient une menace.

Pour assurer votre sécurité, l'idée d'éliminer les partenaires de votre ex-femme vous a sûrement traversé l'esprit.

— Regardez-moi! Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui est capable de se venger physiquement de ses ennemis? À supposer que je les connaisse.

— Vous avez une longue feuille de route. Dans le passé, vous avez été en contact avec des tueurs professionnels. Votre handicap n'est donc pas une excuse valable.

— Je ne cherche pas d'excuse. Je n'ai rien à foutre des deux copains de mon ex-femme. Je ne les connais pas. Je ne les ai jamais vus. Comment aurais-je pu les identifier et les suivre jusqu'au Forum lors d'un match de hockey?

— Vous n'êtes pas un simple débutant. Vous avez plus d'un tour dans votre sac. Quand vous ciblez une personne à abattre, vous avez assez d'expérience pour savoir comment vous y prendre. Si je vous parle de quelqu'un qui se désigne sous le nom de Premier Suppléant, ça vous dit quelque chose?

— Ça ne me dit absolument rien. Maintenant, vous allez m'excuser, je dois me retirer pour recevoir mes traitements quotidiens. Si vous êtes encore là dans une heure, nous pourrions poursuivre cet entretien.

Brazeau et Asselin demeurèrent seuls dans la bibliothèque devant l'armoire vitrée remplie de la collection d'armes qu'Aspiro leur avait montrée dans le but évident de se moquer d'eux.

Le sergent-détective demanda au journaliste s'il avait bien noté les réactions du mafieux durant l'interrogatoire, comme il le lui avait demandé:

— Semblait-il hésitant avant de répondre? As-tu l'impression qu'il peut encore craquer si j'insiste sur la piste d'un tueur à gages? Que penses-tu de son attitude en général?

— Il a répondu à vos questions avec un calme qui révélait beaucoup d'assurance.

— Si je comprends bien, je dois changer de tactique. Soit! Si je parviens à forcer le crapaud à fumer, il finira bien par éclater.

Après ses traitements, l'homme en fauteuil roulant rejoignit ses visiteurs dans la bibliothèque. Brazeau avait décidé de changer son fusil d'épaule. Abandonnant sa thèse d'un tueur à gages, il s'égailla dans d'autres avenues: la mystérieuse disparition de Nathalie et la nature des rapports qu'Aspiro entretenait avec son ex-beau-frère, Claude Bayard, celui-là même qui l'avait informé de la vie de débauche que menait son ex-femme.

Après avoir arpenté de long en large la bibliothèque en posant ses questions, Brazeau s'arrêta net devant Aspiro et lui demanda:

— Combien de fois avez-vous rencontré Claude Bayard depuis janvier 1954?

— Deux ou trois fois, peut-être un peu plus.

— De quoi avez-vous parlé?

— De son voyage en Floride afin de démêler les événements qui se sont passés avant et après la disparition de Nathalie.

— Qu'a-t-il dit au sujet de ses deux compagnons de voyage et du rôle qu'ils auraient joué dans la disparition de votre ex-femme?

— Vous le questionnerez vous-même.

— Je sais ce que j'ai à faire. Au retour de son voyage en Floride, Bayard vous a quand même fait des confidences sur ce qu'il avait observé sur place. Est-ce qu'il vous a parlé de l'enquête que menaient les autorités américaines?

— Vaguement... Tout ce qu'il m'a dit, c'est que les deux amants de Nathalie avaient quitté la Floride tout de suite après sa disparition, et que le shérif du comté poursuivait l'enquête.

— Votre beau-frère croyait-il que Nathalie était toujours vivante?

— Je ne peux pas m'aventurer sur ce sujet, mais je sais que Bayard a sa propre idée là-dessus.

— Est-ce qu'il avait sa propre idée sur d'autres aspects de cette affaire?

— Je n'en sais rien.

— Je ne comprends pas. Vous discutez plusieurs fois avec quelqu'un qui semble suivre de près les péripéties d'un drame qui vous touche de près, et vous n'avez rien de plus à dire que des banalités. Ne croyez pas vous en tirer à si bon compte. Je vais revenir.

Irrité par la désinvolture d'Aspiro, Brazeau sortit en trombe de la maison de l'avenue Bloomfield, Asselin à sa remorque. Un silence lourd et tenace refroidit l'atmosphère de la voiture sur le chemin du retour. Asselin se garda bien de répéter une nouvelle fois à Brazeau que son hypothèse ne tenait pas la route, n'ayant pas envie d'être laissé au bord du trottoir et forcé de rallier le quartier général à pied.

Une fois arrivé à destination, l'enquêteur s'engouffra dans son bureau, laissant derrière lui le pauvre journaliste qui n'eut d'autre choix que de retraiter à *L'Écho du Matin*, là où l'attendaient des alliés plus sympathiques: sa Remington et sa bouteille de scotch dans le tiroir du bas de son bureau.

CHAPITRE 5

Quand un policier devient célèbre, cela vaut bien qu'il supporte quelques inconvénients.

Jeudi, 7 avril 1955, 5 h, Outremont

Le sergent Brazeau souffrait depuis le début de son enquête d'une anxiété qui l'agaçait au point de troubler son sommeil. Asselin n'était pas étranger à son mal. Au petit matin, le téléphone sonna chez le journaliste.

— Allô?

— C'est moi!

— Qui ça, moi?

— Brazeau. Il faut que je te voie tout de suite.

— Vous savez l'heure qu'il est? Désolé, mais ce n'est pas possible.

— Il faut discuter d'une chose de la plus haute importance. Et ça ne peut pas attendre!

— Je comprends, seulement ma nuit a été courte et je dois être au journal avant 9 heures. J'en ai pour toute la matinée.

— D'accord! Arrange-toi pour être au restaurant Chez son Père à midi.

Asselin voulut ajouter quelque chose, mais la voix bourrue du sergent-détective avait déjà fait place à un bruit de tonalité presque mélodieux en comparaison des décibels qui l'avaient précédé.



Le journaliste, le teint livide, et le policier, à peine plus frais, se faisaient face à une table installée dans un coin discret du restaurant. Devant chacun d'eux, un «aquarium» de dry martini aidait à réchauffer l'atmosphère.

— Je lis chaque matin ton compte rendu de l'enquête dans le journal, gronda le sergent-détective. Et j'avoue que ça commence à m'ennuyer en ostensoir! Ton petit encadré avec mon nom me vaut plusieurs fois par jour toutes sortes de commentaires qui m'énervent. Au café ou au restaurant, et même à la maison quand il y a de la visite, tout le monde se moque de moi et

de mon enquête qui piétine. Je ne pensais jamais que les choses tourneraient de cette façon. Au quartier général, les gars commencent à montrer des signes de jalousie. Ils m'accusent d'entretenir ma célébrité au détriment de l'enquête. Je me demande si tu ne devrais pas retirer cet encadré de tes reportages.

— Enfin, ce n'est pas encore la célébrité, quand même! On peut parler tout au plus de renommée, estima Asselin. Vous devriez pouvoir vivre avec ça. Et vos collègues vont finir par s'habituer.

— Et moi, je te dis que je n'aime pas trop voir mon nom traîner dans le journal.

— Je vous rappelle que cela fait partie de notre entente. En plus, mon patron est persuadé que votre nom en sous-titre fait vendre le journal. Il dit que ça donne à *L'Écho du Matin* "une valeur d'authenticité qui fidélise le lecteur".

— Si tu enlevais mon nom, ça ne changerait pas grand-chose.

— Au contraire! Le lecteur pourrait croire que l'enquête a été confiée à un autre policier. Cela causerait du tort à votre carrière de même qu'à notre tirage.

— C'est un point de vue à considérer. Mais tu ne pourrais pas écrire mon nom en plus petits caractères?

— La grosseur des lettres ne fait rien à l'affaire, sergent. Vous êtes dans le journal pour y rester jusqu'à la fin de l'enquête, autant vous y habituer. Parlons plutôt du prochain suspect à interroger.

— Justement, je voulais t'en dire un mot.

Brazeau envisageait de rencontrer Claude Bayard, le frère de Nathalie, mais il ne disposait pas sur lui d'un dossier aussi étoffé que dans le cas d'Aspiro. Aux archives de la police, il n'avait rien trouvé. Un large débroussaillage restait à faire. Toutefois, après l'interrogatoire du mafieux de l'avenue Bloomfield, l'enquêteur se doutait que les relations entre Bayard et Aspiro cachaient des bombes qu'il convenait de désamorcer.

Les dry martini engluèrent le duo dans une torpeur qui s'effiloça tout au long de l'après-midi. Le journaliste avait du mal à se tenir, autant debout qu'assis, et le sergent-détective commençait à bafouiller. Il fut donc sagement convenu de remettre au lendemain tout projet d'interrogatoire.

Vendredi, 8 avril 1955, en soirée, Plateau Mont-Royal

Devant les locaux de *L'Écho du Matin*, avenue du Mont-Royal, le journaliste monta dans la voiture du sergent Brazeau. Ils roulèrent en silence jusqu'à la rue Henri-Julien, puis s'arrêtèrent devant le 4791. Malgré son

ventre noué et une nervosité palpable, l'enquêteur avait hâte d'en découdre avec le frère de Nathalie Bayard.

Les directives que le policier avait données au journaliste étaient les mêmes que lors de leur visite chez Aspiro: scruter les réactions du témoin et juger, au mieux de son langage corporel, s'il disait la vérité ou roulait Brazeau dans la farine. Le journaliste n'était pas à l'aise avec ces instructions; il avait l'impression qu'elles excédaient de loin ses talents de psychologue.

En ouvrant sa porte aux deux visiteurs, Claude Bayard eut droit à l'entrée tapageuse de l'enquêteur:

— Sergent-détective Bill Brazeau. J'enquête sur le double meurtre commis le 17 mars dernier, au Forum. J'aimerais vous poser quelques questions à propos de cette affaire. Vous pouvez vous y opposer, mais je reviendrais alors avec un mandat. Dites-nous s'il y a une arme dans la maison.

— Vous n'avez rien à craindre. Je n'ai pas d'armes.

Bayard était seul chez lui, et il invita l'inspecteur et son compagnon à le suivre au salon. Au début de l'interrogatoire, Brazeau resta debout, toujours dans l'intention de dominer la personne qui lui faisait face.

— Quand et comment avez-vous appris que votre sœur a disparu en Floride? demanda le sergent-détective.

— Au début de janvier de l'année dernière... Le 5 ou le 6... Ou peut-être le 7. Je ne me rappelle pas très bien. C'est Jos Aspiro, mon ex-beau-frère, qui m'a téléphoné pour m'apprendre la nouvelle.

— Et savez-vous qui a informé Aspiro de la disparition de votre sœur?

— Aucune idée. Mais je sais que Jos connaît beaucoup de monde en Floride.

— La première fois que vous avez entendu parler de ce qui était arrivé à Nathalie, soit dans un journal, soit à la radio, était-ce avant ou après le coup de téléphone d'Aspiro?

— Je crois que c'était après.

— Comment expliquez-vous alors qu'Aspiro était déjà informé de la disparition de votre sœur?

— Rien de plus simple: juste après son divorce, il a fait suivre Nathalie dans tous ses déplacements.

La révélation laissa Brazeau absolument stupéfait. Il demanda à Bayard un moment pour se concerter avec le journaliste, dans une autre pièce:

— Tu te souviens bien qu'Aspiro nous a dit que le frère de Nathalie était la première personne qui l'avait informé que son ex-femme vivait dans le même immeuble que ses deux amants d'occasion? C'est un ostensor de menteur! Tu

retraceras son histoire dans ton article du journal. Et n'oublie pas d'indiquer dans ton prochain reportage qu'il m'a menti.

Cela dit, Brazeau revint se camper devant Bayard afin de poursuivre sa friture:

— Si je comprends bien, c'est à ce moment-là que vous avez décidé de vous rendre en Floride. Est-ce que vous avez vu Jos Aspiro avant de partir?

— Je lui ai téléphoné, tout simplement.

— En apprenant votre décision, que vous a-t-il dit?

— D'être prudent.

— Est-ce qu'il vous a fourni des précisions au sujet des agents chargés de la filature de votre sœur?

— Non. Il m'a même prévenu de ne pas parler aux journalistes, surtout pas à ceux du *Miami Daily News*. Il m'a aussi recommandé de me tenir loin des policiers.

— Quand vous êtes arrivé à Miami, Bernard Lavigne et Antoine Lizotte étaient-ils toujours dans les parages?

— Je ne les ai pas vus. J'ai appris plus tard qu'ils avaient quitté la Floride après avoir signalé à la police la disparition de Nathalie.

— D'après vos renseignements, est-ce qu'ils avaient été interrogés?

— Je crois, en effet, qu'ils ont passé un mauvais quart d'heure aux mains de la police locale.

— Quel était le but de votre visite en Floride?

— D'abord et avant tout, savoir ce qui était arrivé à ma sœur.

— Donc, vous avez mené seul votre propre enquête?

— Pas vraiment. Je n'avais pas la compétence voulue pour effectuer ce genre de recherches. Je m'étais fait accompagner d'un détective privé... Un voisin et un ami en qui j'ai parfaitement confiance.

— De qui s'agit-il?

— De M. Ubald Côté... Tenez, voici ses coordonnées.

Bayard sortit de son portefeuille une carte d'affaires au nom de National Bureau of Investigations.

— Est-ce que Jos Aspiro a déjà engagé ce M. Côté ou son agence?

— Je ne crois pas. Ubald m'en aurait parlé.

— À votre arrivée en Floride, avez-vous rencontré des personnes ou des policiers qui ont pu vous fournir des précisions à propos de la disparition de votre sœur?

— Nous nous sommes d'abord rendus à l'endroit où Nathalie avait disparu.

— Qui vous avait informé de l'endroit où Nathalie avait disparu, et que

savez-vous des circonstances de sa disparition?

— J'en ai pris connaissance dans l'édition du *Nouvelles et Bavardages* publiée à Montréal au lendemain de l'incident. Donc, le détective privé Côté et moi-même avons débarqué à Tom's Harbor, à quelques milles de la ville de Marathon en Floride. C'est là que ma sœur pêchait avec ses deux compagnons avant de les quitter pour aller chercher des cigarettes. Nul ne l'a jamais revue par la suite. Nous avons interrogé un petit groupe de pêcheurs dans l'espoir de leur soutirer quelques informations. Personne n'était au courant de la disparition de Nathalie. Juste au moment de partir, le shérif du comté de Munroe, James Walker, nous a interpellés. Il voulait savoir ce que nous faisions dans les environs. Ubald Côté lui a répondu que nous étions venus pour savoir ce qu'était devenue Nathalie Bayard. Walker nous a suggéré de retourner à Montréal sans nous en faire, que l'enquête se poursuivait et que tout était "*under control*".

— Combien de temps a duré votre voyage en Floride?

— Une dizaine de jours.

— Avez-vous découvert des faits qui pouvaient faire avancer l'enquête?

— Nous avons constaté que les enquêteurs américains n'avaient rien à dire de précis et que beaucoup de contradictions émaillaient les déclarations des porte-parole. Un soir, Côté et moi sommes allés aux courses de chiens. En sortant du stade, un homme s'approche de moi et me dit: "Vous êtes bien Claude Bayard?" Surpris, je lui demande ce qu'il désire. Il me répond qu'il a des informations à propos de Nathalie et me demande de le suivre. Côté s'y oppose et veut connaître le but de son invitation. "N'ayez aucune crainte, nous dit-il. Vous enquêtez sur cette affaire, et moi je vais vous présenter quelqu'un qui a fait des recherches dans ce dossier." Il nous conduit dans une réserve d'Indiens séminoles, pas très loin du stade de course. Là, il nous présente une vieille dame qui se prétend médium. Nous assistons à deux séances de spiritisme qui se prolongent fort tard la nuit. La médium nous affirme que Nathalie a fait de l'auto-stop pour se rendre jusqu'en Louisiane et qu'elle s'est réfugiée dans une sorte de pension. Là, elle aurait tenté de communiquer avec deux hommes à Montréal. Ensuite, la médium a ajouté qu'elle voyait Nathalie se rendre au bord du golfe du Mexique avant de se jeter à l'eau, et que son cadavre reposerait sur un banc de sable.

— Est-ce que vous avez cru cette vieille Indienne?

— Moi, j'étais porté à la croire, car j'ai toujours eu l'intuition que ma soeur était morte. Ubald Côté était plutôt sceptique. Nous sommes rentrés à l'hôtel, et le lendemain matin, mon ami m'a déclaré: "Nous avons tout vérifié. Il ne

reste plus rien à faire. Je rentre à Montréal.” Je l’ai suivi, et notre voyage en Floride s’est terminé là-dessus.

Brazeau se retira de nouveau dans la salle à manger de l’appartement avec Asselin, histoire de faire le point sur ce qu’ils venaient d’entendre. Ils en vinrent à la conclusion qu’il n’y avait rien de plus à tirer de Bayard.

Asselin avait bien observé les réactions du frère de Nathalie, et il lui semblait que l’homme n’avait ni menti ni hésité en répondant aux questions de Brazeau. Toutefois, il avait cru discerner chez Bayard un certain remords d’en avoir trop dit à Brazeau quand il lui avait avoué qu’Aspiro faisait suivre son ex-femme dans tous ses déplacements. Après coup, Bayard lui avait donné l’impression de ne pas tout leur dire, comme s’il désirait garder pour lui des informations potentiellement compromettantes.

Avant de quitter le 4791, rue Henri-Julien, Brazeau demanda à Claude Bayard de rester à sa disposition.

— Votre témoignage m’inspire de nouvelles questions, conclut Brazeau. Vous allez entendre parler de moi très bientôt.

Asselin suivit Brazeau jusqu’à la voiture en se demandant bien quel élément de l’interrogatoire pouvait aiguiller le sergent sur une nouvelle piste. Et si, après tout, ce vieux molosse d’enquêteur n’avait pas tout à fait tort de soupçonner cette canaille d’Aspiro?

CHAPITRE 6

*Un policier d'expérience doit savoir comment
mener une enquête, et seules deux méthodes
lui permettront de la résoudre: la force ou la
ruse.*

Mardi et mercredi, 12 et 13 avril 1955, de Montréal à Saint-Jovite

À *L'Écho du Matin*, Asselin, attelé à sa machine à écrire, mit la dernière main à son article rapportant l'interrogatoire de Claude Bayard. Il s'attarda à rappeler, comme l'avait suggéré Brazeau, que le mafieux Jos Aspiro avait menti à l'enquêteur en disant que Bayard l'avait informé que son ex-femme vivait dans le même immeuble que son avocat. D'autant plus que l'enquêteur avait appris de source sûre que le mafieux faisait suivre son ex-femme depuis son divorce. Le journaliste mit donc l'emphase sur les mensonges dont les deux témoins avaient émaillé leur interrogatoire.

Asselin quitta le journal en fin de matinée et se rendit au quartier général de la police afin de connaître les plans du sergent-détective pour les prochains jours. Le journaliste apprit que Brazeau désirait prendre un peu de recul sur l'affaire du double meurtre au Forum.

— J'ai besoin de penser à autre chose, dit le sergent-détective. J'ai l'impression de tourner en rond. D'ailleurs, j'ai un autre cas qui traîne depuis quelque temps et j'aimerais bien le résoudre avant d'aller plus loin avec notre affaire.

— Et le détective privé? Cet Ubald Côté? fit remarquer le journaliste. Il ne faut pas l'oublier, celui-là. Il pourrait éclaircir certaines zones d'ombre que Bayard a laissées dans son témoignage...

— Mon idée de faire appel à ce M. Côté tient toujours. Sauf qu'il est absent pour une dizaine de jours. Je compte bien l'interroger dès son retour. Ne t'éloigne pas trop. Je communiquerai avec toi le moment venu.

Asselin retourna rue de l'Épée. Sa fiancée Paulette était justement en train de sangler ses valises. Elle devait se rendre à Saint-Jovite donner un coup de main à sa sœur Dorothée qui venait d'avoir un bébé, et elle envisageait d'y

rester quelques jours.

— J'ai obtenu un congé payé pour une semaine et peut-être même un peu plus.

— Je trouve que ton patron du *Montréal Illustré* est bien généreux. Tu dois lui rendre de foutus bons services, dit Asselin en mettant l'emphase sur ce dernier mot.

— Je t'en prie, ne sois pas ignoble. Je comprends que tu sois jaloux, mais ne t'abaisse pas à ce point. Tu pourras te livrer à toutes les distractions que tu désires pendant mon absence.

— Pas si vite! Moi aussi, j'ai besoin de quelques jours de vacances. C'est une excellente idée de quitter la ville et d'aller musarder dans le charmant village de Saint-Jovite.

— Je te préviens, je n'aurai pas beaucoup de temps à te consacrer, avec un nouveau-né et ma sœur qui se relève d'un accouchement difficile.

«Je trouverai bien le moyen de me débrouiller tout seul», pensa Asselin en sortant de sa garde-robe une sélection de vêtements pour la saison.

Le couple arriva chez la sœur de Paulette en début de soirée. Asselin ressentit tout de suite un écart de confort entre le logement de la rue de l'Épée et le lieu de leur séjour. Les chambres étaient petites, les lits boiteux, une seule salle de bain pour tout le monde et des langes de bébé étalés dans toutes les pièces.

Le lendemain matin, le journaliste prépara lui-même son petit déjeuner. Les femmes de la maison avaient bien autre chose à faire. Depuis l'aube, elles bichonnaient le bambin sans accorder la moindre attention à Asselin, visiteur indésirable et silencieux tournant en rond dans son ennui.

Un pâle soleil d'avril frémissait aux carreaux. Asselin sortit dans le jardin et fit un tour du côté de la remise. Il découvrit, accrochée à une solive, une canne à pêche rudimentaire mais utilisable. Puis il suivit une petite crique jusqu'à la rivière La Diable, qui coulait derrière la maison de Dorothée. Là, sautant d'une pierre à l'autre, il pêcha quelques barbottes, deux crapets soleil et un mulot, tous rejetés à l'eau. Il ne rentra qu'à la fin de l'après-midi, les mains poisseuses et les pieds mouillés.

Le soir, à table, le marmot (il n'avait pas encore de nom) se trouvait dans son ber entre Asselin et Dorothée. Le journaliste se pencha vers l'enfant pour lui faire des guiliguilis. En retour, il eut droit à de belles risettes qui lui inspirèrent un concert d'éloges à la mère:

— C'est un magnifique bébé, Dorothée. Il est fort et bien bâti. C'est curieux, je n'ai pas encore entendu parler du père de l'enfant.

— C'est un maudit salaud! laissa tomber Dorothée. Quand il a appris que j'allais mettre au monde une bouche de plus à nourrir, il a sacré le camp en pleine nuit et je ne l'ai jamais revu.

— C'est le genre d'hommes dont il faut se méfier, ajouta Paulette. Ils savent se montrer aimables jusqu'au moment où ils doivent prendre leurs responsabilités.

— Je ne pouvais pas prévoir qu'il agirait de cette façon. Il avait même commencé à parler de mariage.

— Ils commencent tous par en parler, mais ne passent jamais à l'action. Je connais bien ce type d'éternel fiancé qui gagne du temps et qui jouit des avantages du mariage sans oser s'engager jusqu'au bout.

«Je crois bien qu'elle fait allusion à mes rapports avec elle», pensa Asselin avant de se lever en maugréant:

— Est-ce qu'on ne pourrait pas changer de sujet? Les histoires de couples n'intéressent personne.

— Elles devraient au moins en faire réfléchir certains.

Asselin, sagement, choisit d'aller réfléchir ailleurs... En début de soirée, alors que femmes et bébé se préparaient à passer au lit, il sortit pour se changer les idées et spéculer sur son avenir avec Paulette. Il se rendit au Faucon Bleu, un bar bien fréquenté situé à la sortie du village, en pleine montagne.

Au son d'une musique langoureuse, le maître de cérémonie annonça la présence de deux danseuses venues spécialement de Montréal pour l'agrément de la clientèle. Le journaliste s'installa, par déformation professionnelle, dans un coin discret, mais tout près de la scène. La première danseuse apparut. C'était une petite bonne femme à la silhouette bien tournée et au balcon bien garni qui alluma sur-le-champ la convoitise d'Asselin. Sans battre une fois des paupières pour ne rien perdre du spectacle, il la regarda se trémousser avec élégance dans un costume défraîchi mais décent. Après son numéro, la jeune femme sortit de l'arrière-scène et passa près de son nouvel admirateur qui l'intercepta et l'invita à sa table.

On fit connaissance entre deux dry martini. Le journaliste prit les devants et fit comprendre à la belle qu'il était libre jusqu'au matin. Mais la jeune fille, Maggy Ashton, logeait dans une espèce de poulailler derrière le bar et partageait sa chambrette avec l'autre danseuse. Asselin dut convenir que l'endroit ne se prêtait guère à de plus amples rapprochements. Néanmoins, les martini aidant, la conversation s'anima, et le journaliste et la danseuse firent même des plans pour les jours à venir.

— Je danse les week-ends au Maroon's Club, rue Sainte-Catherine. Tu pourras venir me voir si tu es à Montréal.

— J'y serai, c'est certain. Réserve-moi tes meilleurs numéros de danse, et aussi un peu de temps pour être ensemble.

De retour chez Dorothée, tard dans la nuit, le journaliste retrouva sa fiancée en train de lire au lit. Paulette voulut savoir où il avait passé la soirée. Elle le bombardait de questions. Son interrogatoire en règle ne lui valut qu'une réponse vaseuse:

— J'ai flâné dans le village, puis je me suis arrêté en route prendre un verre.

Asselin n'était pas d'humeur à en dire davantage ni à inventer des mensonges mal ficelés. Il se glissa dans le lit qui craquait de tous ses ressorts.

— J'ai décidé de rentrer à Montréal dès demain, annonça-t-il. J'ai encore beaucoup de travail au journal et la ville me manque. La pêche à la barbotte m'ennuie et l'odeur du crottin de cheval dans les rues me lève le cœur. Bonne nuit!

Vendredi et samedi, 15 et 16 avril 1955, du Maroon's Club à Outremont

Asselin passa l'après-midi au cinéma Saint-Denis où l'on donnait *La Chartreuse de Parme*, mettant en vedette Gérard Philipe et Renée Faure. Puis le journaliste s'arrêta au restaurant Chez Pierre, rue Labelle, prendre un succulent souper et bavarder avec la patronne.

Ce qu'Asselin ne savait pas encore, c'est que sa fiancée avait déjà quitté Saint-Jovite. Elle était rentrée rue de l'Épée à l'heure du déjeuner, peu de temps après le départ de son amant.

Sous une pluie fine mêlée de neige fondante, le journaliste emprunta la rue Sainte-Catherine jusqu'au Maroon's Club, dans l'ouest de la ville. La soirée était jeune et le bar, à moitié vide. Il s'installa au comptoir et commanda un double dry martini avant de scruter les alentours en quête de Maggy. Le comptoir du bar était une sorte de plancher de danse légèrement surélevé et délimité par des allées de projecteurs éblouissants, et c'était là que se produisaient les danseuses.

Vers 10 heures, le Havana Rumba Band de Peter Barry entama le spectacle sur un air de rumba et la première danseuse apparut en se dandinant. Elle était vêtue d'un simple maillot de bain une pièce, un peu trop ajusté. Tous ses gestes révélaient qu'elle approchait l'âge de la retraite. La danseuse suivante avait une mine d'oiseau qui craint de se mouiller les pattes. La lumière des projecteurs était clémente pour les défauts de son corps.

De son point d'observation, le journaliste était tellement près des filles qu'il devait protéger son martini.

Enfin apparut Maggy. La belle Maggy. Elle était toute menue, les jambes fines, la peau blanche, et découvrait sa généreuse poitrine dans l'entrebâillement d'une chemisette plissée. Elle promenait autour d'elle ce regard écéuré de femme encore jeune qui se demande ce qu'elle fait dans un cabaret enfumé bondé de pervers.

Pendant la pause, Maggy s'échappa et vint rejoindre le journaliste au bar. Le barman n'aimait pas que les filles retrouvent les clients. Comme elles n'avaient pas le droit de consommer, elles prenaient la place d'autres buveurs et cela affectait ses pourboires. Mais le patron, lui, ne détestait pas que les danseuses aguichent les habitués, les fassent boire plus longtemps et fidélisent ainsi l'achalandage.

Maggy avait passé un kimono par-dessus son maillot et se montrait affriolante avec son gentil journaliste, comme elle l'appelait. De toutes les danseuses qui s'étaient succédé sur la scène, il n'avait eu d'yeux que pour elle.

— À quelle heure termines-tu? demanda Asselin.

— Mon dernier numéro devrait passer entre 2 heures et 2 heures et demie.

— Prends tout ton temps, je vais t'attendre.

Maggy retourna à sa loge se remaquiller et Asselin engloutit martini sur martini, toujours très secs, parfois doubles et même triples. Le journaliste s'accrochait à son tabouret comme à une bouée et restait figé sur place. Il eut toutes les peines du monde à suivre les deux dernières danses de Maggy. Les spots au-dessus du comptoir l'aveuglaient, et la musique trop forte faisait revivre en lui des cacophonies évanouies et des émotions enfouies.

Un peu avant 3 heures du matin, Maggy récupéra son gentil journaliste toujours cramponné à son siège. Quand la frêle danseuse voulut l'aider à quitter les lieux, il trébucha et s'agrippa tant bien que mal à la belle. Elle le soutint, le traîna jusqu'à sa voiture, stationnée juste en face du club. Il n'était pas question de laisser conduire un pilier de bar complètement ivre, d'autant qu'une fine couche de neige recouvrait le pavé mouillé. La brave Maggy fit basculer le journaliste sur le siège du passager, essaya de le dégriser à coups de mornifles, trouva les clés de la voiture dans l'une des poches de son manteau et ordonna qu'il lui donne son adresse. Bref, l'auto finit par démarrer.

Chemin faisant, Asselin s'assoupit et Maggy conduisit avec prudence. Elle n'avait pas l'habitude de se retrouver devant un volant, et encore moins de

raccompagner un poivrot chez lui. La ville d'Outremont était pour elle un véritable labyrinthe. Enfin, vers 4 heures du matin, elle arriva à bon port. Réveillé grâce à une nouvelle salve de mornifles, le gentil journaliste insista pour qu'elle entre quelques minutes, le temps d'appeler un taxi qui la reconduirait chez elle.

Une fois dans l'appartement, Asselin entraîna sa petite danseuse dans la chambre d'ami et la jeta brusquement sur le lit. Il enleva son pantalon et s'étendit aux côtés de la belle qui ne semblait pas vouloir prendre un taxi pour le bout du monde, d'autant qu'elle n'avait rien à craindre: les martini du Maroon's Club avaient noué l'aiguillette du journaliste.

Paulette avait entendu du bruit. Peu surprise, puisqu'il ne s'agissait pas d'une première, elle se rendormit jusqu'au matin. Vers 7 heures, elle se leva et fit sa toilette. En sortant de la salle de bain, elle passa devant la chambre d'ami et aperçut son fiancé étendu aux côtés d'une inconnue. S'approchant du lit, elle secoua sans ménagement Asselin encore endormi:

— Qui est cette chose couchée là? Est-ce que tu as oublié où tu es? Essaie de te rappeler de ça: moi, ce soir, je n'y serai plus. Je viendrai chercher mes affaires en fin de journée, et je te suggère d'être ailleurs à ce moment-là.

— Attends un peu! répliqua Asselin. Ce n'est pas ce que tu penses... J'avais trop bu et je ne pouvais pas conduire. Elle a bien voulu me ramener à la maison, et je lui ai tout simplement offert de passer la nuit ici. Il ne s'est rien passé, je le jure!

Sur ces dernières paroles, Paulette claqua la porte.

Mercredi, 20 avril 1955, 10 h, locaux de *L'Écho du Matin*

En sortant de chez lui, Asselin fut saisi par une bourrasque glaciale qui souleva un nuage de neige. Il sauta dans sa voiture et roula jusqu'au quartier général de la police. Brazeau n'était pas encore revenu. Personne ne savait quand le sergent-détective reprendrait le collier dans l'affaire des meurtres au Forum. Il était affecté à une autre enquête qui le réclamait à plein temps.

Le journaliste reprit la route et se rendit au journal. Les conditions routières étaient difficiles et il faillit provoquer un accident en freinant trop brusquement à un feu rouge. De peine et de misère, il gara sa Studebaker dans une ruelle derrière l'immeuble de l'avenue du Mont-Royal.

L'éditeur de *L'Écho du Matin* attendait Asselin de pied ferme et il le convoqua immédiatement dans son bureau. Accoutré de vêtements froissés, affligé d'une barbe de trois jours, son journaliste faisait pitié à voir.

— Mais d'où sors-tu, pour l'amour du ciel? demanda le colonel Imbeault.

— Je traverse une période accablante. Il m'arrive tant de choses imprévues depuis quelques jours... Je suis au bout du rouleau.

— Eh bien, tâche de retrouver tes forces. Tu n'as rien écrit depuis des jours. C'est un journal, ici, pas une maison de convalescence.

— Ne vous inquiétez pas, le sergent-détective Brazeau sera bientôt de retour et je reprendrai aussitôt la couverture de l'enquête. Les interrogatoires à venir devraient faire monter le tirage du journal.

Asselin vivait un passage à vide que les reproches du colonel Imbeault venaient creuser davantage encore. Et c'était sans compter les contrecoups de sa séparation avec Paulette qui laissaient sur son visage les stigmates d'un horrible malentendu. Mais il refusa de ruminer plus longtemps cette rupture et décida de partir en début d'après-midi pour Sorel où Maggy Ashton était en spectacle au Chat Botté, un cabaret aux allures de taverne de quartier.

Chaque semaine, l'agent de Maggy, un dénommé Mirnof, programmait pour sa danseuse une tournée de cinq jours dans une ville ou un village du Québec comptant au moins un café ou un bar prêt à accueillir son artiste. Le temps de son engagement, Maggy logeait dans un petit hôtel des environs et se produisait le soir sur scène pour l'agrément d'hommes seuls à la recherche de sensations fortes.

À peine arrivé à Sorel, Asselin kidnappa Maggy après son spectacle et ils passèrent la nuit dans une auberge, en banlieue de la ville, où ils discutèrent longuement de la carrière de la danseuse. Commenant à trouver son métier pénible, elle cherchait un autre emploi plus conforme à ses ambitions. Maggy avait fait des études et était prête à gagner sa vie autrement. Entre deux sanglots, elle se vida le cœur:

— Je ne veux pas passer des années encore à me tortiller sur des planchers de danse, dans des trous qui puent la fumée de cigare et l'alcool à plein nez. Et je ne parle pas des vieux tripoteurs qui cherchent à me pincer les fesses chaque fois qu'ils en ont la chance...

— Ne pleure pas! lui intima Asselin. Je trouverai un moyen de te sortir de cet enfer. Qu'aimerais-tu faire?

— J'ai étudié, à temps partiel et par correspondance, la dactylographie, un peu de sténographie et le travail de secrétariat. J'aimerais travailler à des heures normales, dans un bureau avec des gens normaux.

— Ça devrait pouvoir se faire. Laisse-moi entreprendre des démarches.

Les ébats des amoureux s'essouffèrent avant l'aube. Au petit matin, des lambeaux de leur discussion nocturne traînaient encore dans la tête de Maggy. Son esprit vagabondait dans des rêves fugaces.

Asselin, lui, devait aller au journal, tout au moins pour faire acte de présence. Avant de se séparer, les amants se donnèrent rendez-vous en fin de semaine au Maroon's Club. Asselin insista pour qu'elle vienne habiter chez lui durant le week-end. Il cherchait par tous les moyens à échapper au règne despotique de la solitude qui le guettait.

Le lendemain midi, l'agent Bouillon, envoyé par Brazeau, se présenta au 137, rue de l'Épée, et sonna tant et aussi longtemps qu'Asselin, l'air hagard et la barbe de plus en plus fournie, entrebâille la porte. Bouillon avait un message important à lui transmettre de la part de Brazeau.

— Le sergent-détective vous attendra demain soir à 6 heures et demie, au Café Martin, rue de la Montagne.

— Ah! Il est de retour! Sais-tu au juste ce qu'il me veut?

— Vous le sauriez sans doute déjà si vous répondiez à ses coups de téléphone. Vous dormez dur, M. Asselin.

Le journaliste aurait bien voulu clouer le bec à Bouillon, mais les répliques assassines ne lui venaient jamais avant quelques cafés. Déjà, l'agent Bouillon tournait les talons en lui lançant:

— À votre place, j'essaierais d'être à l'heure.

Asselin regarda s'éloigner le dos du policier, haussa les épaules et fit ce qu'il avait de mieux à faire: retourner dormir.

CHAPITRE 7

*Il suffit qu'un mensonge affecte le policier
pour que toute vérité soit suspecte.*

Vendredi, 22 avril 1955, en soirée, du Café Martin à la rue Drolet

Installé au Café Martin devant son deuxième dry martini, Asselin discutait avec Roger Delfour, le chef cuisinier, lorsque Bill Brazeau fit son apparition. Asselin attendit que le sergent-détective lui présente des excuses pour son retard, puis, comprenant qu'elles ne viendraient pas et qu'il ne gagnerait rien à en demander, il se borna à vanter sa propre ponctualité :

— Je suis arrivé depuis longtemps. Bouillon m'a bien prévenu que je faisais mieux d'être à l'heure.

— C'est très bien comme ça. Tu dois toujours être à l'heure ou en avance. Je n'aime pas attendre.

— Moi non plus, je n'aime pas attendre, mais je ne me plains pas. C'est ma job.

— Tu as tout compris. C'est pourquoi nous nous entendons si bien, toi et moi. Passons aux choses sérieuses. Je me suis entretenu au téléphone avec Ubald Côté. Il nous attend chez lui à 8 heures ce soir.

— J'espère qu'on pourra avoir le vrai portrait de ce qui s'est passé en Floride. Dites-moi donc, pendant que j'y pense, comment s'est déroulée cette fameuse enquête qui vous a occupé ces derniers temps, pendant que je suis sang et eau devant ma machine à écrire?

Comme chaque fois qu'il avait l'occasion de livrer le récit d'une affaire, Bill Brazeau devint intarissable. Il commença par la fin, c'est-à-dire au moment où il avait mis la main au collet du meurtrier. Puis il raconta toutes les étapes par lesquelles il était passé pour résoudre cette vieille histoire de chantage qui avait mal tourné... Un *cold case* qui dormait depuis trop longtemps sur les tablettes. Rayonnant, Brazeau semblait très fier de son coup.

Asselin ne voulut pas être en reste. Lui aussi avait beaucoup de choses à raconter. Abordant avec prudence sa relation avec Maggy Ashton, il évita d'évoquer ses passages au Maroon's Club, sachant que Brazeau trouverait ce

lieu incongru dans la conversation, la rumeur voulant que des membres du monde interlope fréquentent l'endroit. Le journaliste n'eut pas le choix d'avouer que sa femme l'avait quitté pour rejoindre, semble-t-il, son patron du *Montréal Illustré*. Très loin d'intéresser le policier, toutes ces confidences ne firent que l'agacer.

— Je te conseille d'être prêt à suivre l'enquête et de laisser de côté tes petites frasques. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Asselin n'insista pas.

Après un souper fort copieux mais non arrosé, à la demande expresse de Brazeau qui ne voulait pas être forcé de traîner un journaliste en état d'ébriété, les deux équipiers se dirigèrent vers la voiture du policier.



Arrivé un peu avant l'heure convenue devant le 5066, rue Drolet, Brazeau fit cette fois grâce au journaliste de ses traditionnelles instructions. Contrairement aux interrogatoires précédents, Asselin n'aurait pas à surveiller les réactions d'Ubaldo Côté, car il s'agissait d'une simple conversation entre gens du métier.

Dès le premier abord, la rencontre prit une allure amicale. Le détective privé attendait ses visiteurs et il avait pris la peine de préparer du café. Le trio s'installa autour de la table de cuisine devant de grandes tasses fumantes.

— Est-ce que vous connaissez Claude Bayard depuis longtemps? demanda Brazeau.

— C'est un ami et un voisin. Je l'ai connu, il y a trois ou quatre ans, lors d'une séance d'information au sujet des Chevaliers de Champlain, une société d'entraide canadienne-française et catholique. Nous devions être initiés à cet ordre, dans les semaines suivantes.

— Avez-vous été initié en même temps que votre ami Bayard?

— Non. Finalement, j'ai refusé de m'embarquer là-dedans, mais je crois que lui a été initié. Je n'en suis pas certain. Nous n'en avons pas reparlé.

— Est-ce que vous connaissiez sa sœur, Nathalie?

— Très peu. Je l'ai rencontrée une ou deux fois, lors de réceptions chez Claude. Elle était alors accompagnée de son ex-mari.

— Quelle impression vous a faite Jos Aspiro?

— Je crois que c'est un dangereux manipulateur. Durant tout notre séjour en Floride, à Claude et moi, j'ai senti qu'Aspiro manigançait dans notre dos.

— À quel moment avez-vous fait ce voyage?

— Vers le milieu du mois de janvier de l'année dernière, quelques jours après la disparition annoncée de Nathalie.

— Qu'avez-vous découvert en arrivant là-bas?

— Alors que je déjeunais seul, le lendemain de mon arrivée, j'ai lu un titre en première page du *Miami Daily News*: UN HOMME BLOND VU AVEC LA DISPARUE, qui chapeautait un article signé par un dénommé Peter Carter. J'ai conservé l'article et je l'ai moi-même traduit, plus tard. Je vous le lis:

Un Français aux cheveux blonds est recherché pour être interrogé en rapport avec la mystérieuse disparition de la jeune beauté canadienne, Nathalie Bayard. L'identité de ce Français n'a pas été établie. On rapporte qu'il a été vu avec la jeune femme ainsi que deux hommes, dans le stationnement d'un café, près des Keys, quelques heures avant la disparition de la victime.

Plus tôt aujourd'hui, le shérif adjoint du comté de Munroe, Frank Singer, a déclaré qu'un nouveau développement dans cette affaire pourrait changer le cours de l'enquête.

Quand nous avons demandé des précisions au sujet du Français, Singer a déclaré: «Tout ce que je peux vous dire, c'est que votre article est entièrement fondé. Je ne peux rien dire de plus.»

— Avez-vous tenté d'en savoir un peu plus?

— Dans l'après-midi, je me suis rendu au journal de Miami pendant que Claude était sorti faire des emplettes. J'ai rencontré le journaliste Carter. Il m'a répété que le shérif adjoint lui avait avoué que l'enquête se dirigeait dans la même direction que son article. D'ailleurs, les autorités américaines étaient à la recherche de ce jeune Français. D'après leurs services de renseignement, il s'agissait d'un attaché du consulat français à Miami. Cartier n'en savait pas davantage.

— Avez-vous communiqué cette information à Bayard?

— Non. Je préférerais attendre d'avoir d'autres informations à ce sujet. J'ai gardé contact avec le journaliste. Nous avons communiqué quelquefois par téléphone durant mon séjour.

— Avez-vous appris de nouveaux développements au sujet de ce jeune Français?

— Aucun. Soit le journaliste commençait à me trouver trop curieux, soit il a reçu l'ordre du shérif adjoint de cesser de me parler.

— Revenons à Jos Aspiro. Est-ce qu'il a déjà fait affaire avec vous personnellement ou avec votre entreprise, National Bureau of Investigations?

— Jamais. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne l'ai rencontré que deux ou trois fois chez Bayard. Je ne le connais pas plus que ça.

— Est-ce que Claude Bayard a fait allusion au fait que son ex-beau-frère faisait suivre Nathalie dans tous ces déplacements depuis son divorce?

— Non. Chaque fois que nous parlions de sa sœur, il semblait hésitant. Comme s'il me cachait des choses...

— Comment expliquez-vous que Claude Bayard ait appris la disparition de sa sœur par un coup de téléphone de Jos Aspiro, quelques jours avant que la nouvelle soit diffusée par la police dans les journaux et à la radio?

— Cela reflète bien le mystère qui entoure Jos Aspiro, un personnage nébuleux et intrigant.

— Vous parlez de mystère... Jos Aspiro vous semble-t-il avoir laissé son empreinte dans cette histoire?

— Eh bien, un fait tout à fait inexplicable m'est resté en mémoire.

Ubaldo Côté se lança alors dans le récit, en tout point semblable à celui que Claude Bayard leur avait fait quelques jours plus tôt, de leur étrange rencontre à la sortie du stade de course de chiens, alors qu'un inconnu prétendant avoir des informations sur Nathalie Bayard les avait entraînés dans une réserve séminole pour leur faire entendre les divagations d'une vieille Indienne. Désireux d'écouter jusqu'au bout la version de Côté, Brazeau prit soin de ne pas l'interrompre. Le récit terminé, il lui demanda:

— Est-ce que vous avez cru cette vieille Indienne?

— Jamais de la vie! C'était de la pure fabulation. Un scénario créé de toutes pièces par l'étrange personnage qui nous avait conduits chez ces Indiens. J'ai demandé à Claude ce qu'il en pensait. À mon grand étonnement, il m'a regardé en souriant et m'a fait signe de la tête qu'il était en parfait accord avec les propos de cette médium.

— Sur le coup, à quoi avez-vous pensé?

— Que j'étais victime d'une machination! Ourdie par qui? J'avais des doutes, mais il était trop tôt pour tirer des conclusions. Pourquoi? J'en avais une assez bonne idée, mais il m'a fallu attendre mon retour à Montréal pour comprendre ce qui s'était passé durant mon séjour en Floride.

— Expliquez-vous...

— De retour au bureau, ma secrétaire a attiré mon attention sur un numéro du *Petit Journal*, édition du dimanche 10 janvier 1954. À cette date, Claude et moi-même étions encore en Floride. En page 5 s'étalait un titre sur trois

colonnes: *DES MÉDIUMS AFFIRMENT QUE NATHALIE BAYARD EST MORTE!* L'article se poursuivait ainsi:

Nous avons appris de sources anonymes que des proches de la victime ont fait appel à des médiums de la Floride, dans une tribu d'Indiens séminoles, pour savoir ce qu'il était advenu de la jeune Montréalaise disparue au cours d'un voyage en Floride, les premiers jours de janvier.

C'est assez troublant, n'est-ce pas? Je vous laisse l'article du journal. Vous en tirerez les conclusions qui feront votre affaire. Trois jours plus tard, *Nouvelles et Bavardages* publiait un récit à peu de chose près identique.

— Mais vous, que concluez-vous de ces articles?

— C'est bien simple! “Des proches de la victime”, comme écrit le journaliste, avaient tout intérêt à faire entériner par l'opinion publique, la famille peut-être, et aussi les policiers chargés de l'enquête, que Nathalie Bayard était bien morte dans les eaux du golfe du Mexique. Donc, ne cherchez pas plus loin et enterrez l'affaire.

— Ça rejoint parfaitement l'hypothèse que je soutenais au début de mon enquête, dit Brazeau en bombant le torse. Nathalie Bayard, lasse d'être prisonnière du trio pervers, a choisi de se plaindre à un ami ou à un proche. Dès lors, un plan a été imaginé pour la mettre à l'abri de ses amants, et une fois la fille en sécurité, liquider les deux obsédés sexuels.

Asselin sentit la moutarde lui monter au nez. Les propos de Brazeau l'offusquaient royalement. L'hypothèse que le policier venait de formuler fièrement était celle qu'il avait, presque mot pour mot, émise le jour où ils avaient fouillé l'immeuble des victimes. Que le sergent-détective s'en approprie le mérite lui paraissait outrageant, mais il n'en dirait rien. Après tout, l'enquêteur vedette, c'était Brazeau. Lui n'était que le rapporteur des bons coups du sergent-détective.

— Votre hypothèse n'est pas mauvaise, admit Ubald Côté. Mais au fait, où voulez-vous en venir exactement avec votre enquête?

— Résoudre une affaire de double meurtre qui tourne autour d'un trio pervers bâti autour de Nathalie Bayard; les deux autres sont les victimes des meurtres. Le mobile de ces assassinats réside peut-être dans les relations qui liaient la jeune femme et ses deux amants... Des relations qui auraient provoqué un sentiment de jalousie à l'ex-mari de la débauchée, en plus de faire naître un désir de vengeance chez un frère en colère.

— Supposons que vous retrouviez la fille, croyez-vous vraiment qu'elle

pourra vous mettre sur la piste des assassins?

— Ça ne changerait rien. Morte ou vivante, je ne néglige pas la thèse du complot mené par Aspiro et son ex-beau-frère pour retirer Nathalie de la circulation et isoler les deux compagnons afin de les éliminer au moment qui convient aux comploteurs... Quoi de mieux qu'un match de hockey au Forum au milieu d'une foule de 15 000 personnes? Et tout ça, plus d'un an après la disparition de la fille!

— Vous nagez en pleine hypothèse. Avant tout, il vous faut des preuves.

— Des tueurs aveuglés par la jalousie et la vengeance finissent toujours par commettre des erreurs. Je les attends au détour.

— Si vous croyez que je peux vous être utile, n'hésitez pas à me contacter.

— Une autre chose, avant de nous quitter. Lors de votre séjour en Floride, avez-vous pu constater si les policiers américains faisaient vraiment tout leur possible pour résoudre la disparition de Nathalie?

— Je n'ai pas l'impression qu'ils y mettaient beaucoup d'efforts. Ils croyaient à une fugue comme on leur en rapporte des dizaines chaque jour. Bon, il faut que je vous laisse, maintenant. Des clients m'attendent.

Asselin et Brazeau quittèrent le détective privé, et chacun partit de son côté en promettant de se retrouver au début de la semaine suivante. Pendant un court instant, Asselin eut bien envie de dire sa façon de penser au policier, mais il préféra se mordre les lèvres plutôt que de se mettre à dos l'homme qui lui fournissait la matière première de ses articles du moment. Un jour ou l'autre, Brazeau n'aurait d'autre choix que de reconnaître la justesse de ses vues... mais certainement pas ce soir.

Lundi, 25 avril 1955, en matinée, quartier général de la police

Asselin se présenta au quartier général de la police sans trop présumer de l'humeur du sergent-détective. Il avait hâte, en même temps qu'il redoutait, de lui faire lire le compte rendu de sa conversation avec le détective privé Ubald Côté, publié le jour même dans *L'Écho du Matin*. À peine avait-il mis le pied dans l'enceinte surchauffée du commissariat que le journaliste fut interpellé par l'agent Bouillon. Il lui apprit que l'enquêteur serait absent de la ville quelques jours.

— Il m'a téléphoné samedi soir pour me demander de t'avertir. Il doit assister à une réunion familiale, au Nouveau-Brunswick, à l'occasion des commémorations de la déportation des Acadiens.

— Est-ce tout ce qu'il t'a dit? demanda le journaliste, étonné. Il n'a pas parlé de la poursuite de l'enquête?

— Non. Il m’a simplement demandé de te prévenir de ne pas t’éloigner et de ne rien faire durant son absence. À son retour, il aura besoin de toi.

— Avec lui, c’est toujours la même chanson. On doit cesser de respirer jusqu’à ce que monsieur vous en donne la permission.

— En attendant, j’aimerais avoir ton avis sur un événement important auquel je suis mêlé. Aurais-tu un moment à me consacrer?

— Évidemment.

— Mais pas ici. Il y a trop d’oreilles indiscrètes.

Les deux hommes se retrouvèrent dans le petit café de l’autre côté de la rue et s’installèrent dans un recoin tranquille.

— Voici, commença Bouillon, le maire Drapeau a été victime d’un attentat à son domicile, et il a reçu des lettres de menaces. L’inspecteur-chef Georges Alain m’a approché pour que je sois détaché du service de Brazeau afin d’agir comme garde du corps du maire. C’est pour moi une occasion rêvée. Je me libère du sergent-détective et je vis une nouvelle expérience. Mais il y a un hic! Le maire ne veut rien savoir d’un garde du corps. L’inspecteur-chef me propose de surveiller le bureau et la demeure de M. le maire à la dérochée. Un garde du corps fantôme, quoi!

— C’est un bien drôle de mandat. Jouer les fantômes n’est pas de tout repos. Qu’est-ce que tu attends de moi, au juste?

— Ton avis! En retour, je te donne un vrai scoop pour ton journal. À deux conditions: tu ne fais pas allusion à mon mandat et tu ne divulgues pas mon nom.

— D’accord! Toutefois, deux choses: je t’invite à la prudence et à te préparer une solide explication quand Brazeau va apprendre ta réaffectation. Bonne chance!

Extrait de *L’Écho du Matin* du mardi, 26 avril 1955

LE MAIRE JEAN DRAPEAU REFUSE UNE GARDE SPÉCIALE APRÈS AVOIR REÇU DES MENACES

par Gilles Asselin

L’attaque nocturne dont le maire de Montréal a été victime à sa demeure dans la nuit de jeudi à vendredi dernier a eu des échos au cours de la dernière séance du comité exécutif. Jean Drapeau assistait à la réunion des commissaires, comme il le fait chaque semaine, et s’est comporté comme si rien d’anormal ne s’était produit au cours de la nuit.

Le maire Drapeau est arrivé à l'hôtel de ville vers 8 heures du matin. Il a remis aux journalistes une déclaration dans laquelle il accusait un ou des inconnus d'avoir lancé une brique dans l'une des fenêtres de sa demeure, rue des Plaines, dans la Cité-Jardin, en pleine nuit.

Le maire a donné aux autorités policières des lettres de menaces qu'il avait reçues ces derniers temps. Les membres du comité exécutif ont décidé à l'unanimité de demander au premier magistrat de prendre tous les moyens utiles pour assurer sa sécurité et celle de sa famille.

L'inspecteur-détective Georges Alain, chef de la Sûreté de Montréal, a déclaré qu'une enquête était en cours pour éclaircir cette affaire. Le maire a insisté auprès du chef Alain pour que cette enquête soit conduite le plus discrètement possible et que la protection accordée à lui-même et sa famille ne sorte pas de l'ordinaire.

«Le maire refuse un garde du corps et toute surveillance spéciale aux abords de sa demeure et de son bureau», a souligné l'inspecteur Alain.

Le chef de la Sûreté nous a rappelé que le maire avait reçu à son domicile et à son bureau deux lettres anonymes d'insultes et de protestations. La première a été envoyée à M^{me} Drapeau. La lettre contenait une photo d'un nu à caractère pornographique sur laquelle il était écrit: «Lâche-nous donc la paix avec ça», et était signée «Machine à Boules». L'autre, adressée au bureau du maire, protestait contre les heures de fermeture des boîtes de nuit.

CHAPITRE 8

Même un enfant trouverait que certaines enquêtes policières, mal enclenchées, semblent vouées à l'échec. Le problème c'est qu'un corps policier ne compte jamais d'enfants.

Jeudi 28 avril 1955, 9 h, quartier général de la police

En ce matin d'avril froid, pluvieux et même un peu neigeux, Bill Brazeau rentra de son voyage au Nouveau-Brunswick avec un mauvais rhume. Les rencontres familiales en souvenir de la déportation des Acadiens avaient été interminables, harassantes et marquées d'épineuses discussions politiques sans intérêt pour un policier qui ne prenait jamais la peine de voter ni bleu ni rouge.

Quand le sergent-détective apprit que l'agent Bouillon servait de garde du corps au maire Drapeau, il entra dans une colère noire:

— Où est Bouillon? cria-t-il en martelant son bureau de coups de poing. Je veux voir Bouillon ici, dans mon bureau, au plus crissant! Qui s'est permis d'envoyer Bouillon chez le maire Drapeau? Celui qui pense me jouer dans le dos va savoir ma façon de penser! Je vais sortir mes gros canons!

Au quartier général de la police, le personnel avait prévu la rentrée tapageuse du Gros Bill et avait déserté les lieux, le temps d'aller prendre un café de l'autre côté de la rue. Seule une jeune préposée aux archives était encore sur place.

— Où est passé tout le monde? grommela l'enquêteur en assénant sur son bureau un autre coup de poing brutal qui propulsa une agrafeuse en orbite et projeta un cendrier aux pieds de la préposée, qui s'enfuit sur-le-champ retrouver ses collègues au café.

Au même moment, sans rien savoir du drame qui se jouait ni de l'accueil qui l'attendait, Asselin, guidé par le boucan, se dirigea vers le bureau du sergent-détective.

— C'est toi? lança Brazeau. En v'là une heure pour arriver! Garde ton chapeau et ton manteau, nous partons! D'abord, qui t'a permis d'écrire un

article sur le maire Drapeau sans mentionner que Bouillon avait été engagé comme garde du corps?

— Je suis journaliste. Je rapporte ce qui se passe dans la ville. Mon patron ne me paye pas uniquement pour les articles que j'écris à propos de l'enquête.

— Mais tu étais au courant que Bouillon avait quitté mon service?

— Comme tout le monde ici.

— Sauf moi, bien entendu.

— Vous étiez au Nouveau-Brunswick avec vos Acadiens...

— Laisse-moi tranquille avec mes Acadiens! Maintenant, tu vas me dire qui a décidé de retirer Bouillon de mon service!

— Ne criez pas si fort! C'est la haute direction du service de la police.

— La haute direction... la haute direction... Qui, au juste?

— Ben, ça doit être l'inspecteur-chef.

— Alain?

— En tout cas, c'est lui qui a déclaré qu'il y avait une enquête en cours au sujet des attaques dont Drapeau avait été victime.

— Je viens de lire ton article et tu racontes que le maire ne veut pas de garde du corps. Qu'est-ce que Bouillon vient faire là-dedans?

— Il faudrait lui demander.

— Mets ton chapeau et ton manteau... On va faire un tour!

— Ainsi que vous me l'avez demandé, mon manteau n'a pas quitté mon dos, ni mon chapeau, ma tête... Et puis je ne suis pas certain de vouloir assister à une rencontre avec les personnes impliquées dans cette affaire.

— Comme tu voudras. Reste ici et attends-moi. Ça ne sera pas long.

Le sergent-détective avait le visage rouge de contrariété et de fureur. Il quitta son bureau telle une bourrasque qui annonce déjà la tempête. Une fois gravi l'escalier conduisant à une enfilade de bureaux de la haute direction de la police de Montréal, il se mit à crier:

— Je cherche Georges Alain! Où est-il? Il faut que je lui parle à l'instant!

Du fond du couloir, une voix répondit, calme et posée:

— Je suis ici, à la porte B-3. Qu'est-ce qu'il y a?

— Bill Brazeau, de la Vieille Sûreté. Je suis à recherche de l'agent Bouillon qu'on a viré de mes services pour le faire suivre le maire de Montréal.

Le chef inspecteur tenta de ramener le sergent-détective à la raison en lui expliquant qu'il n'avait pas le choix. Le maire avait reçu des menaces et il était urgent de le protéger. Le Gros Bill ne l'entendait pas ainsi et exigeait que Bouillon soit immédiatement réaffecté à son service.

La discussion se prolongea un long moment et les points de vue

demeurèrent irréconciliables. Restait à savoir qui, des deux protagonistes, assénerait à l'autre l'argument-massue, et ce fut Brazeau :

— Si Bouillon n'est pas de retour à mon service dans les 24 heures, je me rends directement chez le maire Drapeau, que je connais d'ailleurs personnellement, pour l'informer qu'il est suivi jour et nuit par un policier fantôme. En plus, ça devrait faire une bonne nouvelle dans *L'Écho du Matin*...

La discussion se conclut là-dessus, et Brazeau retourna à son quartier général où il avait abandonné Asselin, laissant l'inspecteur-chef Georges Alain se prendre la tête à deux mains. Le journaliste était sorti pour dîner. À son retour, Brazeau l'apostropha :

— Allez, amène-toi ! dit-il. Nous avons assez perdu de temps. Il faut se remettre au travail !

Le sergent-détective n'avait qu'une idée en tête : revenir rapidement à l'enquête qu'il avait amorcée un mois plus tôt et qui maintenant piétinait. Asselin suivit le policier au pas de course jusqu'à sa voiture stationnée, deux roues sur le trottoir, deux roues dans la rue, et dont le moteur avait tourné durant tout ce temps.

— Où allons-nous comme ça ? demanda le journaliste.

— Chez Aspiro. J'ai quelques points à éclaircir avec lui.

— Et votre rencontre avec l'inspecteur-chef ?

Brazeau continua à rouler sans répondre. Asselin préféra ne pas insister et se contenta de regarder défiler le paysage urbain.

Avenue Bloomfield, le domestique accueillit les deux visiteurs inattendus et les informa que M. Aspiro était absent et ne serait pas de retour avant la fin de l'après-midi. Le policier lui dit qu'ils repasseraient plus tard.

Contrarié, fatigué, Brazeau décida de rentrer chez lui pour soigner son vilain rhume et convia le journaliste à le rejoindre dans une taverne de la rue Laurier, aux environs de 4 heures. Comprenant que l'enquêteur prenait congé de lui, Asselin rentra chez lui à pied, rue de l'Épée.

Le même jour, en après-midi, Outremont

Avant de retourner voir Aspiro, l'enquêteur et le journaliste se retrouvèrent chez la Veuve Wilson, rue Laurier, coin avenue du Parc. Brazeau commanda une flopée de verres de draft, mais Asselin, qui détestait la bière sous toutes ses formes, se contenta d'un œuf à la coque accompagné de biscuits soda et d'une langue de porc dans le vinaigre.

— Finis donc cette horrible chose qui flotte dans son jus, dit le sergent-

détective, et allons-y.

Avenue Bloomfield, calé dans son fauteuil roulant, Jos Aspiro avait pris ses précautions avant de recevoir Brazeau. Cette fois, il ne se laisserait pas bousculer par l'enquêteur.

— Prévenu que vous alliez venir me voir cet après-midi, j'ai pris les mesures qui s'imposent, dit le mafieux qui cherchait à cacher son inquiétude. J'ai invité mon avocat, maître Henry Berkovitch, à assister à notre entretien. Alors, que voulez-vous savoir?

— Je mène une enquête de routine sur un double meurtre... Je ne fais le procès de personne. Nous ne sommes pas au tribunal, ici. Maître, vous pourrez intervenir chaque fois que vous jugerez le moment opportun. J'ai déjà interrogé M. Aspiro, et tout s'est déroulé sans problème.

— J'aimerais savoir, interrompt l'avocat, qui est le jeune homme qui prend des notes et qui garde son chapeau sur la tête.

— Il est peut-être impoli, mais c'est un honnête garçon. Il est journaliste à *L'Écho du Matin* et il est associé de près à mon enquête.

— Est-ce à dire qu'il compte publier dans son journal le contenu de votre interrogatoire?

— C'est l'habitude que nous avons prise depuis le début de mon enquête. Si vous disposez du temps nécessaire, vous pouvez vous présenter devant le tribunal et demander un interdit de publication. Dépêchez-vous, car le reportage devrait être diffusé d'ici deux jours.

— Ne perdons pas de temps, j'aimerais qu'on en finisse au plus tôt, intervint Aspiro. Mon nom a déjà paru dans ce journal et je n'ai subi aucun préjudice.

— Une première question, lança Brazeau. J'ai eu vent que vous connaissiez beaucoup de monde en Floride, là où votre ex-femme a mystérieusement disparu.

— Je connaissais, oui... mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. J'ai coupé tous les ponts avec mes liens américains depuis quelques années.

— Claude Bayard, votre ex-beau-frère, nous a révélé que vous faisiez suivre votre ex-femme depuis les premiers jours de votre divorce.

— Quel menteur! C'est lui qui faisait filer sa sœur depuis le jour où elle s'est installée avec ses deux amants, boulevard Saint-Joseph.

— Est-ce que je vous apprends ou êtes-vous déjà au courant que les autorités américaines sont à la recherche d'un jeune Français aux cheveux blonds qui aurait été vu avec Nathalie et deux autres hommes dans le parking d'un café, près des Keys, avant la disparition de votre ex-femme?

— Vous me l'apprenez.

— Lors de notre dernière conversation, le 4 avril dernier, vous m'avez bien dit que vous aviez rencontré Claude Bayard au retour de son voyage en Floride. Est-ce qu'il a fait allusion à ce jeune Français qui rôdait autour de Nathalie?

— J'ai un vague souvenir de cette rencontre, qui remonte à plus d'un an. Il m'a surtout parlé du peu d'entrain de la police américaine dans l'enquête sur la disparition de mon ex-femme.

— Est-ce qu'il vous a dit que les journaux de Miami rapportaient, au contraire, que la police américaine tentait de résoudre le possible enlèvement de Nathalie?

— Non.

— À partir de ce que je viens de révéler, croyez-vous que Nathalie a été enlevée et qu'elle est toujours vivante?

— Pourquoi l'aurait-on enlevée? Et qui se serait aventuré à faire une chose pareille? Un kidnapping? C'est une drôle d'idée.

— Une fois Nathalie libérée de ses deux pervers, certains auraient peut-être trouvé utile de se débarrasser d'eux afin de délivrer pour de bon Nathalie de son cauchemar. Ce qui expliquerait le double meurtre du Forum.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— J'en viens à démontrer une volonté de vengeance née du dépit amoureux ou simplement de la colère.

— Ne réponds pas, Jos, avertit maître Berkovitch. L'argumentation de ce policier cache une insinuation malveillante dans le but de te tendre un piège.

— Monsieur Aspiro n'a pas à répondre, répliqua Brazeau. Je n'ai posé aucune question.

— Mais vous suggérez quelque chose qui m'agace et sur laquelle je n'ai rien à dire, reprit Jos Aspiro. Finissons-en!

— J'aurais juste quelques questions qui traînent dans ma tête depuis un petit bout de temps, reprit Brazeau. Au début janvier, l'année dernière, votre ex-beau-frère vous a bien informé qu'il se rendait en Floride en vue de découvrir ce qui était arrivé à sa sœur?

— Je crois que oui.

— À Miami, il est interpellé par un inconnu qui connaît le but de son séjour en Floride, puis qui l'entraîne auprès d'une médium indienne prétendant que Nathalie s'est noyée dans le golfe du Mexique. Qui, croyez-vous, aurait pu informer cet inconnu de la présence de Bayard en Floride?

— Cette question est tendancieuse, souleva maître Berkovitch. Jos, tu n'es

pas obligé de répondre.

— La question n’a rien de tendancieux, riposta l’enquêteur. Je demande à M. Aspiro s’il a une idée de l’inconnu qui s’est présenté à son beau-frère. Je ne lui demande pas de l’identifier... mais simplement de me dire s’il croit que cette personne peut faire partie de ses connaissances.

— Pourquoi alors me posez-vous une telle question? demanda Jos Aspiro, visiblement ennuyé.

— Pour la simple raison que la mort de Nathalie peut arranger bien des choses... surtout si l’on retient l’hypothèse d’un enlèvement. Un fait troublant me chicote. Pendant que Claude Bayard poursuit ses recherches en Floride, au même moment, le *Petit Journal* du 10 janvier titre *DES MÉDIUMS AFFIRMENT QUE NATHALIE BAYARD EST MORTE!* L’auteur de l’article y soutient que des proches de la victime ont fait appel à des médiums... Je vous laisse d’ailleurs cet article. Vous en tirerez les conclusions qui feront votre affaire. Trois jours plus tard, *Nouvelles et Bavardages* publiait un récit à peu près identique. N’oubliez pas que le 10 janvier, Claude Bayard n’était pas revenu de Floride. Comment expliquez-vous alors que des journaux de Montréal soient déjà au courant de l’intervention d’une médium à Miami?

— Tout ce charabia n’apporte aucunement la preuve que des soi-disant proches de la famille aient quelque chose à voir avec cette affaire, intervint Berkovitch.

— Ce n’est pas encore une preuve, vous avez bien raison. Mais il y a anguille sous roche. On dirait que des proches impliqués dans un possible enlèvement voudraient convaincre le public, la famille et, surtout, les policiers que Nathalie Bayard a disparu au fond du golfe du Mexique. Donc, inutile de chercher plus longtemps la jeune femme. Enterrons l’affaire. Parlons d’autre chose.

— C’est ça, dit Berkovitch, visiblement irrité de la tournure prise par l’interrogatoire. Allez parler ailleurs d’autre chose. Vous voyez bien que mon client n’a rien à ajouter.

— Ça sera pour une autre fois, conclut Brazeau, faisant signe à Asselin de remettre son chapeau, qu’il avait fini par enlever.

Sans ajouter un mot, les compères quittèrent la demeure cossue de l’avenue Bloomfield. Sur le chemin du retour, l’enquêteur reconnut qu’il n’y avait plus grand-chose à tirer d’Aspiro ou de son beau-frère. Il fallait désormais être patient et attendre que l’un ou l’autre commette une erreur.

— N’oublie pas de publier au plus vite le contenu de cet interrogatoire, dit Brazeau au journaliste, avant que ce petit avocat arrogant ne se présente

devant un juge pour en faire interdire la publication.

Vendredi, 29 avril 1955, en matinée, quartier général de la police

Dans son bureau, au milieu d'un fatras de papperasse, Brazeau avait retiré ses lunettes et se frottait les yeux. Asselin arriva avec deux tasses de café brûlant qu'il plaça entre des dossiers déjà maculés d'expresso, suivi par une secrétaire qui, munie d'un plateau, vint déposer des brioches et de la confiture sur une table basse près de l'enquêteur.

— J'ai mal dormi, ronchonna Brazeau, mais j'ai bien réfléchi. Je vais partir une dizaine de jours, peut-être même davantage.

— Encore? s'exclama Asselin.

— Oui, mais cette fois pour les besoins de notre enquête. Je vais me rendre en Floride. Je veux rencontrer le shérif du comté de Munroe, James Walker. Depuis le temps... j'espère qu'il est encore en poste! Ubald Côté nous a dit, si tu te souviens, que Walker enquêtait sur la disparition de Nathalie et que tout était sous contrôle. Je veux me rendre compte par moi-même de l'état de l'enquête.

— Et moi, pendant tout ce temps, je fais quoi?

— Tu écris ton article sur l'interrogatoire d'Aspiro.

— C'est déjà fait. Pour être utile, je pourrais rencontrer le beau-frère Bayard et lui demander ce qu'il pense de toute cette affaire.

— Je te le défends bien! Ne touche pas à ça... Ne touche à rien! C'est moi et moi seul qui déciderai du meilleur moment pour le coincer. Tiens-toi tranquille!

Asselin se le tint pour dit. Brioches et café furent avalés dans un silence digne des religieux cloîtrés, et les mouches elles-mêmes s'en furent prudemment vrombir ailleurs.

CHAPITRE 9

Les policiers doivent savoir poser les questions qui déboulonnent les mensonges.

Samedi, 7 mai 1955, en matinée, Montréal

Au saut du lit, Maggy Ashton, la danseuse de nuit, téléphona à son gentil journaliste. Asselin finissait de déjeuner et dépouillait les journaux du week-end. De toute la semaine, il n'avait pas entendu parler de sa nouvelle conquête, ce qui ne l'avait pas empêché de s'inquiéter de son avenir. Il espérait être bientôt en mesure de lui proposer autre chose que la danse, mais ces derniers jours, le temps lui avait manqué pour se consacrer à cette tâche.

— Si c'est toujours dans tes plans de venir au Maroon's, ce soir, arrive tôt, le pria Maggy. J'aimerais te parler de quelque chose qui m'est arrivé cette semaine.

— Dis-moi un peu de quoi il s'agit.

Maggy, qui vivait en colocation avec une autre danseuse, répondit:

— J'aime mieux ne rien dire au téléphone, mon gentil journaliste. Retrouve-moi avant le spectacle.

Asselin passa l'après-midi au journal à multiplier les envolées lyriques pour décrire le triste destin des chiens écrasés. Le colonel Imbeault convoqua son journaliste pour lui annoncer que, en marge de la convention collective, il lui accordait une «généreuse» augmentation de salaire qui portait ses émoluments à l'astronomique montant de 60 dollars par semaine. Ce que le colonel ne disait pas, c'est que ses espions dans le milieu lui avaient rapporté que le président de *Nouvelles et Bavardages* désirait offrir à Asselin le poste de chef de pupitre. Car la chronique tenue par Asselin, «Le sergent Brazeau mène l'enquête», avait un tel succès que la direction du journal concurrent était prête à lâcher de gros sous pour débaucher le journaliste-vedette de l'enquête du double meurtre.

Excité par son augmentation, Asselin se précipita au Café Martin où il but et mangea comme un nouveau riche, sous l'œil appréciateur du chef Roger Delfour. Il commanda le fameux poulet sauté à la moutarde de Meaux qu'il

arrosa d'un vin blanc fraîchement importé de Bourgogne par le chef lui-même.

Au début de la soirée, Asselin se pointa au Maroon's Club, légèrement éméché. Le café était plongé dans une demi-obscurité et Maggy attendait son sauveur au bar. Elle l'entraîna dans la loge des danseuses, encore vide à cette heure, où ils se mirent à s'embrasser goulûment.

— Ouache! Tu sens la boisson à plein nez! s'écria Maggy en reculant d'un pas. Tu as déjà commencé à plonger dans le dry martini?

— J'ai juste bu quelques verres de vin blanc en mangeant...

— Essaie de te tenir. J'aime mieux t'avertir que je ne te ramènerai pas chez toi ce soir.

— Tu n'as rien à craindre. Pas de boisson ce soir! Ou plutôt: plus de boisson ce soir. Je suis venu écouter ce que tu avais à me raconter.

— La semaine dernière, je dansais dans un bar à Drummondville. La femme de mon agent, Cathy Mirnof, est venue passer quelques jours dans la région. J'aime beaucoup cette femme. Elle veille sur les danseuses de son mari, toujours prête à nous aider si nous avons besoin d'assistance. Je lui ai fait part, il y a quelque temps, de mon désir d'abandonner la danse et de faire autre chose dans la vie. Elle m'est revenue cette semaine avec une proposition vraiment intéressante. Figure-toi que M^{me} Mirnof a une sœur qui possède une agence de voyages rue Bernard, à Outremont. Elle serait prête à m'engager comme secrétaire. J'aurais aussi la chance d'apprendre, avec le temps, le métier d'agent de voyage. Je rencontrerais des clients et je ferais même des voyages. C'est mon rêve! J'espère que ça va marcher. J'ai rendez-vous cette semaine avec M^{me} Cloutier, la sœur de M^{me} Mirnof.

— Et lui, l'agent, qu'est-ce qu'il pense de tout ça?

— Sa femme lui en a parlé. Ce n'est pas la première fois qu'une de ses danseuses cherche à refaire sa vie. Il ne s'y oppose pas vraiment. D'ailleurs, ça lui permet d'embaucher de nouvelles danseuses plus jeunes.

— Et quand commencerais-tu à l'agence de voyages?

— Pour le moment, je n'en sais rien. Je te tiendrai au courant dès que j'aurai des nouvelles.

— Si tu obtiens ce poste de secrétaire, accepteras-tu de venir vivre chez moi à plein temps?

— C'est bien possible.

Une fois la surprise digérée, Asselin retourna dans le club. Il assista à tous les numéros de danse de Maggy en ne prenant qu'un seul martini, qu'il sirota jusqu'à la fin de soirée. Au petit matin, les deux tourtereaux rentrèrent rue de

l'Épée où ils bavardèrent une bonne partie de la nuit de la nouvelle vie qui les attendait.

Jeudi 12 mai 1955, en matinée, locaux de *L'Écho du Matin*

«Le sergent Brazeau mène l'enquête» était en pause depuis une dizaine de jours. Asselin broyait du noir au journal. Assigné à temps plein aux chiens écrasés, il courait les vols à l'étalage, les accidents de voiture, les piétons écrabouillés par les tramways et les autobus, les chats secourus par des pompiers et parfois même un authentique chien écrasé. Plus Asselin était cantonné aux faits divers et plus son patron s'impatientait. Les comptes rendus de l'enquête du sergent Brazeau s'avéraient primordiaux pour le tirage, et les annonceurs boudaient le journal depuis quelques jours.

Asselin était arrivé tôt à *L'Écho du Matin*. Il buvait tasse de café sur tasse de café en attendant les affectations. Au plus fort de la platitude de ce jour pluvieux, le téléphone sonna à son pupitre.

— Allô!

— C'est moi, Brazeau. Je t'appelle de Floride.

— Comment allez-vous?

— Je n'ai pas le temps de badiner au téléphone. D'abord, ça coûte cher puis il fait chaud en ostensorio ici, dans le bureau du shérif. J'ai fait le tour des investigations dans l'affaire Nathalie Bayard. J'ai interrogé des gens et j'ai reçu toute la collaboration du shérif Walker. J'ai fait un saut au *Miami Daily News* où je me suis entretenu avec le journaliste Peter Carter, celui qu'Ubaldo Côté avait déjà rencontré.

— Est-ce que l'hypothèse d'un enlèvement se vérifie?

— Rien en ce sens. Toute l'histoire du Français aux cheveux blonds qui aurait été vu dans le parking d'un café, près des Keys, au moment de la disparition, est de la pure foutaise. Ici, les policiers et le shérif, en particulier, croient que les compagnons de Nathalie sont les principaux suspects. Walker les a interrogés, mais il n'a rien pu tirer d'eux. Le shérif a communiqué avec la Police provinciale et la Police montée pour essayer de les faire arrêter, mais il n'y a jamais eu de suite.

— Il semble bien que nous ne soyons – que vous n'êtes – devant rien. Si le complot de l'enlèvement ne tient plus, il vous faudra vous rabattre sur d'autres motifs que la jalousie et la colère pour expliquer les meurtres.

— Et toi, c'est ton caquet que je vais te rabattre! J'aime donc pas ça quand tu passes des commentaires qui remettent en question ma stratégie. Je te le répète: qu'il s'agisse d'un complot ou d'un enlèvement, les suspects que j'ai

identifiés vont commettre une erreur, et c'est là que je vais les attraper.

— Ma suggestion de tendre un piège à Claude Bayard tient toujours. J'ai fait ça avec la tante Azéla, et nous en avons tiré de bons renseignements.

— Surtout pas! C'est mon enquête, et je vais la mener à ma façon. *Watch me!* Je rentre à Montréal la semaine prochaine. Dès mon retour, nous poursuivrons notre battue. Assure-toi que Bouillon soit disponible. Je veux l'impliquer davantage afin que l'inspecteur-chef ne vienne pas me l'emprunter. Tu ne publies rien dans ton journal de ce que je viens de te raconter, du moins pour le moment.

— Aucune inquiétude... Le colonel Imbeault m'a limité aux faits divers en attendant votre retour. Soyez prudent. Ne vous exposez pas trop au soleil.

Le conseil bien intentionné du journaliste se buta à un décalic suivi d'un bruit de tonalité. Manifestement, même le soleil de Floride n'était d'aucun recours pour adoucir l'humeur de Brazeau.

Vendredi, 13 mai 1955, midi, Outremont

Asselin avait donné rendez-vous à Maggy au restaurant Le Petit Norvégien, rue Bernard. Elle arriva avec 10 minutes de retard, surexcitée. Elle avait un rendez-vous, vers 2 heures, avec la propriétaire de l'agence de voyages Vacances RC. Le poste qu'elle convoitait pouvait changer toute sa vie, mais elle se méfiait des promesses non tenues.

— Veux-tu quelque chose à boire? demanda Asselin au moment de commander un dry martini.

— Tu n'es pas sérieux! Je rencontre M^{me} Cloutier tantôt.

— Quelles sont tes chances d'être embauchée?

— J'espère qu'elles sont bonnes. J'ai parlé avec M^{me} Mirnof au téléphone et elle m'a assurée que tout se passera bien. C'est elle-même qui a fait mousser ma candidature auprès de sa sœur. Mais on ne sait jamais...

— En tout cas, si la chance nous sourit, c'est aujourd'hui que nous allons tracer une frontière entre une vie d'errance aux quatre coins de la province et une vie de couple normale.

— Je n'ai pas changé d'idée, mon gentil journaliste. Toi non plus... j'espère.

— La solitude me tue. Quand le jour se lève, elle entre par la fenêtre et geint dans un coin de ma chambre, dévastée par ton absence.

— Tu ne trouves pas que tu exagères, des fois?

— C'est à cause de l'olive dans mon martini. Elle a un effet déterminant sur les mots qui flottent dans mon cerveau.

Maggy laissa la moitié de son omelette et finit son repas avec un verre d'eau glacée; Asselin engloutit son cabillaud de Norvège à la sauce moutarde et arrosa le tout d'un deuxième martini.

Les bureaux de l'agence de voyages étaient situés au 1245, rue Bernard, à deux pas du restaurant. Maggy n'avait cessé de consulter sa montre pendant tout le repas, craignant de se présenter en retard à son rendez-vous. Elle se leva d'un bond, restaura sa beauté dans le miroir juste au-dessus de sa banquette. Elle sortit sans oublier d'envoyer, en soufflant dans sa main, un baiser à son gentil journaliste qui, en attendant son retour, combattait les affres de la solitude à coups de dry martini.

Une heure plus tard, Maggy revint au Petit Norvégien avec la bonne nouvelle. Ce vendredi 13 lui portait chance. Dès le lundi suivant, elle entreprendrait à l'agence une semaine de formation; après quoi, elle deviendrait la secrétaire de M^{me} Cloutier.

Dans sa Studebaker bourrée jusqu'au plafond, Asselin transporta toute la journée l'attirail de la nouvelle ex-danseuse de l'appartement de Maggy à la rue de l'Épée. C'était une façon concrète d'établir enfin une liaison qui semblait s'annoncer sous les meilleurs auspices.

Fini les nuits enfumées, les regards obsédés, les mains baladeuses. Maggy n'irait plus jamais danser au Maroon's Club.

Mercredi, 18 mai 1955, en matinée, du quartier général de la police au Plateau Mont-Royal

Rentré la veille de Miami, Brazeau arriva à son bureau à l'heure habituelle. Asselin et Bouillon l'attendaient dans l'antichambre. L'enquêteur était avide de reprendre le collier. D'entrée de jeu, il informa Asselin que son enquête n'avait pas progressé depuis son coup de téléphone de Miami. Aujourd'hui, ils devaient revenir sur leurs pas, là où le dernier interrogatoire chez Aspiro avait fait plonger l'enquête dans une impasse.

Brazeau n'avait pas apprécié la façon dont l'avocat Berkovitch s'était opposé aux questions qu'il posait à Aspiro. Depuis, le sergent-détective avait discuté avec la police américaine et le journaliste du *Miami Daily News*, et il voyait maintenant les choses d'un œil différent. Il était toujours convaincu que le ou les suspects commettraient une erreur à un certain moment, et qu'alors il les coincerait.

— Bon! Vous êtes là, et à l'heure, c'est l'essentiel, dit Brazeau. Maintenant, il faut se mettre au travail. Toi, Bouillon, j'aurai besoin de tes services à tout moment de la journée. Toi, Asselin, il faudra que tu publies

rapidement les prochains comptes rendus de l'enquête pour ne pas te faire doubler par des avocats qui voudraient faire interdire leur publication.

— Si je comprends bien, réfléchit Asselin, on poursuit l'enquête, mais on enchaîne comment?

— D'abord, je laisse Aspiro et son avocat se débattre avec leurs inquiétudes, et je reviendrai à la charge pour les surprendre plus tard. C'est maintenant Claude Bayard qu'il faut prendre de front... Il faut le déstabiliser, le faire parler et l'attirer sur un terrain où il gaffera.

— Aujourd'hui, je fais quoi, moi, au juste? demanda l'agent Bouillon.

— Tu m'accompagnes. Si j'ai besoin de toi, je te le laisse savoir.

Asselin était songeur. Il sollicita un entretien privé avec Brazeau. L'agent Bouillon comprit qu'il était de trop et s'éclipsa en douce.

— Depuis trois jours, raconta Asselin, ma vie est complètement chamboulée. J'ai une nouvelle compagne et nous vivons en couple. Comme il s'agit d'une liaison récente, il faut beaucoup de doigté pour maintenir une certaine harmonie dans la vie de tous les jours. J'aimerais que vous preniez acte de ma nouvelle situation, et que vous compreniez qu'il me faudra choisir parfois entre une urgence journalistique et une exigence presque familiale.

— Quel charabia, mon pauvre vieux! Et si tu me traduais ça en français? Qu'est-ce que tu veux de moi, au juste?

— Que vous soyez compréhensif quand il s'agira de travailler tard le soir ou en pleine nuit, alors que ma compagne sera seule à la maison. J'aurai aussi, dans certains cas, des explications à fournir pour justifier des horaires de travail chaotiques...

— Je n'ai pas d'explications à fournir à quiconque sur ton horaire de travail. C'est ton problème et celui de ton patron. Tu suis l'enquête, tu pongs chaque jour un compte rendu dans ton journal. Si tu n'es pas capable de suivre le train, tu débarques à la prochaine gare. On met fin à la chronique dans *L'Écho du Matin* et l'enquête continue dans la discrétion totale. Si j'estime qu'il y a lieu, dans les dernières phases de l'instruction, de faire de la publicité, j'inviterai un autre journal à reprendre le flambeau.

— Bon! J'ai compris. Je me débrouille avec mes problèmes.

— C'est mieux comme ça. Rendez-vous, ici même, à 3 heures, cet après-midi.

À l'heure dite, le sergent-détective, le journaliste et Bouillon se réunirent pour déterminer la stratégie d'approche de Claude Bayard. Lors de leur plus récente expérience, le prévenu Aspiro et son avocat avaient usé d'arguties pour faire échouer l'interrogatoire. Cette fois, le prochain suspect serait

cuisiné avec plus de ruse.

La voiture banalisée de la police s'arrêta à deux pâtés de maison du 4791, rue Henri-Julien, histoire de surprendre Bayard au gîte. Il pleuvait légèrement. Le trio sortit les parapluies, moins pour se protéger de l'averse que pour se dissimuler aux regards du voisinage.

Une fois arrivé devant l'adresse de Bayard, les trois hommes furent frappés de stupeur. La maison semblait inhabitée, la porte d'entrée était condamnée, des draps épais obstruaient les fenêtres et de vieux journaux jonchaient le perron. Le sergent-détective s'engagea dans la ruelle arrière afin de pénétrer discrètement dans la demeure. Il s'aventura sur la galerie et faillit trébucher dans un amas d'objets hétéroclites. Il écornifla à l'intérieur par une fenêtre mal fermée ou un tantinet forcée. La maison était manifestement vide. Claude Bayard avait proprement foutu le camp.

À l'étage, une femme en robe de nuit balayant les marches de l'escalier avait remarqué le manège de l'inspecteur fureteur. Sur le coup, elle le prit pour un voleur:

— Ça sert à rien de vouloir entrer, le logis est vide depuis belle lurette. D'autres sont venus. Y ont rien trouvé.

— Je suis le sergent-détective Bill Brazeau de la police de Montréal. Nous cherchons M. Bayard pour l'interroger dans une affaire de meurtre.

— Oh! Un meurtre? Mais y a jamais eu de meurtre icitte!

— Pouvez-vous descendre? J'aurais quelques questions à vous poser.

— J'sais rien. J'veux pas être mêlée à vos histoires!

— Vous n'avez rien à craindre. C'est juste quelques informations au sujet du déménagement de votre voisin. Allez, ma bonne dame... Il faut aider la police. Un jour, vous pourriez avoir besoin de ses services.

Sur les entrefaites, le journaliste et Bouillon arrivèrent par la ruelle. Brazeau demanda à Asselin de prendre des notes, car il s'apprêtait à questionner la dame qui descendait l'escalier, son balai à la main et l'air contrarié.

— Dites-nous si vous avez parlé avec M. Bayard ces derniers temps.

— Y m'a rien dit. Y parlait jamais à personne. C'tait un gars ben étrange.

— Savez-vous où il travaillait?

— Aucune idée!

— Avait-il une petite amie?

— Pas ici! Pour moi, y faisait ses cochonneries ailleurs.

— J'ai trouvé sur la galerie une chaise haute. Avez-vous remarqué si un enfant a déjà vécu dans le logis?

— J'ai jamais vu de flo icitte.
— Est-ce qu'il recevait souvent des visiteurs?
— Ça dépend! Des fois, des gens venaient et repartaient aussi vite. Y avait aussi des gars de bicycle qui stationnaient dans la ruelle.
— Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal qui aurait pu attirer votre attention?

— Juste une fois! C'tait une semaine avant qu'y déménage... Une auto noire s'est stationnée en avant de la porte durant une journée. Monsieur Bayard n'est pas rentré après sa journée. Le lendemain, l'auto noire est revenue en face de la maison. Le chauffeur a attendu jusqu'à la nuit, pis y est reparti. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Dans la semaine, y a déménagé.

— Avez-vous une petite idée où il a pu aller?
— Non! Mais j'ai vu le camion de déménagement. Par contre, j'sais pas où y a transporté les meubles.

— C'est un bon début. Et ce camion, avez-vous pu l'identifier?
— Oui! Facilement! C'était un HB MOVING. J'ai r'connu le camion parce que mon défunt mari s'appelait Henri-Bernard, et tout l'monde l'appelait HB.

L'inspecteur en savait un peu plus. Il remercia la dame et demanda à Bouillon de courir à la cabine téléphonique la plus proche et de chercher dans les pages jaunes de l'annuaire l'adresse de HB MOVING.

Un quart d'heure plus tard, la vieille Plymouth roulait vers l'est en direction du 1579, rue Jean-Talon. Des camions de déménagement identifiés à l'effigie de HB MOVING étaient stationnés à la queue leu leu sur un terrain en terre battue. Le bureau de la compagnie était situé dans la cour arrière. Brazeau se dirigea seul vers une cabane de contreplaqué où était inscrit le mot *Office*. Un homme sans âge y jouait une réussite sur un pupitre bancal. Le sergent-détective lui présenta son badge:

— Bill Brazeau, sergent-détective à la police de Montréal. Il y a quelques jours, votre compagnie a déménagé les meubles d'un certain Claude Bayard, du 4791, rue Henri-Julien... J'aimerais savoir où vous avez transporté son mobilier.

— Je vais consulter mes fiches d'affectation, dit l'employé en consultant une liasse de feuilles bleues et jaunes.

Le bout de la langue sorti, l'homme fit glisser son index de haut en bas des lignes où figuraient l'adresse du «déménagé» et le nom du chauffeur qui s'était chargé du transport.

— Je l'ai. Le camion a emporté les meubles de Claude Bayard chez International Warehouse, au 6058, Côte-de-Liesse.

Brazeau nota l'adresse, remercia l'employé et retourna à l'auto retrouver ses acolytes.

— J'ai l'endroit où perquisitionner, mais il commence à se faire tard, nota Brazeau. Rentrons. D'ici à vendredi, nous trouverons bien le temps d'y aller...

Asselin réprima une grimace agacée. Pourquoi ne pas en profiter pour foncer là-bas tout de suite, avant la fermeture? Maintenant que Brazeau se réattelait à l'enquête, le journaliste aurait aimé que celle-ci progresse à la vitesse d'un bolide, autant pour assouvir sa propre curiosité que l'impatience de son patron. Sagement, Asselin opta pour la meilleure stratégie: suturer hermétiquement son clapet et laisser le sergent-détective mener les choses selon la seule méthode qu'il connaissait: la sienne.

CHAPITRE 10

*Une enquête policière doit-elle être «tortue»,
«lièvre» ou «lionne»? Si elle est tortue, le
suspect aura tout le temps de disparaître;
lièvre, elle ira à une telle vitesse qu'elle
n'aura pas le temps de retenir toutes les
preuves; mais si elle est lionne, elle se tapira
dans les hautes herbes pour surprendre sa
proie.*

Vendredi, 20 mai 1955, une bonne partie de la journée, Côte-de-Liesse

La journée commença par un petit déjeuner sur le pouce au quartier général de la police. Brazeau avait le pressentiment que le déménagement précipité de Claude Bayard cachait l'erreur qu'il attendait depuis si longtemps. Il fit part de ses présomptions à ses deux auxiliaires qui opinèrent aussitôt du bonnet. Ces derniers n'avaient pas vraiment le choix. Le sergent-détective se montrait si sûr de lui, si intraitable qu'il leur était impossible de mettre en doute le flair exceptionnel du Fin Limier – enfin, pas devant lui. Car en son for intérieur, le journaliste commençait à nourrir des doutes sérieux sur l'évolution de l'enquête.

Depuis deux jours, à cause d'une variété d'urgences et d'irritants, Brazeau avait repoussé à plus tard l'idée de se rendre aux entrepôts de l'International Warehouse afin de se livrer à une fouille méthodique des meubles et des papiers personnels de Bayard, en quête d'un indice incriminant. Le temps pressait. «Il n'y a pas une minute à perdre», avait souvent répété Brazeau ces dernières 48 heures.

Dans la voiture qui roulait en direction de Côte-de-Liesse, Asselin risqua une observation dont il savait déjà qu'elle serait promptement rabrouée par l'enquêteur:

— Je persiste humblement à croire que nous nous éloignons des motifs réels du double meurtre... et d'autant plus de la piste de l'assassin et de ses complices.

— Tant que nous suivons Claude Bayard à la trace, nous sommes sur la bonne voie, répliqua le sergent-détective. C'est le parfait modèle du suspect dépassé par les événements. À la première occasion, il va tomber comme un fruit mûr dans notre panier à salade.

En arrivant en vue du 6058, chemin de la Côte-de-Liesse, Brazeau aperçut un long bâtiment muni d'une vingtaine de portes donnant accès à des hangars. Au-dessus de la bâtisse, un large écriteau en lettres rouges annonçait International Warehouse. La voiture s'engagea dans l'allée de service. Au premier carrefour, une flèche sur un panneau routier indiquait: General Cargo Transit Sheds. Une fois sur place, ils firent la connaissance d'un grand gaillard nommé Tonio qui semblait agir comme gérant du service.

— *What can I do for you?* demanda-t-il à Brazeau.

L'enquêteur lui lança un regard furibond, mais parvint à contenir une éruption naissante:

— Bill Brazeau... Malheureusement, mon nom ne se traduit pas en anglais. Je suis sergent-détective à la police de Montréal. Vous avez entreposé ici même les biens de Claude Bayard, anciennement domicilié au 4791, rue Henri-Julien. J'enquête présentement sur un double meurtre, et j'ai besoin de fouiller les lieux où vous avez remis les affaires de Claude Bayard.

— Vous devez en parler avec le propriétaire, M. Vito Francosi.

— Allez me le chercher. C'est urgent.

L'employé décrocha l'interphone et se mit à parler italien. Brazeau ne comprenait rien à cette langue. Il sentait que la situation ne penchait pas vers une entente à l'amiable. Au bout d'un moment, le propriétaire, un rondouillard bas sur pattes, arriva en mâchonnant un cigare. Tonio présenta – en italien – le sergent-détective à son patron, qui s'adressa à l'enquêteur sans retirer le cigare de sa bouche, ce qui n'aidait en rien à surmonter la barrière des langues:

— *Posso aiutarli?*

— Qu'est-ce qu'il raconte? demanda le sergent-détective à Tonio.

— Il demande ce qu'il peut faire pour vous.

— Je veux avoir accès au hangar où sont remisés les meubles de Claude Bayard.

— *Impossibile! È privato*, répondit au quart de tour l'Italien, pour qui le français paraissait soudainement n'avoir plus de mystère.

— Je ne parle pas l'italien, répliqua Brazeau, mais j'ai l'impression qu'il ne veut pas ouvrir le hangar. Fais donc comprendre à ton patron que je peux faire venir les services spéciaux de la police et rentrer de force dans la *shed*.

L'employé trilingue traduisit la menace à son patron, puis les deux hommes discutèrent dans la langue de Dante. À la fin, Vito Francosi lança à Brazeau :

— *Che vada cercare un mandato.*

Et sans plus de cérémonie, l'homme prit congé du groupe en tirant sur son cigare.

— Qu'est-ce qu'il veut, au juste?

— Que vous alliez chercher un mandat d'un juge pour avoir accès au hangar.

Le sergent-détective fixa l'employé en fronçant les sourcils. Pendant un bref instant, on aurait pu croire que l'éruption allait éclater et que Tonio connaîtrait le même sort que Pompéi, mais Brazeau parvint à se contenir de nouveau et tourna les talons. De retour à la voiture, il relata à ses deux compagnons son entretien avec le propriétaire de l'International Warehouse.

— Je n'ai pas l'intention d'apprendre l'italien, mais vous pouvez compter sur moi, je vais revenir lui chauffer les oreilles. On ne peut rien faire de plus aujourd'hui. Toi, Asselin, n'oublie pas d'écrire ton papier à partir de ce que je viens de te raconter.

— Mais je n'étais même pas présent...

— Tu n'as qu'à broder. Tu t'en tires très bien d'habitude.

Asselin se demanda un moment ce qu'il devait comprendre, outre un ordre sec et précis, de la réplique de Brazeau. Il dut en venir à la conclusion que le policier lui avait en quelque sorte adressé un compliment. Les pots suivant souvent de près les fleurs, il préféra ne rien ajouter pour ne pas gâcher la magie de l'instant. «Brode et tais-toi», se dit-il sagement.

Lundi, 23 mai 1955, en matinée et en après-midi, du palais de justice à Côte-de-Liesse

Dès 8 heures du matin, Brazeau se présenta au palais de justice, certain d'y trouver si tôt le juge de Montigny à son bureau. Tout en savourant un café brésilien avec le magistrat (Brazeau aurait refusé net tout café italien), l'enquêteur expliqua au juge qu'il désirait un mandat de perquisition pour pénétrer dans un hangar de l'International Warehouse. Cette procuration était indispensable pour la poursuite de son enquête.

Le policier tenta de savoir si le juge connaissait, ou s'il avait des informations à partager avec lui au sujet d'un nommé Vito Francosi. Le juge fouilla dans ses dossiers en pure perte, il n'avait rien sur le personnage, mais conseilla toutefois à Brazeau de consulter les archives du Service des affaires criminelles. En revanche, l'enquêteur quitta le palais de justice avec un

mandat de recherche pour un hangar de l'International Warehouse. Puis il téléphona à sa garde rapprochée, Asselin et Bouillon, pour les convier à le retrouver à son restaurant d'habitueés autour de midi. Il y arriva le premier et choisit une table dans un recoin discret. Quand son monde fut attablé, l'enquêteur exhiba la procuration qu'il venait d'arracher au juge de Montigny. Asselin avait apporté un exemplaire de *L'Écho du Matin* dans lequel figurait un premier article (légèrement brodé, selon les instructions reçues) sur la visite de vendredi chez International Warehouse. Il était plus que jamais sceptique quant à la tangente que Brazeau avait donnée à son enquête et osa s'ouvrir de ses doutes :

— Êtes-vous persuadé de trouver dans ce fameux hangar de quoi faire progresser l'enquête? Que ferez-vous si vous ne trouvez qu'un canapé défoncé ou une vieille commode vide?

— Nous ne devons rien négliger. C'est le genre d'erreur qu'a commise Bayard. Qui sait jusqu'où elle nous conduira... S'il le faut, je ferai venir un camion de l'escouade spéciale afin de vider le hangar et prendre tout notre temps pour fouiller les biens de Bayard.

Mais Asselin était déterminé à pousser Brazeau et revint à la charge avec un «on» plus inclusif et moins frontal :

— Et si on ne trouve rien d'intéressant, qu'est-ce qu'on fait?

Bill Brazeau ne voulait rien entendre, et encore moins répondre à ce qu'il préférerait ne pas entendre. Il avait tout misé sur la piste Bayard et n'avait pas de plan de rechange. Si cette enquête le conduisait dans une impasse, sa réputation en serait affectée et il perdrait sans doute ses appuis à la Vieille Sûreté. Mais il ne voulait même pas envisager l'éventualité qu'il pût avoir tort et des œillères virtuelles l'empêchaient de prêter l'oreille à tout avis divergeant du sien. Asselin se résigna à ce que sa question demeure sans réponse et se prit à espérer que la fouille du fichu hangar lui fournisse matière à plusieurs papiers. Le trio des dîneurs finit son repas en silence et dans l'appréhension des découvertes à venir.



Vers 2 heures de l'après-midi, la Plymouth se stationna dans la cour de l'International Warehouse. Nulle âme qui vive en vue. Suivi de ses deux compères, le sergent-déetective fit le tour de la bâtisse. À l'extrémité du quai des hangars, une cabane en bois attira son attention. À l'intérieur, somnolant dans une chaise à bascule, un vieillard avec une foisonnante moustache

blanche sursauta à la vue des visiteurs.

— Je m’excuse, je venais tout juste de m’assoupir.

— En voilà au moins un qui parle français, grommela l’enquêteur pour lui-même. Bill Brazeau, de la police de Montréal. J’enquête sur un double meurtre et je voudrais voir le proprio, monsieur Vito Francosi.

— Oh! Monsieur Francosi n’est pas ici. Et je sais pas non plus où il peut bien être.

— Et le grand maigre qui s’appelle Tonio, je peux le voir?

— Si c’est urgent, ce sera difficile. Il n’est pas ici de la journée. Il supervise la construction d’un nouvel entrepôt, en Ontario.

— Est-ce que je peux lui parler au téléphone?

— Je ne connais pas le numéro. Si c’est urgent, ce sera dif...

— Je me crisse que ça soit difficile. Et oui, c’est urgent.

— Peut-être que je peux vous aider.

— Y a pas de “peut-être”... Vous allez nous aider. J’ai besoin de voir le contenu du hangar de Bayard. Le propriétaire, Vito Francosi, a exigé que je me procure un mandat pour ouvrir le hangar en question, dit-il, en déployant sur le bureau le texte de la procuration. Lisez bien ce qui est écrit sur le document.

— Va! Je comprends. Vous voulez que j’ouvre le hangar? Je vais seulement vérifier, avant, s’il s’agit bien du hangar de M. Claude Bayard.

Le vieux moustachu retira de son Cardex une fiche sur laquelle était bien inscrit le nom de Bayard.

— Veuillez bien me suivre, dit-il.

Sur le quai, arrivé devant la porte du hangar, le vieillard eut comme un moment d’hésitation.

— J’espère que ça va pas m’attirer des ennuis...

— Allez, le secoua l’enquêteur, vous avez en main un document signé par un juge qui vous demande d’ouvrir la porte.

La moustache du vieil homme tressaillait pendant qu’il cherchait la bonne clé dans son trousseau. Quand il l’eut enfin trouvée et, après quelques tâtonnements, insérée dans la serrure, Brazeau poussa lui-même la porte, impatient. Le hangar était vide. Le vieillard et l’enquêteur se dévisagèrent, stupéfaits.

— Ostensoir! s’écria Brazeau. Ils ont vidé le hangar! Vous, le vieux dont je ne sais pas le nom, vous allez tout de suite me dire où je peux trouver Vito Francosi!

— Je vous l’ai dit tout à l’heure... Je sais pas.

Le sergent-détective comprit qu'il avait été roulé. L'Italien avait manigancé avec Claude Bayard pour gagner du temps. Quel rapport pouvait-il bien exister entre ces deux malfrats? À moins que Francosi ne soit de mèche avec Jos Aspiro, l'ex-mafieux, et que tous les deux n'aient conspiré pour protéger Bayard, qui en savait probablement trop sur le double meurtre du Forum? Le protéger... ou l'éliminer, s'il se révélait dès lors inutile pour eux?

La fureur qu'aurait dû normalement éprouver Brazeau d'avoir été ainsi berné était atténuée par le fait que ses soupçons à l'endroit de Bayard se voyaient confirmés, et de quelle manière! Il retourna au quartier général de la police en compagnie de ses deux auxiliaires. Là, les trois hommes tinrent caucus et l'enquêteur distribua alors ses directives à chacun:

— Toi, Bouillon, tu vas aller consulter les archives du Service des affaires criminelles à la recherche d'indices concernant Vito Francosi. Tu interrogeras aussi quelques vieux policiers familiers du monde interlope. Toi, le journaliste, fouille dans les dossiers des personnalités de *L'Écho du Matin* pour me produire une biographie de Claude Bayard. Je te conseille également de rencontrer Ubald Côté, le détective privé et ami de Bayard. Il devrait être en mesure de nous fournir des points de repère susceptibles de nous aider. Revoyons-nous dans deux jours pour faire le point. Rompez, messieurs!

La petite armée de Brazeau ne se le fit pas dire deux fois et partit aussitôt en campagne. La découverte du hangar vide avait quelque peu déstabilisé le soldat Asselin, qui se demandait maintenant si ce vieux renard de Brazeau n'avait pas flairé la bonne piste, après tout. Le soldat Bouillon, lui, ne se demandait rien du tout: il n'était pas payé pour ça.

Mercredi, 25 mai 1955, en matinée, du quartier général de la police à la rue Saint-Denis

La journée s'annonçait longue et la patience de Brazeau avait déjà la mèche courte. L'agent Bouillon déposa le premier sur la table de la salle de conférence le résultat de ses recherches. Griffonnées à la main, elles tenaient sur un bout de papier:

Vito Francosi. Soixante ans. Utilise ses entrepôts pour effectuer le transit de fausse monnaie et stocker des produits de luxe contrefaits. A déjà fait de la prison pour détournement de fonds et possession de drogue. Propriétaire d'un domaine en banlieue de Palerme. Passe chaque année des séjours prolongés en Italie. Le seul homme de confiance qu'on lui connaît au Canada est Tonio le Balafré, qui a souvent été interrogé par les services d'enquête sur la mafia,

sans aucun résultat notable. Ne semble pas être vraiment au courant des affaires de son patron. Chercher ailleurs? En prison, peut-être, où Francosi entretiendrait de bons liens avec des complices.

— Un escroc faux-monnayeur et contrefacteur... Toutefois, ça ne nous apprend rien sur sa présence au pays, se plaignit Brazeau. Dans tes recherches, tu n'as jamais vu les noms de Jos Aspiro ou de ses complices en prison?

— Mis à part Tonio le Balaféré, je n'ai remarqué aucun autre nom.

— Tonio est quelque part en Ontario, mais à quoi bon remuer ciel et terre pour l'y retrouver? Il ne semble pas dans les petits papiers de son patron. Quant à Vito, il est probablement en route pour l'Italie. Ces deux-là ne nous seront d'aucune aide. À ton tour, le journaliste... Qu'as-tu trouvé sur Claude Bayard?

— Comme vous me l'aviez proposé, j'ai communiqué avec Ubald Côté, le détective privé. Il m'a suggéré quelques bonnes pistes. D'abord, Bayard opérait comme gérant, je crois, d'une succursale de la compagnie Consumers Finance, rue Saint-Denis. Le président et chef de la direction de cette entreprise est un certain Jack Zimmerman, de Toronto. Claude Bayard est aussi membre de la Chambre de commerce de Montréal ainsi que de l'Association des hommes d'affaires du Plateau Mont-Royal. Il fait également partie des Chevaliers de Champlain.

— C'est un bon début. Nous allons essayer d'en savoir un peu plus sur son départ de Consumers Finance. A-t-il démissionné ou a-t-il été congédié? Il est important de connaître son parcours au sein de cette compagnie. Peut-être a-t-il ouvert une succursale dans une autre ville? Je me charge de faire la lumière là-dessus. Pour le reste, Bouillon, tu vas t'informer auprès de la Chambre de commerce et chez les hommes d'affaires du Plateau. Tâche de me revenir avec des indices qui pourraient nous mettre sur de nouvelles pistes. Toi, Asselin, tu vas nous pondre un article qui fera état de nos recherches sur Bayard et Franconi. Ton papier équivaldra en quelque sorte à un avis de recherche sur ces deux lascars... Il serait bien étonnant que tu ne reçoives pas des appels ou des lettres de lecteurs à leur sujet. Ils n'ont pas pu s'évanouir dans la nature. Revoyons-nous dans deux jours au quartier général... de préférence tôt le matin. C'est le moment de la journée où je suis le plus aimable.

Cette rare tentative d'humour passa complètement inaperçue de sa garde rapprochée, qu'il congédia d'un geste agacé.

Dans les heures qui suivirent, Brazeau contacta le président de Consumers Finance, pour apprendre que Claude Bayard avait été congédié, sans aucune autre explication à fournir. Si le policier tenait à en avoir, il lui faudrait se rendre au bureau de Montréal et rencontrer le remplaçant de Bayard, Henri Chagnon, qui pourrait les lui donner de vive voix.

Après avoir beaucoup grommelé, Brazeau sauta dans sa voiture et se rendit rue Saint-Denis, au siège social de Consumers Finance, pour rencontrer Henri Chagnon qui se montra heureusement plus bavard que son président. Bayard autorisait des prêts à des personnes en difficulté. Lors des remboursements, il prenait soin d'encaisser à son bénéfice les montants rapportés par l'emprunteur. Selon les estimations déterminées par l'enquête interne, Bayard avait subtilisé plusieurs milliers de dollars à l'entreprise. Désireuse de ne pas alerter la police, par souci de discrétion, la compagnie avait préféré confier à un détective privé la tâche de retrouver la trace de l'indélicat personnage, ce qui expliquait l'absence de toute information sur Bayard dans les dossiers de la police de Montréal.

— Pour le moment, Bayard court toujours, commenta Chagnon au terme de son laïus.

«S'il a encore des jambes pour courir...», songea Brazeau sans faire part de ses doutes à son interlocuteur, à qui il demanda de le tenir soigneusement au courant des recherches de son détective privé.

Montréal, vendredi 27 mai 1955, en matinée, dans un petit café

Devant deux expressos, en face du quartier général de la police, Brazeau et Asselin discutaient, la mine déconfite, de l'impasse dans laquelle se retrouvait l'enquête. La mystérieuse disparition de Claude Bayard et de ses biens avait déstabilisé le policier, qui se butait partout à des suspects enfuis, des pièces vides et des hypothèses en manque de preuves.

— Si seulement il était possible de relier Jos Aspiro à Vito Francosi, nous pourrions déboucher sur un complot qui impliquerait directement Claude Bayard, réfléchissait tout haut l'enquêteur. Ce n'est pas pour rien que Bayard a été congédié de Consumers Finance... il volait la compagnie! Tout ça cache des erreurs de truands maladroits, sinon une connivence. Il faut tirer ce mystère au clair avant d'aller plus loin.

— M'est avis, intervint le journaliste, qu'il est de plus en plus difficile d'associer les meurtres des deux pervers du Forum à toute cette bande de

suspects énigmatiques. Je ne dis pas que nous tournons en rond, mais je pense que nous devrions laisser mûrir les pistes que vous avez suivies et entreprendre une nouvelle démarche en parallèle.

Pour une rare fois, Brazeau ne balaya pas complètement du revers de la main les commentaires du journaliste.

— J'aimerais que tu précises ta pensée.

Asselin ne se fit pas prier et s'engouffra dans la brèche:

— Dans un premier temps, je suggère que nous allions rencontrer la tante Azéla. Elle en sait beaucoup au sujet des deux victimes de meurtre et n'a pas fini de vider son sac. Elle pourrait peut-être nous en apprendre davantage sur les relations et les habitudes de l'avocat et de l'acteur. Voilà ce que j'entends quand je parle d'une nouvelle démarche en parallèle. Sans pour autant négliger, bien sûr, la stratégie que vous avez préconisée depuis le début.

— Soit, allons-y avec la tante Azéla si c'est ta meilleure idée. Occupe-toi d'arranger un rendez-vous.

Cela n'avait pas été sans peine, mais Asselin avait enfin réussi à ramener Brazeau aux sources de la piste dont ils n'auraient jamais dû se détourner, celle qui les attachait directement aux pas des deux victimes. Il avait déjà hâte de passer à la Commission des liqueurs pour acheter la bouteille de vin qu'il boirait avec sa petite danseuse repentie afin de marquer ce virage majeur dans l'enquête.

CHAPITRE 11

*Dans une enquête policière, une vieille dame
au visage rondelet et espiègle éclairé par de
grands yeux lumineux produit toujours un
excellent témoignage.*

**Jeudi, 2 juin 1955, en après-midi, de *L'Écho du Matin* au quartier général
de la police en passant par le Poulet Rôti**

Depuis quelques minutes, les gargouillis de son estomac faisaient rude concurrence aux cliquetis de la Remington. Asselin finit par abandonner sa machine à écrire et décida de sortir pour le lunch. Alors qu'il traversait la réception du journal, la téléphoniste de *L'Écho du Matin* lui remit un message:

Gilles,

*Je t'attends au Poulet Rôti, de l'autre côté de la rue. Ne tarde pas trop, je
suis un peu pressée.*

Paulette

«Que peut-elle bien me vouloir, celle-là? se demanda Asselin. Si elle s' imagine qu'elle peut revenir rue de l'Épée, elle se trompe. Ma vie a pris une nouvelle orientation, il faudra bien qu'elle se fasse une raison.»

Sans se départir de son calme, Asselin retrouva son ex-fiancée dont il n'avait eu aucun signe de vie depuis le fameux matin où elle avait brusquement quitté la maison. On lui avait dit qu'elle concubinait depuis ce jour avec son patron Carl Brière, l'éditeur du journal *Le Montréal Illustré*.

Paulette avait manifestement eu le temps et l'argent pour changer sa garde-robe. Sous un magnifique tailleur gris clair, style Chanel, elle portait un chemisier noir et tapotait un sac à main de belle facture. Ses cheveux aux reflets de nacre gardaient encore le doigté expert du coiffeur qui avait modelé sa crinière, plus tôt en matinée. Sous la table, ses jambes étaient croisées, et l'une de ses chaussures de lézard craquelé à la mode de Boston se balançait nerveusement au bout de son pied. Toujours aussi jolie, elle paraissait moins

agressive. Il se dégageait d'elle une confiance nouvelle qui trahissait dans sa vie la présence d'un homme capable de subvenir à ses besoins, sentimentaux autant que financiers.

— Bonjour Paulette, le salua Gilles en restant bêtement planté debout devant elle. Tu as beaucoup changé... J'ai failli ne pas te reconnaître. Les choses semblent bien tourner pour toi. Tu m'en vois ravi.

— Prends donc le temps de t'asseoir... Ne sois pas si surpris de me voir... ni si ravi, d'ailleurs. J'ai quelque chose à te proposer...

— Tu sais que je vis avec quelqu'un, rue de l'Épée.

— Avec la même fille que j'ai surprise avec toi dans la chambre d'ami, un certain matin?

Dans un éclair de génie, Asselin s'inspira de l'attitude de Brazeau quand il faisait preuve de surdité sélective afin de ne pas répondre aux questions qui l'embêtaient. Il relança la conversation dans une autre direction:

— Depuis ce matin-là, si je comprends bien, tu t'es très bien tirée d'affaire.

— Plutôt. Je lis tes reportages sur l'enquête de l'attentat au Forum dans *L'Écho du Matin*. À mon souvenir, tu n'as jamais autant travaillé. Je suis contente pour toi. Ta vie professionnelle semble sur une bonne lancée; quant à ta vie personnelle, elle paraît, elle aussi, bien remplie.

— La tienne tout autant, ma chère, et toujours aussi pleine de mystères et de cachotteries...

— Ma foi! Serais-tu encore jaloux?

— Comme un bourgeois bien nanti... Jaloux de la pauvreté et de la misère qu'il a connues dans ses jeunes années.

— Je te reconnais bien là. Toujours à cacher ta rancœur derrière des métaphores. Si tu digères mal mes succès personnels, tu n'as qu'à le dire franchement...

— Non. J'applaudis à tes succès personnels sans hésiter, mais ce que je digère moins bien, comme tu dis, c'est la fatuité de ton amant-éditeur qui t'exploite tout en flattant son ego.

— Nous parlerons de tout ça une autre fois, je sens toute proche une averse de fiel et de bile, et je n'ai pas de parapluie. Je t'ai annoncé que j'avais quelque chose à te proposer. J'espère que tu accepteras.

Paulette glissa vers lui une invitation qu'elle venait de sortir de son sac:

VENDREDI, SAMEDI et DIMANCHE

Les 3, 4 et 5 juin 1955

Venez admirer la collection de photos du Montréal Illustré

— J’espère qu’il s’agit surtout de tes photos? demanda Asselin.

— Plus de la moitié de la collection est composée de mes propres photos.

— J’irai sûrement apprécier ton travail – que dis-je –, ton œuvre! Comptes-tu être présente à l’exposition la plupart du temps?

— Surtout à partir de 6 heures du soir.

— Alors, à bientôt. Je dois te quitter. Il me faut assister à un interrogatoire important avec l’homme qui “mène l’enquête”. Tu apprendras la suite dans *L’Écho du Matin*...

Asselin hésita un moment avant de faire la bise à Paulette en la quittant, mais il finit par s’exécuter et les deux ex se laissèrent en très bons termes. Le journaliste s’empressa ensuite de rejoindre l’enquêteur au quartier général de la police. Brazeau lui avait donné rendez-vous à midi et il était plus de 1 heure. À cause de son retard, Asselin s’attendait à un chapelet de récriminations, d’autant plus qu’il ne pourrait plaider sa cause auprès de Brazeau qui lui avait plus d’une fois déjà manifesté son total manque d’empathie pour tout ce qui pouvait concerner sa vie privée.

— Veux-tu bien me dire où tu étais passé? s’enquit Brazeau.

— Une affaire personnelle inattendue.

— Bon, passons tout de suite aux affaires sérieuses, coupa le sergent-détective en appuyant sur le dernier mot. As-tu eu le temps de nous arranger un rendez-vous avec la tante Azéla?

— C’est fait. Elle nous attend à 3 heures.

— Partons tout de suite et nous figulerons en route les questions que je réserve à la vieille dame.

Chemin faisant, le policier bourru et le bourreau des cœurs eurent tout le temps de revoir les grandes lignes de l’interrogatoire que le sergent-détective avait élaboré au cours des derniers jours.

Un corps de clairons et une ribambelle de majorettes paraient dans le voisinage de la rue Rachel. Brazeau dut s’immobiliser et se joignit au concert des klaxons d’autres chauffeurs réfractaires. Asselin en profita pour négocier l’ajout de deux ou trois questions, parce qu’il connaissait la dame mieux que son partenaire et pensait savoir comment la prendre. Finalement, l’enquêteur gara la voiture dans une rue transversale et ils marchèrent jusqu’au 1237, rue Rachel.

Azéla les attendait. Elle avait même préparé du thé et beurré des biscottes. Après un bref échange de banalités, Brazeau passa à l’action.

— Est-ce que vous reconnaissez Gilles Asselin? C'est le journaliste qui vous a interrogée, ici même, le 23 mars dernier.

— Bien sûr que je le reconnais! s'exclama tante Azéla. Nous avons même passé un bon bout de temps à discuter, ce jour-là.

— Lors de cet entretien, vous lui avez avoué savoir beaucoup de choses, mais dont vous n'étiez pas prête à parler. Que vouliez-vous insinuer?

— J'hésitais à raconter ce qui se passait dans l'immeuble du boulevard Saint-Joseph entre mon neveu, Bernard Lavigne, son ami l'avocat Antoine Lizotte et la jeune femme qui s'était installée là après son divorce.

— Vous vouliez parler du trio pervers... Ce trio, est-ce une invention de votre part ou a-t-il vraiment existé?

— Mon neveu m'a souvent raconté ce qui se passait là-bas... Et puis j'aurais été bien incapable d'inventer une histoire pareille.

— Après le dernier voyage en Floride du trio, est-ce que vous avez revu votre neveu?

— Oui. Il est passé me voir presque chaque semaine jusqu'à sa mort. En Floride, lui et son ami Lizotte ont été arrêtés, interrogés et traînés dans la boue par les journalistes américains. Bernard m'a dit que les policiers de Floride n'ont eu d'autre choix que de les accuser du meurtre de Nathalie. Ils ont été incarcérés et incriminés. Et ils ont eu toutes les misères du monde à quitter les États-Unis.

— Comment ont-ils pu s'en sortir?

— C'est Antoine Lizotte, l'avocat, qui a pris contact avec des personnes haut placées à Montréal. Dans le temps de le dire, ils ont été libérés et ont pu rentrer à la maison.

— Votre neveu vous a-t-il parlé de ces personnes haut placées qui sont intervenues en leur faveur?

— Pas du tout. Lizotte a agi seul et sans en parler à Bernard.

— Pourtant, votre neveu et l'avocat étaient de bons amis... Comment expliquez-vous que Lizotte ait agi seul, et sans même en toucher un mot à Bernard?

— Ah! Celui-là, il trempait dans bien des affaires qui échappaient à mon neveu.

— Et votre neveu Bernard, lui, avait avec la Bayard des rendez-vous secrets dont Lizotte ignorait tout. Prenez donc connaissance de ce billet doux que nous avons trouvé dans l'appartement de votre neveu: *Cher Bernard, aujourd'hui lundi, je n'arrive pas à oublier la journée d'hier que nous avons passée ensemble, en cachette d'Antoine...* Si vous lisez la suite, vous

comprendrez que Bernard profitait de leurs ébats à trois pour nouer une relation privilégiée et secrète avec la fille. Qu'en pensez-vous?

— Je n'en savais rien. Tout ce que je peux vous dire, c'est que Bernard et Antoine sont restés de très bons amis jusqu'à la fin, peu importe les caprices et les cachotteries de l'un ou de l'autre.

— Croyez-vous que l'un ou l'autre, ou que les deux amants de Nathalie aient été capables de se débarrasser d'elle à cause de ses infidélités?

— Je ne pourrais imaginer une chose pareille.

— Alors, à votre avis, croyez-vous qu'elle est encore de ce monde et qu'elle aurait comploté avec son frère Claude et son ex-mari Jos Aspiro pour faire assassiner votre neveu et son ami l'avocat?

— Où allez-vous chercher tout ça? C'est complètement ridicule!

— Donc, d'après vous, Nathalie a disparu et elle n'est plus de ce monde, peu importe qu'elle se soit suicidée, qu'elle ait eu un accident ou qu'elle ait été enlevée et assassinée. À son retour de Floride, votre neveu vous a-t-il parlé de ce qui était arrivé à Nathalie Bayard?

— Nous n'en avons parlé qu'une seule fois. Il la soupçonnait d'avoir fait une fugue avec l'inconnu qu'elle avait rencontré dans un hôtel de Floride. C'est tout ce qu'il m'a dit.

— Croyez-vous que c'est le genre d'explication qu'il a fournie aux policiers de Floride pour se défendre de l'accusation de meurtre qui pesait contre lui?

— C'est bien possible.

— Vous a-t-il confié qu'il avait vu cet homme?

— Non. C'est un individu qu'Antoine avait surpris en compagnie de Nathalie. Mais lui, mon neveu, ne les a jamais vus ensemble. C'est tout ce que je peux dire. Nous avons à peine effleuré ce sujet, Bernard et moi.

— Que savez-vous de Jos Aspiro, l'ex-mari de la Bayard?

— Pas grand-chose. Vous savez, je n'ai jamais rencontré Nathalie...

— Vous dites "pas grand-chose". Ça veut dire que vous savez quand même quelque chose. Dites-nous-en un peu plus.

— Rien de très sérieux. Nathalie a avoué un jour à mon neveu qu'elle croyait que son ex-mari la faisait suivre. C'est tout.

— Que savez-vous de Claude Bayard, le frère de Nathalie?

— Absolument rien. Comme je vous l'ai dit, je ne connaissais même pas Nathalie et j'ignorais tout de sa famille.

— Que savez-vous de Jérôme Loiselle, codirecteur avec Bernard d'un théâtre de poche, rue Drummond, qui a déjà menacé votre neveu de mort à

cause d'un différend dans la programmation de leurs pièces de théâtre?

— Ce que j'en pense? Que Loïselle est un grand fafouin complètement dérangé. Il devrait être enfermé à Saint-Jean-de-Dieu depuis longtemps. Ses menaces de mort contre Bernard, ce n'était pas sérieux.

— D'après vous, votre neveu et son ami Antoine Lizotte ont-ils été assassinés par une ou des personnes de leur entourage immédiat? La vengeance ou la jalousie de personnes qui leur étaient proches pourrait-elle être à l'origine de leur mort?

— Je me suis souvent posé la question, à l'inverse.

Brazeau sourcilla et Asselin serra son crayon un peu plus fort.

— Que voulez-vous dire?

— Mon avis est que le meurtrier du Forum est un tueur dont je n'ai jamais entendu parler. Quelqu'un que mon neveu et son ami étaient seuls à connaître. Une personne qui avait des comptes à régler avec eux. Je ne sais pas ce que mon neveu fabriquait en dehors du théâtre. Quant à son ami l'avocat, c'était un homme qui fréquentait beaucoup de monde dans la haute société. Pour le reste, allez savoir...

— Pour le reste, comme vous dites, qui, pensez-vous, pourrait nous fournir des renseignements concernant votre neveu et Lizotte au sujet de leurs activités professionnelles?

— Si je peux me permettre, M. l'enquêteur... Lors d'une rencontre où j'étais moi-même présente, vous aviez réuni quelques membres des deux familles, mais vous n'êtes pas allé bien loin dans vos questions. Vous auriez pu les faire parler un peu plus... Les cuisiner, comme on dit dans votre métier. Je crois qu'ils devraient avoir bien des choses intéressantes à vous raconter.

— Pourquoi alors n'être pas intervenue?

— Parce que mon fils Yves m'a intimé de me taire. Mais si vous aviez été un peu plus attentif à ses déclarations, vous ne seriez pas passé à côté de l'essentiel. Pourquoi ne pas relire vos notes ainsi que le reportage de votre ami le journaliste dans *L'Écho du Matin*?

Nouveau mouvement de sourcils de Brazeau. Asselin crut percevoir chez le sergent, durant un bref instant, l'envie dévorante de brusquer la dame et de la sommer de cracher le morceau si elle savait quelque chose. Qu'il ait deviné ou non, Asselin vit son partenaire garder son vernis de bienveillance avec la vieille dame.

— Tiens, voilà qui est certainement intéressant... Nous allons sûrement suivre votre conseil et faire cet exercice. Avez-vous d'autres informations à nous fournir?

— Non. J'ai dit tout ce que je savais. Maintenant, vous serez bien gentils de me laisser. Cet entretien m'a fatiguée...

— Nous vous remercions, chère madame, dit Brazeau en se levant pour serrer la main de la tante Azéla. Si nous pouvons faire quelque chose pour vous, n'hésitez pas à communiquer avec moi, au quartier général de la police de Montréal.

Le journaliste et l'enquêteur prirent congé de la vieille dame et marchèrent jusqu'à la rue voisine, où le sergent-détective avait garé la voiture. Assis dans la Plymouth, ils s'attardèrent un bon moment afin de se remémorer le détail auquel la tante Azéla avait voulu faire allusion.

— Azéla a insisté sur ce que son fils a dit lors de la rencontre au quartier général, rappela Asselin.

— Je ne m'en souviens plus, avoua Brazeau, démuni.

— Je relirai le reportage que j'ai publié dans *L'Écho du Matin* le lendemain.

— Il est déjà passé 6 heures. Je dois rentrer. Je passerai à ton journal demain matin et nous relirons ensemble le papier en question.

Vendredi, 3 juin 1955, 9 h, locaux de *L'Écho du Matin*

Dans la salle des archives du journal, Asselin avait commandé du café et des brioches à la confiture, sachant très bien que Brazeau n'aurait pas pris le temps de déjeuner. Dès le saut du lit, l'enquêteur enfilaient pantalon et chemise, glissait son revolver dans son holster et déguerpissait au bureau.

À 9 heures pile, le sergent-détective arriva à *L'Écho du Matin*. Le journaliste avait déjà déployé des exemplaires des 21, 22 et 23 mars 1955 sur la grande table de la bibliothèque. Mais avant de s'attaquer à la lecture, les deux compères firent un sort aux pâtisseries et au café.

La rencontre avec les familles Lizotte et Lavigne ayant eu lieu le 22 mars, Asselin porta toute son attention sur son article du lendemain. Bientôt son regard tomba sur un paragraphe du reportage rapportant les propos du fils de la tante Azéla:

Les policiers croient que l'avocat Lizotte et mon cousin Bernard ont été victimes du même meurtrier. Donc, ce n'est pas tellement ce qui les rapprochait l'un de l'autre qu'il me semble important de savoir, mais plutôt quel monde ils fréquentaient et quelles étaient leurs relations personnelles... ou professionnelles. Nous n'en savons rien. C'est peut-être là qu'il faut chercher.

— La vieille tante avait bien raison, grommela Brazeau. Nous n'avons pas poussé assez loin notre interrogatoire des deux familles. Je me suis conduit comme un apprenti, en ne me fiant qu'à mon instinct plutôt qu'à une démarche méthodique.

— Nous n'en étions qu'au tout début de l'enquête, nuança Asselin, pour minimiser l'errance de Brazeau. Il était normal de parer au plus pressant.

— Ce n'est pas une excuse. Peux-tu me sortir un fac-similé complet de ton reportage du 23 mars? Je veux me pencher sur tout ce qui a été dit lors de cette rencontre.

L'enquêteur et le journaliste passèrent ensuite de longues minutes à scruter chaque mot du compte rendu publié dans le journal.

— Quelle est la prochaine étape? voulut savoir Asselin.

— Je vais convoquer de nouveau tout ce joli monde. Je te jure que cette fois, je vais les cuisiner avec vigueur. Sois au quartier général dès lundi matin.

Brazeau enfouit le duplicata de la chronique dans la poche de son manteau et quitta les bureaux de *L'Écho du Matin* en furie contre lui-même. Cela avait pris plus de deux mois, mais le policier condescendait enfin à reconnaître qu'il avait fait fausse route. Malgré tout, Asselin avait le triomphe modeste: s'il pressentait que la résolution du mystère ne tournait pas autour de la disparition de Nathalie Bayard, il était à l'heure actuelle bien incapable de désigner un éventuel coupable...

Samedi 4 juin 1955, 20 h, hôtel Mont-Royal

À la fin d'un souper aux chandelles – les chandelles étaient à Maggy, mais l'idée était de lui –, Asselin annonça à son amie qu'il devait se rendre à une exposition de photographies à l'hôtel Sheraton-Mont-Royal pour un reportage. Il avait appliqué sur ce demi-mensonge une légère couche de pommade. En fait, son journal n'était pas le moins du monde impliqué dans cette exposition consacrée à l'œuvre de Paulette, l'ex-fiancée d'Asselin. À quoi bon tout dire quand on ne vous demande rien? Cette séparation d'un soir n'était pas catastrophique pour Maggy; elle en profiterait pour appeler une amie de l'agence de voyages Vacances RC et passer une soirée entre filles.

Le salon Sheraton de l'hôtel Mont-Royal fourmillait du gratin de la bourgeoisie montréalaise, plus assoiffée de cocktails que curieuse de photographie. Dans un coin du salon, Paulette Arbic, point de mire de cette soirée, était entourée d'un cercle d'admirateurs. Le journaliste se promit de la complimenter plus tard et préféra commencer par faire le tour de l'exposition, prenant le temps de bien étudier chaque photo, saluant au passage quelques

personnes qu'il connaissait de vue, mais dont il ignorait les noms. Il n'appartenait pas à cette faune particulière. «Le journalisme mène à tout, se dit-il, mais on ne sait pas où au juste!»

Enfin, Paulette réussit à se libérer et alla rejoindre Asselin, toujours en contemplation devant les photos du *Montréal Illustré*.

— Ça te plaît? demanda Paulette.

— Tes photos sont captivantes!

— En as-tu apprécié quelques-unes en particulier?

— J'ai été séduit par cet instantané qui montre une femme attrapant au vol son chapeau emporté par le vent. Une réussite.

— C'est gentil à toi d'être venu et de prendre le temps de faire le tour de mon exposition.

— C'est curieux, je n'ai vu nulle part ton cher Carl Brière. Est-il toujours ton amoureux en plus d'être ton patron?

— Je t'en prie. Ne cherche pas des bibittes là où il n'y en a pas. Oui, il est toujours tout cela. En ce moment, il est dans une suite de l'hôtel avec un éditeur venu de France. Il se consacre à la rédaction d'un essai qu'il voudrait publier en Europe.

— Peut-on savoir comment il entend séduire les éditeurs français?

— Tu te souviens peut-être d'avoir lu, au collège, *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle* de Jean de La Bruyère. C'est un moraliste du XVII^e siècle. Eh bien, figure-toi que mon amoureux-éditeur se prépare à publier un ouvrage du même genre. Le titre est déjà choisi... *Les Caractères ou les Mœurs de notre siècle*.

— C'est de la folie! Est-ce qu'il croit vraiment avoir du succès avec un plagiat pareil?

— D'abord, ce n'est pas un plagiat. Le contenu traite des comportements et des mœurs d'ici, au Canada français. Cela n'a rien à voir avec les mœurs du XVII^e siècle. L'éditeur avec qui Carl négocie lui fait miroiter un tirage de plusieurs milliers d'exemplaires.

— Bonne chance! Je ne sais pas avec qui négocie ton amoureux, mais j'espère qu'il ne prétend pas concurrencer les plus gros tirages des dernières années: *La Peste* de Camus et *Les Carnets du Major Thompson* de Daninos se sont écoulés à plus de 300 000 exemplaires en France... Ton petit Carl a besoin d'être aussi spirituel que Daninos s'il veut faire fureur dans les lettres françaises.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles.

— Si, je sais très bien de quoi je parle. Je viens justement d'écrire un article

dans *L'Écho du Matin* au sujet des best-sellers français. Mais laissons de côté ton futur académicien... Et toi, dans tout ça, qu'est-ce que tu deviens?

— Je fais de la photo et j'écris des articles. Puis, quand il me reste du temps, je collabore aux *Caractères* de Carl... Je relis son manuscrit et corrige quelques phrases. Parfois, aussi, je fais des recherches, toujours pour son livre.

— C'est très émouvant! Si jamais son éditeur français change d'idée, j'espère que tu me feras lire le manuscrit recalé.

— Ne t'inquiète donc pas pour nous. Continue de jouer les Rouletabille... J'ai été ravie de te revoir. Je compte bien te refaire signe lors de la publication du livre de Carl.

— Ou avant... si le cœur t'en dit. Bonsoir!

CHAPITRE 12

*Une enquête policière est comme l'addition
d'une longue colonne de chiffres. Si
l'enquêteur fait une erreur en additionnant les
deux premiers nombres, la somme sera
inévitavelmente erronée.*

Lundi, 6 juin 1955, dès 10 h, quartier général de la police

L'agent Bouillon et Asselin poirotaient au quartier général de la police depuis deux heures, conformément aux ordres du sergent-détective Brazeau. Les minutes passaient et l'enquêteur n'était toujours pas là. Quand il finit par se présenter au rendez-vous, c'était avec un air de mauvais garçon retardé par une bagarre. Pendant un moment – très bref –, Asselin fut tenté de commenter son arrivée avec un trait d'esprit, mais adresser une remarque désobligeante à Brazeau, surtout en début de journée, c'était s'exposer à une riposte cinglante et dévastatrice, et qui est assez fou pour se frapper sur les doigts avec un marteau pour savoir si ça fait mal?

— Vous tombez bien, nous venons tout juste d'arriver, mentit Asselin dans une – vaine – tentative pour déculpabiliser le policier.

— Ne jouez pas au plus fin avec moi... Si vous venez juste d'arriver, c'est que vous êtes en retard! lança Brazeau. Et si vous étiez en retard, j'aurais le droit de vous passer un savon!

Le journaliste se renfroigna et Bouillon opta pour la meilleure solution: un silence de tombe.

Pour le sergent-détective, la journée avait mal commencé, à l'image de ce matin mouillé de printemps. D'abord, à la maison, une cascade d'eau coulait du plafond, ce qui signifiait la réfection immédiate du toit. En cherchant des seaux pour récupérer l'eau qui coulait dans la salle à manger, M^{me} Brazeau avait raté le petit déjeuner de son cher époux. Son Gros Bill était monté sur ses grands chevaux et s'était laissé emporter par la colère. Sa femme s'était mise à pleurer et Brazeau était sorti en oubliant son parapluie. Puis sa voiture avait refusé de démarrer à cause de l'humidité qui noyait les bougies

d'allumage.

Bref, il était arrivé au quartier général rouge d'indignation. Dans de pareilles dispositions, le reste de sa journée s'annonçait pénible, et celle de ses contemporains guère plus reposante. Deux mois plus tôt, il avait mené mollement son interrogatoire avec les familles des victimes, et il lui fallait maintenant corriger son faux pas. Mais l'éclair d'humilité qui l'avait foudroyé l'autre jour, dans les locaux de *L'Écho*, était désormais révolu. Revisitant le passé en injectant une dose de fiction dans la réalité, il imputait maintenant l'échec de ce premier interrogatoire au refus des deux familles de «cracher le morceau».

— Cette fois-ci, claironna-t-il, j'ai bien l'intention de les forcer à répondre. J'ai convoqué, ici même, dans une heure, la famille de l'avocat Lizotte. Soyons prêts.

— Et moi, dans tout ça, s'enquit Bouillon, je fais quoi au juste?

— Toi, tu te tais et tu attends.

Bouillon opina du bonnet comme si son supérieur venait véritablement de lui confier une mission de confiance qui réclamait toute son expertise.

— Est-ce que la tante Azéla et son fils se joindront à la famille Lizotte, pour l'interrogatoire? demanda Asselin.

— Non. J'attaque une famille à la fois. Celle de l'acteur aura elle aussi l'occasion de passer sur le gril, mais plus tard.

— Et que ferez-vous si la famille n'est pas plus bavarde, aujourd'hui?

— Je les fourre tous en d'dans. Et si vous avez quelque chose à dire contre mon plan, vous irez les rejoindre. C'est clair?

— Très! Moi, je suis prêt, répondit prudemment Asselin. Mais je prendrais bien un peu de café, en attendant.

— Bouillon, apporte du café pour tout le monde dans la grande salle A.

Comme un élève à l'école, l'agent leva la main pour demander la parole:

— Pour combien de personnes?

— J'ai dit: tout le monde! Tu feras le compte en temps et lieu. Amenez-vous si on veut se réchauffer avant que le bal commence.

À l'heure dite, deux agents escortèrent les membres de la famille Lizotte à la «cuisine» du quartier général. Il y avait le père, Charles-Henri, le frère de la victime, Raymond, et une nouvelle venue qui n'était pas présente lors de la rencontre du 22 mars. Chacun prit place autour de la table, dans la mire du sergent-détective. Bouillon offrit un café à tout le monde avant d'aller se tirer une chaise au fond de la salle. Le bal pouvait commencer.

— Vous vous demandez sans doute pourquoi nous vous réunissons une

seconde fois, et votre curiosité est légitime. Voyez-vous, lors de notre première rencontre, nous n'avons pas appris grand-chose des activités personnelles d'Antoine Lizotte. Cette fois-ci, nous attendons de vous que vous nous fournissiez des informations qui nous aideront à élucider ce crime. Laissez-moi être parfaitement clair: ne vous avisez pas de rabâcher ce que vous avez dit la dernière fois. Faites preuve d'un peu moins de mauvaise volonté et d'un peu plus de mémoire.

À ce moment, le frère de la victime, Raymond, leva vivement la main pour prendre la parole, mais la baissa plus vite encore en voyant rouler les yeux furibonds de l'enquêteur.

— *Je pose les questions!*

Adoucissant son regard, il se tourna vers la nouvelle venue et lui demanda d'un ton qu'il voulait bienveillant:

— Je constate qu'il y a aujourd'hui un autre membre de la famille Lizotte. Est-ce que vous voulez bien vous présenter, madame?

— Je suis Anne Bélair, et j'ai été l'amie et compagne d'Antoine durant les deux années qui ont suivi son divorce. Je l'ai accompagné dans plusieurs activités sociales et professionnelles.

— C'est très intéressant! Vous êtes le genre de témoin que j'attendais depuis longtemps. Maintenant, à tour de rôle, vous allez me dire tout ce que vous savez sur les personnes et les organisations qu'Antoine fréquentait en dehors de ses activités professionnelles. Suis-je assez clair?

— Nous avons très bien compris, monsieur, déclara le père d'Antoine.

— Commençons donc par vous, M. Lizotte, reprit l'enquêteur. Lors de notre dernière rencontre, vous avez affirmé ne voir que très rarement votre fils. Il travaillait tout le temps et tenait sa famille à distance, disiez-vous. Aujourd'hui, j'ai envie d'en savoir plus. Faites un effort pour moi. Qui étaient ses amis, à part Lavigne? Qui fréquentait-il?

— Je ne pourrais pas vous dire... Il n'était pas très bavard à ce sujet. Pendant ses études, au collège puis à l'université, il demeurait à la maison, et des amis venaient souvent le voir, mais il ne s'est jamais donné la peine de nous les présenter. Je me souviens qu'ils se réunissaient tous à l'étage de notre maison, rue Saint-Viateur, et discutaient pendant des heures de la situation politique de la province. Ils étaient tous très montés contre Duplessis. Ils militaient dans une organisation syndicale et lisaient à haute voix des livres auxquels je ne comprenais rien.

— Avez-vous fouillé dans sa bibliothèque pour savoir quelles étaient ses lectures?

— Il s'agissait surtout de traductions d'auteurs russes.
— Cela ne vous a pas inquiété?
— Non. Tant que ce n'était pas de la propagande nazie, je ne m'en faisais pas. Parce que j'ai fait la Grande Guerre contre les Allemands, j'ai gardé un très mauvais souvenir de ce peuple.

— Après son départ de la maison familiale, combien de fois, par mois ou par année, le voyiez-vous?

— À Noël et au jour de l'An. Hors de la période des Fêtes, presque jamais.

— Vous, Raymond, son jeune frère, enchaîna Brazeau, vous nous avez dit que depuis son divorce, en 1950, Antoine ne donnait jamais de ses nouvelles. Il y a deux ans, toutefois, vous avez revu votre frère. De quoi avez-vous discuté?

— C'était à l'occasion de mon anniversaire. Nous avons parlé de nos années d'enfance.

— Est-ce qu'il vous a déclaré avoir milité dans des organisations syndicales ou autres? Avez-vous parlé de politique?

— Un peu, pour ce dont je me souviens. Il fréquentait de jeunes révoltés qui voulaient la tête de Duplessis. Je crois aussi qu'il écrivait des pamphlets politiques qu'il distribuait à la sortie des collèges.

— Qui finançait ses tracts?

— Ah ça, je ne sais pas.

— Savez-vous s'il a eu des démêlés avec la police?

— Oui. Chaque fois qu'il se joignait à des grévistes dans les rues. Il a reçu des coups, mais n'a jamais été arrêté.

— S'il se mêlait aux grévistes, savez-vous à quel groupe syndical Antoine était affilié?

— Je n'en ai aucune idée.

— Auriez-vous conservé, par hasard, un exemplaire des pamphlets politiques que votre frère distribuait?

— Ça ne m'intéressait pas.

— Là-dessus, messieurs, je vous donne congé. Vous pouvez rentrer chez vous. Si j'ai besoin d'autres informations, je communiquerai avec chacun de vous, séparément. Mademoiselle Bélair, auriez-vous la gentillesse de revenir seule, ici même, à 2 heures cet après-midi? Nous pourrions poursuivre l'interrogatoire.

Brazeau se retira dans son bureau et téléphona chez lui pour connaître l'état des dégâts causés par la fuite d'eau. Sa femme avait déjà pris contact avec un couvreur pour le toit, et les réparations pourraient commencer assez

rapidement. La situation le mécontentait au plus haut point. Il ne se voyait pas vivre dans un chantier pendant la durée des travaux. Pendant un moment, il chercha par quel stratagème il pourrait échapper à l'horripilant branle-bas de combat.

Pendant ce temps, Bouillon et Asselin s'étaient attablés dans une taverne du quartier autour d'un repas pour hommes: œufs durs et langues de porc dans le vinaigre arrosés de grands verres de bière en fût. Ils échangèrent leurs impressions au sujet de l'interrogatoire du matin et se mirent d'accord sur le fait que tout ce charivari ne menait à rien. Pour eux, l'enquête continuait à piétiner. Entre deux gorgées de bière, ces fins analystes convinrent toutefois de ne pas partager ce constat avec le sergent-détective, plutôt allergique à la critique et à la remise en question.

De son côté, Brazeau sortit se délier les jambes pour chasser de son esprit les travaux qui allaient profaner la quiétude de son domicile. Davantage que sa conscience, ce fut son instinct qui le conduisit au restaurant Chez son Père, où il enfila quelques dry martini bien secs avant que sa conscience, bien plus que son instinct, ne le ramène à son bureau.



À l'heure convenue, Asselin et l'agent Bouillon virent entrer dans la salle «A» la dame Bélair en compagnie d'un Brazeau à la démarche nettement moins assurée qu'à l'habitude. Les deux compères se regardèrent en souriant, mais firent mine de ne rien laisser voir de leur amusement devant la mine hagarde et le teint blafard de l'enquêteur. Ce dernier déployait en sourdine des efforts titanesques pour retrouver ses esprits. S'il avait été seul dans son bureau, il se serait administré quelques bonnes claques au visage; dans l'immédiat, il préféra avaler d'un trait un grand verre d'eau glacée.

Anne Bélair était une jolie fille dans la trentaine, cheveux noirs, yeux noisette, teint éclatant, avec un sourire à trente-deux dents immaculées qui avait ébloui d'emblée le sergent-détective.

— Je vous remercie d'accepter de collaborer à mon enquête, bredouilla Brazeau, luttant contre la mollesse de son articulation. Vous avez donc été la compagne d'Antoine Lizotte durant un certain temps. De plus, vous l'avez accompagné dans diverses activités. C'est précisément ce qui m'intéresse. Dites-moi, quand et dans quelles circonstances l'avez-vous rencontré la première fois?

— Je m'en souviens très bien, répondit avec aplomb la jeune femme.

C'était au début du mois de février 1952, à une session de l'Université populaire de la Chambre de commerce des jeunes, rue Saint-Denis. Antoine donnait des cours d'initiation juridique et son ami Bernard Lavigne, un acteur professionnel, était responsable des cours d'art oratoire. Après la session, nous avons discuté tous les trois de mon intérêt pour l'Université populaire. Comme je n'ai pas eu la chance de faire de longues études, j'appréciais grandement cette initiative. Je venais régulièrement aux différentes sessions qui se tenaient les soirs de semaine. Ils ne parlaient pas beaucoup. J'avais l'impression qu'ils partageaient un secret qui n'appartenait qu'à eux. Un soir, nous sommes allés prendre un café tous les trois au Géricimo, rue Sainte-Catherine. Après la soirée, Antoine m'a demandé où je demeurais. Je lui ai répondu que je logeais rue Waverly. "Ça tombe bien, m'a-t-il dit, j'habite tout près, rue Bernard." Lavigne est parti seul de son côté. Antoine m'a donné le bras jusqu'à sa voiture. Tout au long du trajet, il n'a pas dit un mot, puis il m'a déposée chez moi.

— L'avez-vous revu dans les jours suivants? Et avez-vous tenté de vérifier votre intuition concernant ce secret que vous pressentiez?

— Durant tout le mois de février, je suis retournée presque chaque soir aux sessions de l'Université populaire. J'assistais toujours au cours d'initiation juridique. La théorie m'ennuyait un peu, mais Antoine m'intéressait beaucoup. Chaque session, il me reconduisait chez moi. Il ne parlait jamais de lui, et moi, je ne me sentais pas prête à tâter le terrain pour lui arracher une quelconque confidence. Le 15 mars, jour de mon anniversaire, j'ai invité un groupe d'amis à fêter chez moi. Tous des jeunes rencontrés à l'Université populaire. J'en ai profité pour inviter Antoine et son ami l'acteur. La fête a été une réussite. Nous avons bu et dansé jusqu'aux petites heures du matin. Bernard est parti un peu après minuit et le dernier fêtard a quitté l'appartement vers 2 heures. Antoine avait bu trop de gin et il est resté dormir chez moi.

— Vos parents ont donc accepté que cet homme passe la nuit sous votre toit?

— Depuis la mort de mon père, l'année dernière, ma mère habite avec sa sœur, à Rivière-du-Loup, et moi je vis seule en appartement. Je vous le dis franchement: nous avons passé toute la nuit enlacés comme de vrais amoureux. Le lendemain matin, nous avons déjeuné ensemble et nous avons, enfin, beaucoup parlé. Et lui davantage que moi.

— Que vous a-t-il raconté?

— Je vais essayer de tout me rappeler... Ce fut surtout une conversation à

bâtons rompus. Il a commencé par me raconter son parcours. D'abord, il avait été reçu avocat en 1936 ou 1937. Très jeune, il s'était impliqué dans l'action sociale et politique. Au début des années 1940, il avait milité contre la conscription, puis il était entré au Parti communiste à peu près en même temps. Son ami Bernard l'y avait suivi. Tous les deux avaient été très actifs dans le parti. Il ne m'a pas fourni beaucoup de détails sur son action dans ce groupe. Il s'était marié à la fin des années 1940 et avait divorcé trois ans plus tard. Il avait complètement perdu de vue son ex-épouse. Il croyait qu'elle s'était remariée et habitait aux États-Unis. Là-dessus, vous comprendrez que je n'ai pas posé de questions.

— Est-ce qu'il a admis être toujours membre du Parti communiste?

— Non, il n'était plus membre du parti depuis 1951. À la fin janvier 1951, lors de l'effondrement du pont Duplessis, entre Trois-Rivières et le Cap-de-la-Madeleine, le premier ministre a accusé les communistes d'avoir commis un acte de sabotage pour nuire à la sécurité intérieure du pays. Comme Antoine, semble-t-il, était très identifié au parti, il a été victime de harcèlement. La Police provinciale a fait intrusion dans son appartement à la recherche d'écrits subversifs. Tout cela a eu des conséquences néfastes dans l'exercice de sa profession. Il a perdu des clients et il a reçu des menaces. Ces événements se produisaient en même temps que la Russie communiste menaçait notre pays d'une troisième guerre mondiale. La guerre de Corée y était sûrement aussi pour quelque chose. Bref... Antoine a paniqué. C'est à ce moment-là qu'il s'est investi dans la Chambre de commerce dans le but de faire oublier son engagement avec les communistes. Et c'est ainsi que, encore une fois, son ami Bernard Lavigne s'est retrouvé lui aussi très actif dans la Chambre de commerce. Ah! J'allais oublier! Bien avant que je connaisse Antoine, Bernard et lui avaient été approchés par un jeune prêtre du nom de Rainaldo Alvarez, un jésuite professeur de latin, pour faire partie d'une organisation catholique dont j'ignore tout. Les relations d'Antoine avec ce jeune curé remontaient au temps où tous deux fréquentaient le collège Sainte-Marie.

— Connaissez-vous le nom de cette organisation?

— Aucunement.

— Savez-vous si Antoine Lizotte et Bernard Lavigne faisaient toujours partie de ce mouvement?

— Je pense que Bernard et Antoine étaient actifs depuis très longtemps dans ce mouvement. À l'occasion, ils fréquentaient encore Alvarez. J'ignore s'ils ont gravi des échelons dans ce groupe. Après avoir fréquenté Alvarez plusieurs mois, les deux amis ont déménagé boulevard Saint-Joseph. À partir

de ce jour, je n'ai plus jamais eu le moindre contact avec eux.

— Je vous remercie de votre témoignage, chère madame. Les informations que vous avez fournies nous seront très utiles dans la poursuite de notre enquête.

Après le départ d'Anne Bélair, Brazeau, dorénavant tout à fait dégrisé, se concerta avec le journaliste et l'agent Bouillon, insistant auprès d'Asselin pour avoir la une de *L'Écho* lors de la publication de son prochain reportage. Quant à Bouillon, il reçut la directive de localiser Rainaldo Alvarez et de mener des recherches sur les activités du Parti communiste au Québec durant les dernières années. Enfin, il fut convenu que tout le monde se retrouverait au quartier général le lundi suivant.

Ni Asselin ni Bouillon n'osa questionner Brazeau sur la raison qui le poussait à remettre aussi loin la tenue de leur prochaine réunion, et le policier leur en sut gré. Il aurait été bien en peine de leur avouer qu'il désirait tout simplement fuir le chambardement qui allait s'abattre sur sa demeure pendant les prochains jours.

Même avec quelques verres de trop dans le nez, Brazeau ne perdait jamais le nord.

CHAPITRE 13

Lorsqu'on est mêlé à une enquête policière, il est plus prudent d'écarter une femme trop avide de votre fortune. On ne négocie pas avec une dame ambitieuse.

Mardi, 7 juin 1955, en matinée, de la rue de l'Épée à la rue Sherbrooke

Le jour se leva du bon pied. Rue de l'Épée, Asselin ouvrit la fenêtre de sa chambre et, bâillant à s'en décrocher la mâchoire, cueillit un peu de la chaleur de l'été naissant. L'enquêteur était en relâche pour une bonne semaine et le journaliste avait envie de lézarder jusqu'à son retour. Maggy, elle, était en voyage au Mexique avec un groupe de clients. Le retour de la petite cicérone n'étant pas prévu pour tout de suite, il entendait en profiter pour se retremper dans la peau d'un célibataire, mais sans abus.

Asselin remplit un sac à dos en toile kaki de quelques vêtements et d'un vieux répertoire des meilleures adresses des Laurentides. La veille, il avait fait vérifier sa Studebaker. Il prit quand même le temps de se verser un bol de café au lait qu'il dégusta avec une tartine de beurre d'arachide. Son sac en bandoulière, il s'apprêtait à partir lorsque le téléphone sonna.

— Allô!

— Monsieur Gilles Asselin?

— Oui!

— Nous vous informons que Maggy Ashton a été interceptée à l'aéroport de Montréal, dimanche, en possession de drogue. Elle nous a donné votre numéro de téléphone dans le but de vous avertir.

— Est-ce que je peux la voir? Au moins lui parler?

— Elle est actuellement détenue au quartier général de la Police montée. Elle ne peut communiquer avec quiconque pendant la poursuite de l'enquête.

— Pouvez-vous me dire quand elle sera libérée?

— Je ne peux rien avancer. Tout dépend du résultat de l'enquête.

— Est-ce qu'elle a vu un avocat?

— Je ne peux rien vous dire à ce sujet. Maintenant, je dois vous laisser.

Asselin imita son interlocuteur et raccrocha. Dans un geste de frustration, il lança son sac à dos à l'autre bout de la cuisine et tomba sur une chaise où il resta prostré un long moment, la tête entre les mains. Réflexion faite, il décida de se rendre à l'agence de voyages Vacances RC dans l'espoir d'en connaître davantage sur la mésaventure de Maggie.

Au commerce de la rue Bernard, abattu par la nouvelle qui venait sans doute de leur être relayée, tout le personnel de l'agence était réuni dans une petite pièce attenante à la salle de consultation. C'était la première fois que l'entreprise vivait une telle catastrophe. Aux affiches bariolées évoquant des destinations toutes plus exotiques les unes que les autres, les têtes d'enterrement des collègues de Maggy offraient un singulier contraste.

Asselin se présenta comme le compagnon de la jeune femme. Régina Cloutier, la présidente de l'agence, serra la main du journaliste avec compassion.

— Je suis heureuse de faire votre connaissance. Maggy nous a souvent parlé de vous. Vous avez sans doute reçu le même appel que nous...

— Oui, il y a une heure environ, confirma Asselin en lui résumant le laconique coup de fil. En savez-vous plus?

— Ma foi, à peine... Quand Maggy a débarqué à l'aéroport en compagnie d'une dizaine de clients, les douaniers ont fouillé ses bagages et ont trouvé de la drogue. La police l'a arrêtée. Elle est détenue depuis ce temps. C'est une bien triste histoire! Nous avons retenu les services d'un avocat, qui est allé voir Maggy. Dans l'immédiat, nous ne pouvons guère en faire davantage.

— Est-ce que je pourrais rencontrer cet avocat?

— S'il veut bien vous recevoir, nous n'avons pas d'objections. Je vais vous trouver sa carte...

Asselin s'installa à l'un des bureaux déserts de la salle de consultation, saisit un téléphone et communiqua immédiatement avec maître Alexandre Delisle, l'avocat désigné par M^{me} la présidente pour représenter Maggy. Le journaliste sollicita une rencontre pour des raisons personnelles. Au bout du fil, maître Delisle se faisait hésitant. Asselin insista en précisant qu'il avait eu la bénédiction de l'agence de voyages. L'avocat se montra beau joueur et fixa rendez-vous à Asselin à 4 heures de l'après-midi. Le journaliste en profita pour faire un détour par la rue de la Montagne, le temps d'une rafraîchissante escale au Café Martin. Trois dry martini étanchèrent un tantinet son désarroi. Le chef Delfour, qui lui trouvait mauvaise mine, l'interrogea et sut bientôt tout de la déveine qui frappait son client. Compréhensif, le maître queux le reconforta d'un lapin à la moutarde, spécialité de la maison.

À quatre heures moins cinq, Asselin se présenta à son rendez-vous. L'immeuble du 5160, rue Sherbrooke Ouest, logeait plusieurs cabinets d'avocats. L'apparente importance du cabinet auquel appartenait M^e Delisle mit le journaliste en confiance.

L'avocat était un gaillard dans la cinquantaine, franc, loyal, mais peu loquace. Il se doutait bien de ce qu'Asselin voulait savoir et il lui exposa les faits sans détour:

— Madame Ashton a été arrêtée à l'aéroport avec une quantité importante de drogue, du haschich et de la cocaïne. Je ne connais pas la quantité exacte. J'aurai certainement du mal à obtenir une libération sous caution, car elle se refuse à dire à qui la drogue était destinée. Je dois la revoir à ce sujet, dans les prochains jours.

— Tout ce que je peux vous affirmer, c'est que cette drogue ne m'était pas destinée. Écoutez, je suis journaliste et je couvre une importante enquête de meurtres, en étroite collaboration avec un sergent-détective vedette de la police de Montréal. Si mon nom sort dans cette histoire, je vais être aux prises avec d'énormes problèmes. Savez-vous si elle a parlé à des journalistes?

— Je ne crois pas. Mais la Police montée peut avoir fourni des informations.

— Si jamais la presse veut me mêler à cette histoire, je vais tout faire pour me dissocier d'elle. Je compte faire transporter dans les meilleurs délais toutes ses affaires à l'agence de voyages qui l'employait.

— Soyez prudent. Il est fort possible que la Police montée veuille perquisitionner votre domicile. Si vous vous débarrassez des biens de Maggy Ashton, vous pourriez alors être accusé d'avoir fait disparaître des preuves.

— Je n'ai rien à voir avec ce trafic de drogue... Et je n'ai pas la moindre idée comment toute cette affaire va tourner.

— Laissez-moi vos coordonnées. Je vous informerai de la suite des événements.

Le journaliste quitta le bureau de l'avocat à demi rassuré. Il passa les jours suivants dans un état de profonde stupeur. Quand il parvenait à se ressaisir, il tentait de joindre l'enquêteur pour l'informer des malheurs qu'il subissait, en pure perte. Au bout du fil, sa femme, chaque jour moins aimable, lui répondait qu'elle ignorait le lieu où s'était réfugié son mari. Quand c'était sa fille qui répondait, elle reposait simplement le combiné sur le socle de l'appareil, sans rien dire. Injoignable, introuvable, Brazeau se prélassait quelque part en se fichant bien des éventuels soucis de ses compagnons.

Samedi, 11 juin 1955, 19 h 30, de la rue de l'Épée au Colibri

Assis devant son appareil de télévision depuis le début des actualités filmées, Asselin surveillait chaque mot que l'annonceur débitait pour s'assurer qu'il n'était pas question du trafic de drogue et, surtout, pas fait mention de son nom. Un quart d'heure plus tard, il put enfin se détendre, soulagé: l'épisode de Maggy ne faisait pas partie des faits divers du jour. Le téléphone sonna. Asselin se précipita sur l'appareil pour entendre la voix de son ex-fiancée, Paulette Arbic.

— Je viens de lire un entrefilet dans *Nouvelles et Bavardages* racontant qu'une employée d'une agence de voyages a été arrêtée à l'aéroport pour trafic de drogue. J'ai tout de suite pensé à ta petite amie. Heureusement, aucun nom n'était mentionné. J'imagine que tu dois être dans tous tes états.

Asselin marmonna quelques mots qu'une imagination fertile pouvait interpréter comme un appel au secours. Sans doute allèrent-ils droit au cœur de Paulette qui ajouta:

— Retrouvons-nous d'ici une heure au Colibri, rue Mansfield. C'est moi qui t'invite.

Le sentiment de torpeur qui accablait Asselin le suivit jusqu'au restaurant. Cette affaire de drogue lui enlevait toute envie de discuter avec Paulette des aléas de sa relation avec Maggy, et il escamota de son mieux le sujet:

— Passons, veux-tu, par-dessus ma liaison avec cette fille qui m'a trompé avec quelques sachets de drogue. Pour moi, tout est fini. Je retourne au règne souverain de la solitude du vieux garçon. Parlons plutôt de toi.

— Dans mon cas, confia Paulette, ce qui m'accable, c'est la maladie de Carl.

— Ce n'est pas trop grave, j'espère?

— Je l'espère aussi. Le mois dernier, quand il est revenu de Paris, où il était allé voir son éditeur, il toussait beaucoup. Son médecin lui a fait passer des radiographies de ses poumons pour découvrir qu'il souffrait de tuberculose et, ma foi, à un stade assez avancé.

— Comment est-il en ce moment?

— Plutôt bien... Il est entré au sanatorium de Sainte-Agathe. C'est un complexe situé dans un cadre enchanteur, où Carl se gave d'air pur et de repos. Les médecins sont convaincus que l'action purificatrice et fortifiante de l'air, en particulier celui de la montagne, est un gage de guérison. Si la maladie gagne du terrain, on lui administrera de la streptomycine, un nouveau médicament.

Tout au long du souper, la discussion porta sur l'état de santé de Carl Brière et ses sautes d'humeur. Pendant ce temps, Paulette avait la responsabilité d'assurer presque à elle seule, chaque semaine, la publication du *Montréal Illustré*. Elle trouvait ardu de mener de front la gestion quotidienne du journal et les affectations des journalistes et des photographes, le tout entrecoupé de visites régulières à Sainte-Agathe, au chevet du malade.

— Je ne te demanderai pas de venir me donner un coup de main tout de suite. Tu as déjà l'enquête des meurtres au Forum qui te tient fort occupé. Mais quand tu en auras fini de tes reportages dans *L'Écho du Matin*, tu pourrais peut-être venir m'assister quelque temps?

Asselin perçut dans cette requête de Paulette une tentative de rapprochement présentant un risque de retour à la vie commune, un scénario qui ne figurait pas dans ses plans. Il se garda bien de répondre à une invitation derrière laquelle lui semblait se camoufler un piège pour homme seul, et il préféra faire prudemment dévier la conversation sur un sujet plus terre-à-terre:

— Tu devrais tout de suite t'embaucher un adjoint. La tuberculose est contagieuse, et tu dois prendre toutes les précautions pour éviter le pire. Tu as besoin de repos, toi aussi. N'attends pas qu'il soit trop tard, pense à toi d'abord.

Touchée par la sollicitude de son ex, Paulette laissa couler une larme, et la soirée se termina par une amicale embrassade. Ils promirent de se revoir aussitôt que l'un ou l'autre en exprimerait le désir. C'était un pacte de bon aloi qui n'engageait à rien et qui ne faisait de mal à personne.

Lundi, 13 juin 1955, en matinée, quartier général de la police

Asselin était arrivé très tôt dans l'espoir d'attraper Brazeau au vol. Il était nerveux, ne sachant trop comment annoncer au sergent-détective la mésaventure de Maggy. Cette histoire de trafic de drogue pouvait avoir des répercussions désastreuses dans la poursuite de sa collaboration à l'enquête. Même si le nom d'Asselin n'avait toujours pas été mentionné dans les médias, l'épée de Damoclès continuait à osciller doucement au-dessus de sa tête.

Dans le couloir qui conduisait au bureau du chef enquêteur, le journaliste croisa Brazeau et fondit sur lui comme la misère sur le pauvre monde:

— Est-ce que je peux vous voir seul à seul avant le début de notre rencontre de travail?

— Si c'est pour me parler de ton dernier reportage, je te rappelle que j'avais exigé que le compte rendu du témoignage de la petite amie de Lizotte paraisse à la une. Ça n'a pas été le cas...

— Mais il y avait en première page un fil de sortie de quelques lignes sur deux colonnes, et la suite en page 3. Ce n'était pas si mal, non?

— Il faudrait savoir si votre journal mise vraiment sur moi ou pas. Voilà une bonne question que tu pourrais poser à ton patron, le général...

— Colonel, pas général.

Brazeau fit mine de balayer l'air de la main pour montrer à quel suprême degré ce genre de vétille l'indifférait. Asselin soupira intérieurement. En moins d'une minute, il avait déjà réussi à réveiller la grogne du policier. Un départ en beauté qui présageait bien de la suite...

— On verra tout ça plus tard... Amène-toi!

Les deux hommes se retirèrent dans le bureau du sergent-détective. Après avoir respiré profondément, le journaliste se lança, sans omettre un seul détail, dans le récit de ce qu'il avait vécu ces derniers jours dans l'affaire du trafic de drogue de sa désormais ancienne petite amie Maggy Ashton. Il jura ne pas être impliqué, de près ou de loin, dans cette histoire de drogue et insista sur le fait que son nom n'y avait pas été mêlé jusqu'à maintenant, même si l'incident avait été abondamment cité dans les médias. Enfin, Asselin assura son interlocuteur qu'il comprenait très bien que si la presse venait à l'impliquer dans cette histoire, il ne pourrait plus être associé à l'enquête des meurtres au Forum.

Bill Brazeau écouta dans un silence monacal l'émouvante confession. Il ne posa aucune question sur les faits, mais prodigua en revanche à son équipier quelques conseils aux allures de diktats:

— Primo, ramasse tout ce qui traîne dans ton appartement qui appartient à cette fille et débarrasse-toi de ses cossins au plus sacrant. Deuxio, si quelqu'un te questionne sur tes relations avec cette fille, tu réponds que c'est une ancienne connaissance... Tu n'étais pas au courant de ses activités et tu n'as rien à ajouter, point.

— Je vais jouer ça à l'oreille, dit Asselin en refusant d'avouer qu'il ne viderait pas son appartement, tant sa peur était grande que la Gendarmerie royale vienne fouiller sa maison.

Tout était dit. Brazeau était prêt à passer à l'ordre du jour et il convoqua Bouillon. À peine celui-ci se fut-il introduit dans la pièce que Brazeau entra dans le vif du sujet, sans même saluer son agent. Avait-il localisé Rainaldo Alvarez? Qu'avait-il appris sur les activités du Parti communiste au Québec? Asselin se passa une fois de plus la réflexion que le sergent n'était vraiment pas l'homme du *small talk*...

— D'abord, commença Bouillon, j'ai repéré Alvarez à Manchester, dans

l'État du New Hampshire.

— Je t'ai demandé de le localiser... pas de le repérer sur la mappemonde. Comment est-ce que je peux communiquer avec le jésuite?

— Pour le moment, je n'ai pas réussi à déterminer son occupation et ses coordonnées là-bas.

— Continue à chercher. Quand tu l'auras localisé, tu me reviens immédiatement.

— Oui, sergent. Je serai vos yeux et vos oreilles.

«Vos yeux et vos oreilles...» Brazeau regarda Bouillon d'un drôle d'air, en se demandant bien dans quel roman de gare son assistant était allé chercher une pareille formule. Mais le brave garçon était si plein de bonne volonté que l'enquêteur se garda bien de s'en moquer et préféra enchaîner:

— Point suivant!

— Pour ce qui est des communistes, je dirais qu'ils n'en mènent pas large au Québec ni au Canada d'ailleurs, poursuivit Bouillon, qui baissa la tête pour lire ses notes. Le Parti communiste du Québec était un tiers parti politique québécois. Il a été fondé en 1921. À la suite de son interdiction par les autorités provinciales, il a été connu sous le nom de Parti ouvrier progressiste à compter de 1941. Le parti était au départ la filiale québécoise du Parti communiste canadien, interdit au pays la même année. Aucun de ces deux partis n'a jamais réussi à faire élire un député à l'Assemblée législative du Québec. Les activités des membres du Parti communiste se résumaient à infiltrer les syndicats ouvriers, organiser des grèves, faire du piquetage, distribuer des brochures révolutionnaires et se retrouver de temps en temps en prison.

— Maintenant, décréta Brazeau, il faut connaître les rôles de Lavigne et Lizotte dans le parti, ainsi que leur degré d'influence. Il n'est pas impossible que leurs actions aient suscité un désir de vengeance qui aurait mené au double meurtre. D'ailleurs, je trouve qu'ils ont quitté le parti un peu trop brusquement... À plus forte raison pour se lancer tout de suite dans les bras de la Chambre de commerce, un groupe aux valeurs complètement opposées.

Sur ces nouvelles directives, Brazeau congédia ses deux subalternes. Après une semaine d'escapade, il avait négligé ses affaires courantes. Avec un peu plus de perspicacité, Asselin aurait pu remarquer que la panse du policier marquait un arrondi encore plus prononcé qu'à l'ordinaire. Une semaine entière de pêche avec deux vieux amis, à s'empiffrer de poisson et de bière «tablette», avait laissé des traces qu'un œil exercé pouvait aisément discerner.

L'enquêteur avait convoqué en après-midi la famille Lavigne pour faire le

point sur les révélations d'Anne Bélair. Il lui restait à préparer son interrogatoire. Les questions se bousculaient dans sa tête. Il se mit résolument au travail.

La tante Azéla et son fils Yves Chalifoux, les seuls parents de l'acteur Bernard Lavigne, se présentèrent au quartier général de la police avec une dizaine de minutes de retard. Impatients, Brazeau et Asselin les attendaient dans le couloir, juste en face de la grande salle des interrogatoires. Mais la tante Azéla n'entendait pas encourir le courroux du policier, elle préféra passer d'emblée en mode attaque:

— C'est la troisième fois que vous nous faites venir ici, ça devrait commencer à être suffisant, non? Je vous préviens, cette fois je n'ai rien de nouveau à vous apprendre.

— Je vais personnellement m'en assurer, lança le sergent-détective en lui servant son sourire le plus enjôleur, soit une expression tout à fait neutre.

— Allons, maman, l'inspecteur ne cherche pas à vous mettre en boîte, la rassura son fils. Il veut seulement savoir ce que nous connaissons des activités de Bernard afin de coffrer son assassin.

— C'est en plein ça! s'exclama Brazeau, ravi, en invitant tout le monde à prendre place dans la salle d'interrogatoire, où il enchaîna sans attendre: Revenons, pour commencer, aux questions que nous avons abordées lors de notre rencontre précédente. Madame Chalifoux, quand je vous ai demandé si, à votre avis, Bernard et Lizotte avaient été victimes de vengeance ou de jalousie, vous sembliez convaincue qu'il s'agissait d'un tueur ayant un compte à régler avec eux. Avez-vous en tête un ou des faits qui viendraient appuyer votre impression?

— Je n'ai pas de faits précis, seulement des intuitions féminines.

— Parlez-nous de ces intuitions...

— Je vous ai dit qu'Antoine Lizotte fréquentait la haute société et connaissait un tas de gens. Il a toujours eu beaucoup d'influence sur mon neveu, si bien qu'il l'a entraîné avec lui dans des activités pas toujours recommandables.

— Pourriez-vous être plus précise et moins intuitive? demanda Brazeau, dont le trait d'esprit passa sous le radar de la vieille dame.

— Si vous aviez été plus loin dans votre interrogatoire de la famille Lizotte, vous auriez appris bien des choses.

— Justement, nous avons longuement interrogé la famille de Lizotte, ainsi qu'une de ses proches, son ex-petite amie, qui nous a aiguillés sur des pistes intéressantes. La connaissance que vous avez de votre neveu aurait dû fatalement nous mener plus tôt sur ces pistes-là.

— De quoi voulez-vous parler? fit la tante Azéla, dont l'expression de surprise paraissait sincère.

— Je veux bien répondre à votre question si vous répondez à celles qui suivront...

— Dites toujours... Je ferai de mon mieux.

— Nous avons appris que votre neveu et son ami Antoine ont commencé à militer au Parti communiste dans les années d'après-guerre. Étiez-vous au courant des activités que Bernard menait dans ce parti? Et si oui, qu'en savez-vous?

— Si vous me le permettez, intervint le fils d'Azéla, je pourrais répondre à la place de ma mère.

— Mes questions s'adressent à vous deux. Vous pouvez prendre la parole quand bon vous semble.

— Au début, je ne savais pas qu'il s'était engagé dans l'action politique avec les communistes, jusqu'au jour où j'ai appris qu'il avait quitté le parti pour des raisons professionnelles. Je m'explique. Je suis vendeur d'assurances. Un jour de 1951 ou de 1952, je rencontre un client qui fait du théâtre. Spontanément, je lui demande s'il connaît Bernard Lavigne. Il me dit qu'il l'a connu au Conservatoire d'art dramatique et qu'il a partagé la scène avec lui à quelques reprises. Mon client m'informe aussi que ces dernières années, Bernard a eu beaucoup de mal à trouver des rôles. Il était boycotté à peu près partout à cause de son implication au Parti communiste. Tout ça à cause des pressions du gouvernement Duplessis et des répercussions du maccarthysme qui sévissait aux États-Unis. La croisade de McCarthy contre les sympathisants communistes à Hollywood a fini par déborder hors des frontières. Le mouvement a pris de l'ampleur au Québec, et les troupes de théâtre ont été forcées d'intervenir pour ne pas perdre les subventions du gouvernement qui menait, lui aussi, sa chasse aux sorcières contre les communistes.

— Et c'est aujourd'hui que vous me dites ça! Pourtant, la dernière fois que je vous ai interrogé, vous ne m'avez rien dit de tout ça...

— Parce que j'étais en présence de la famille Lizotte... Je ne pouvais pas parler franchement. Cette incursion au Parti communiste était une autre idée d'Antoine Lizotte, j'en suis persuadé. Il a toujours entraîné mon cousin dans

toutes sortes d'entreprises louches...

— Que savez-vous d'une organisation catholique, pilotée par un jeune jésuite du nom de Rainaldo Alvarez, dans laquelle Bernard et son ami Antoine auraient été très actifs?

— J'en ignore tout, répondit Yves.

— Et vous, M^{me} Chalifoux, ça vous dit quelque chose?

— Bernard n'était pas très pieux et encore moins pratiquant. Ça m'étonnerait qu'il ait fait partie d'un mouvement catholique.

— Bon! Avez-vous d'autres faits ou commentaires à ajouter?

— J'aimerais ajouter un commentaire, dit Yves Chalifoux. Ma mère a souligné au début qu'elle croyait que Bernard et Lizotte avaient été victimes d'un tueur ayant un motif. Pour ma part, j'ai plutôt l'impression que le meurtrier ne visait qu'un seul d'entre eux, et que l'autre a été abattu soit par accident, soit parce qu'il constituait un témoin gênant. Je vous dis ça après y avoir mûrement réfléchi... Antoine Lizotte connaissait beaucoup de monde et brassait de grosses affaires à titre d'avocat. Bernard a pu se trouver au mauvais endroit, au mauvais moment... Ce n'était peut-être pas lui qu'on visait. Voilà, c'est ce que je tenais à vous dire.

— Et je vous en remercie, affirma Brazeau. Mais nous enquêtons sur un double meurtre et nous ne devons écarter aucune hypothèse.

Sur ces paroles, la tante et son fils quittèrent le quartier général de la police en espérant ne plus avoir à y remettre les pieds. Brazeau demeura seul avec le journaliste. Tous deux se dévisageaient bêtement, avec des mines d'enfant de chœur, bouche bée, comme s'ils attendaient une hostie. Puis ils s'ébrouèrent, comme pris en faute. L'enquêteur glissa ses pouces sous sa paire de bretelles et respira profondément. Asselin mâchonna le bout de son crayon et cracha dans une corbeille à papier un morceau de gomme à effacer.

— Tu n'as vraiment rien à dire? demanda le sergent-détective. Habituellement, tu as toujours quelque chose à dire.

Asselin offrit ces propos, sept fois dûment tournés dans sa bouche:

— Cet interrogatoire me laisse sur ma faim.

— Tu parles! Je n'ai rien appris de réellement nouveau. Il faut continuer à suivre toutes nos pistes... Le possible complot Aspiro-Bayard, les activités de nos deux victimes au sein du Parti communiste et le rôle du jésuite Alvarez dans cette mystérieuse organisation catholique.

— Je voulais vous dire, j'ai reçu un appel au journal... Le détective Ubald Côté m'a demandé de communiquer avec lui.

— Rappelle-le au plus sacrant. Des fois qu'il aurait des nouvelles de

Bayard.

Au ton enthousiaste de sa voix, Asselin constatait que la piste Aspiro-Bayard avait toujours les faveurs de Brazeau, et qu'il la révérait comme un homme qui ne peut se résoudre à oublier tout à fait son premier amour de jeunesse.

Extrait de *L'Écho du Matin* du vendredi, 17 juin 1955

UN SUSPECT DU DOUBLE MEURTRE AU FORUM EST ASSASSINÉ À SOUTH BEACH EN FLORIDE

par Gilles Asselin

Claude Bayard, le frère de Nathalie Bayard, disparue dans les Keys l'année dernière, a été assassiné dans son appartement du quartier de South Beach, à Miami, en Floride. Le sergent-détective Bill Brazeau, chargé de l'enquête dans le double meurtre survenu au Forum au mois de mars dernier, avait suspecté Claude Bayard d'être associé à un complot dans l'attentat qui a coûté la vie à Antoine Lizotte, avocat, et Bernard Lavigne, acteur, tous deux bien connus à Montréal dans leurs milieux respectifs.

La victime du meurtre, Claude Bayard, ex-associé de la firme Consumers Finance, avait quitté précipitamment son logis de Montréal, il y a quelques semaines. Depuis, son entourage n'avait reçu aucune nouvelle de lui.

Il faut se rappeler que, lors de sa mystérieuse disparition dans les Keys, Nathalie Bayard était accompagnée des deux victimes de l'attentat du Forum. Peu après cette disparition, Claude Bayard s'était rendu en Floride avec un détective privé dans le but de découvrir ce qui était arrivé à sa sœur.

Dans son enquête sur le double meurtre du Forum, le sergent-détective Brazeau en était venu à la conclusion, après interrogatoire de Bayard, qu'il y avait apparence de complot en vue d'assassiner les deux compagnons de Nathalie. Les recherches se sont depuis poursuivies afin d'accumuler les preuves nécessaires avant de porter des accusations formelles.

Puis Claude Bayard a quitté Montréal sans aviser qui que ce soit dans son entourage. Même les biens qu'il avait entreposés à l'heure de son départ se sont évanouis sans laisser de trace. Sa disparition dramatique en Floride annule les soupçons qui pouvaient peser contre lui. La police de Miami mène actuellement enquête sur ce mystérieux assassinat.

CHAPITRE 14

*Un policier incapable de se contenter de petits
pas dans le marathon d'une enquête
n'arrivera jamais à rien.*

Vendredi, 17 juin 1955, en matinée, quartier général de la police

Asselin, trop heureux de partager avec Brazeau sa primeur du jour, le rejoignit avec un exemplaire de *L'Écho du Matin*. Le sergent-détective était en retard ce matin-là et Asselin arpenta de long en large le couloir qui menait au bureau du policier jusqu'à ce qu'il se présente enfin, un café en main et le front déjà plissé.

— Tenez, annonça le journaliste, voici pourquoi Ubald Côté tenait tant à me parler.

— Laisse-moi le temps de déposer ma tasse de café...

Les deux hommes passèrent dans le bureau de l'enquêteur. Brazeau mit ses lunettes et lut avec attention le récit de l'assassinat de Bayard. Voir l'enquêteur en état de choc, à mesure que les lignes défilaient sous ses yeux, procurait un doux plaisir à Asselin, qui prit bien garde de ne pas laisser paraître sa satisfaction.

— Quelle nouvelle! Est-ce que Côté t'a fait d'autres révélations au sujet de Claude Bayard qui ne figurent pas dans ton papier?

— Un peu! D'abord, tout le temps que son ami Claude a été en Floride, il a communiqué avec lui plusieurs fois. Un fait va probablement vous surprendre... J'ai rappelé à Côté que nous étions allés chez International Warehouse à deux reprises, et que le hangar de Bayard avait été mystérieusement vidé en 24 heures. Il m'a répondu que tous les biens de Bayard étaient bel et bien entreposés là-bas, mais dans le hangar numéro 18, et non le numéro 8, celui qu'on nous a montré.

— Ce sacré Italien s'est moqué de nous! fulmina l'enquêteur. Si jamais je le recroise, je vais lui montrer avec mon pied où se termine son dos. Bon, résumons-nous! Avec cet assassinat, nous devons abandonner pour de bon la thèse du complot avec Jos Aspiro. À moins que celui-ci, pour se débarrasser

d'un complice gênant, n'ait engagé un de ses tueurs à gages pour liquider ce pauvre Bayard.

— Si vous voulez mon avis, nous ne devrions plus nous soucier de tout ce joli monde: Bayard frère et sœur, Aspiro et compagnie. Autrement, on risque de se remettre à tourner en rond. Nous devrions plutôt mettre le cap sur les activités de Lizotte et Lavigne au Parti communiste ainsi que sur cette nébuleuse organisation catholique.

Brazeau ne voulut pas ouvertement donner raison à Asselin et se contenta de lâcher sèchement:

— Mais où est passé Bouillon? Je ne l'ai pas vu de la semaine! Il devait nous revenir avec des réponses à nos questions là-dessus!

Asselin vit Brazeau empoigner brusquement son téléphone et l'entendit aboyer des ordres. Il réprima héroïquement un large sourire mi-amusé mi-triomphant.

Le même jour, en fin d'après-midi, locaux de *L'Écho du Matin*

Alors que Gilles Asselin se préparait à quitter le journal, la standardiste l'informa que quelqu'un venait d'arriver et l'attendait. Le journaliste voulut avoir plus d'information sur la personne en question, mais sa collègue lui répondit que le visiteur n'avait rien voulu lui dire, mis à part son désir de le rencontrer. «C'est agaçant, se dit Asselin. Qui peut bien avoir le culot de me déranger un vendredi, en fin de journée?»

— Dites à cet indésirable que je suis débordé et qu'il revienne un autre jour.

Pour sauver la face, Asselin prit un livre et se mit à lire pour tuer le temps. Au bout d'un quart d'heure, après avoir pris la précaution de s'assurer que le visiteur était parti, Asselin sortit dans la rue... et fut aussitôt abordé par un jeune homme moustachu portant des petites lunettes rondes et vêtu d'un veston sport. L'ensemble de sa personne dégageait une allure plutôt inoffensive.

— Vous êtes bien le journaliste Gilles Asselin? C'est vous qui couvrez l'enquête du meurtre au Forum avec le sergent-détective Brazeau? Je lis vos chroniques tous les jours dans *L'Écho du Matin*. J'aimerais vous parler de quelque chose qui pourrait vous aider.

Asselin était conscient qu'à ce moment précis, une seule phrase aurait dû sortir de sa bouche: «Pourquoi ne pas plutôt vous adresser à la police?» Mais ce fut sans aucune surprise qu'il s'entendit dire:

— De quoi s'agit-il?

— Des activités des deux victimes du meurtre au Forum lorsqu'ils militaient au sein du Parti communiste.

— Il y a un petit café, à deux pas...

— Je regrette, mais je préfère vous rencontrer ailleurs pour discuter de ce sujet. Je vous attends dimanche matin, à compter de 11 heures, à la suite 417 de l'hôtel Queen. J'aimerais que le sergent-détective Brazeau soit aussi présent. Si vous êtes d'accord pour me rencontrer, je vous attendrai jusqu'à 2 heures de l'après-midi. Après ça, tant pis! Vous aurez manqué une belle occasion de faire progresser votre enquête. Au revoir!

— Attendez! Est-ce que je peux au moins savoir votre nom?

— À dimanche matin!

Le mystérieux visiteur disparut comme il était venu, son anonymat préservé. Plutôt que de téléphoner au quartier général pour parler à Brazeau, Asselin préféra se rendre sur place pour rendre compte de cette brève mais sensationnelle conversation. Une fois là-bas, le journaliste se fit dire que Brazeau était absent jusqu'à lundi. Par chance, Asselin croisa Georges Alain, le chef de la Sûreté de Montréal. Asselin lui exposa l'importance de contacter Brazeau dans les plus brefs délais en rapport avec l'enquête sur les meurtres au Forum. La minute d'après, Brazeau avait la surprise d'être dérangé à la maison par son loyal équipier, son agacement étant vite tempéré par la perspective d'une possible avancée dans son enquête.

Dimanche, 19 juin 1955, en fin de matinée, rue Saint-Jacques

L'enquêteur avait donné rendez-vous à son collaborateur dans un café de la rue Peel, au coin de Saint-Jacques, juste en face de l'hôtel Queen, peu avant la rencontre avec l'étrange personnage ayant approché Asselin.

— Tu es certain que ce type t'inspire suffisamment confiance pour que nous le rencontrions seuls? interrogea Brazeau.

— Il m'a paru sincère: c'est tout ce que je peux dire.

— Bon, alors allons-y.

Les deux hommes montèrent au quatrième étage de l'hôtel. Sans savoir à quoi s'attendre, Asselin frappa à la porte du 417. Pas de réponse. Une vague d'appréhension déferla par tout son corps. Et s'il s'agissait d'un piège? Il frappa de nouveau. Toujours pas de réponse. Brazeau lui dit, *sotto voce*:

— Ne reste pas planté devant la porte, mets-toi un peu à l'écart. Quand on ne connaît pas la personne qui est de l'autre côté, la prudence s'impose... Un coup de feu est si vite tiré.

Tout à coup, une voix se fit entendre derrière la porte:

— Qui est là?

— C'est moi, Asselin, le journaliste de *L'Écho du Matin*.

La porte s'ouvrit et Gilles Asselin reconnut l'homme qui l'avait abordé devant les locaux du journal.

— Entrez, messieurs, je vous prie. Vous prendrez bien un peu de café, dit-il en se dirigeant vers une petite desserte où fumait un percolateur.

L'homme s'installa dans un large fauteuil en invitant ses deux visiteurs à prendre place sur un grand divan.

— Avant toute chose, dit-il, j'aimerais que les choses soient claires entre nous. Mes informations ne concernent que l'enquête que vous menez. Jusqu'ici, si j'ai bien compris, tout ce qui se rapporte à cette enquête a été relaté dans *L'Écho du Matin*. C'est d'ailleurs grâce à cette série d'articles que j'en suis venu à prendre contact avec vous, M. Asselin. Mais voilà! Si je suis prêt à me mettre à table avec des renseignements de première main, ce n'est pas pour voir mes propos affichés à pleines pages dans un journal. Je m'explique...

— C'est une bonne idée, commenta Brazeau.

— Durant des années, j'ai été membre du Parti communiste, et c'est dans ce contexte que j'ai connu et fréquenté messieurs Lizotte et Lavigne. Depuis 1941, le Parti communiste est interdit au Québec. La direction a donc décidé de changer son nom en Parti progressiste ouvrier. Nous présentons, à chaque élection provinciale, des candidats progressistes ouvriers. Je dois moi-même me présenter aux élections de 1956. La nature des informations que je vais vous révéler contribuerait à m'identifier comme taupe au service d'une enquête qui pourrait conduire à des accusations de membres du parti. Vous me suivez?

— Je vous suis très bien. Continuez.

— Je propose donc que ma participation à votre enquête ne soit pas étalée sur la place publique. Si vous écoutez attentivement ce que je vais vous dire, il sera par la suite facile pour vous d'aller plus loin dans vos investigations. Si vous comprenez où je veux en venir et si vous acceptez mon point de vue, je suis prêt à vous parler franchement.

— Est-ce que je pourrai poser des questions?

— Toutes vos questions seront les bienvenues.

— Dans ce cas, je crois que nous pourrons nous entendre.

Asselin intervint:

— Pouvons-nous prendre des notes?

— Vous pouvez prendre des notes. Mais pas d'enregistrement et pas de

photos. C'est d'accord?

— C'est d'accord, acquiesça Brazeau, qui sentait une certaine excitation le gagner. Parlez!

— Soit! Dès leur arrivée au parti, Antoine Lizotte et Bernard Lavigne ont été très actifs. Lizotte est devenu conseiller juridique du parti et il écrivait dans le journal *Combat*, qu'il distribuait à la porte des collègues. Lavigne s'occupait surtout de recrutement. Il faisait des discours devant de petits groupes de chômeurs et de syndiqués. Les deux membres travaillaient en étroite collaboration avec la direction du parti.

— Est-il exact que Lizotte a été victime de harcèlement après la chute du pont Duplessis et que sa maison a été perquisitionnée? demanda Brazeau.

— Après l'affaire du pont, il a eu la Police provinciale à ses trousses, sans compter les fiers-à-bras de l'Union nationale qui ne manquaient jamais une occasion de le tabasser lors de manifestations.

— Pouvez-vous confirmer que Bernard Lavigne a été boycotté comme acteur à cause de son engagement dans le parti?

— Il est certain que ses tournées dans les milieux du chômage et des syndicats l'ont fait connaître comme un fervent communiste. Avec les années, et à cause des élections provinciales, certains membres sont devenus plus pragmatiques. Lizotte et Lavigne, par exemple, se sont affichés comme ouvriers progressistes plutôt que communistes. Une scission s'est produite. Les vrais communistes étaient victimes d'une chasse aux sorcières, bien plus que les ouvriers progressistes qui, eux, cherchaient à rentrer dans le rang de l'action politique, provinciale aussi bien que fédérale.

— Croyez-vous que cette scission entre les deux groupes ait pu nourrir des idées de vengeance?

— La rupture de Lavigne et Lizotte avec le parti a laissé beaucoup de rancœur chez les vrais travailleurs progressistes ouvriers. Surtout quand nos deux lascars se sont joints à la Chambre de commerce. Leur défection a été perçue comme un véritable sacrilège. Pensez donc! Passer du comité révolutionnaire à un groupe issu de la plus pure bourgeoisie! À un certain moment, quelques membres ont réellement pensé leur faire, sans jeu de mots, un mauvais parti.

— Êtes-vous en mesure de nous fournir des noms?

— Non, je n'en ai aucun, et même si j'en avais, je ne vous les donnerais pas. Il appartient à vous, comme enquêteur, de faire les recherches qui s'imposent maintenant que vous disposez de ces informations.

— Pensez-vous, après toutes ces années, que des gens éprouvaient encore

assez de ressentiment à l'égard de Lizotte et Lavigne pour vouloir se venger d'eux?

— Je suis très proche du parti, et je dirais que certaines personnes que j'y fréquente ont très longtemps caressé ce projet. D'ailleurs, depuis que Lizotte et Lavigne ont quitté le parti, toutes sortes d'incidents sont survenus qui ne laissent aucun doute là-dessus. Il y a eu des tentatives d'incendie de la maison de Lizotte, des prises de bec avec Lavigne à la Chambre de commerce... et d'autres incidents mineurs. Vous auriez intérêt à faire une visite-surprise au quartier général du Parti ouvrier progressiste, boulevard Saint-Laurent. Là, vous seriez bien placés pour mesurer l'état de frustration de certains membres du parti...

— C'est intéressant, nota Brazeau. Votre suggestion est judicieuse. Et vos propos nous sont très précieux. Nous vous sommes très reconnaissants.

— Alors témoignez-moi votre gratitude en me jurant qu'ils ne seront pas diffusés dans le journal. Je serais mis au pilori à l'instant même.

Les trois hommes se séparèrent sur des poignées de main. Le sergent-détective et le journaliste se concertèrent immédiatement en sortant de l'hôtel et en vinrent rapidement à la conclusion que rien de ce qui venait d'être dit à l'hôtel Queen ne pourrait être publié dans *L'Écho du Matin*. Dans l'immédiat, mieux valait sacrifier ce passionnant rebondissement dans l'enquête pour réserver aux lecteurs un éventuel – et spectaculaire – dénouement de l'affaire du double meurtre...

Mercredi, 22 juin 1955, en matinée, rue Sherbrooke

Arrivé au bureau de maître Delisle, à Westmount, une dizaine de minutes avant son rendez-vous, Asselin eut tout le temps pour imaginer les pires scénarios qui l'attendaient. Quand, enfin, il lui fut possible de pénétrer dans le bureau de l'avocat, ce dernier en vint rapidement au fait:

— J'ai obtenu la libération sous caution de mademoiselle Ashton. Elle a accepté de donner des informations sur la livraison de la drogue qu'elle avait en sa possession à son arrivée à Montréal.

— Savez-vous où elle compte habiter après sa libération? demanda le journaliste sur un ton qu'il voulait détaché.

— Madame Cloutier, sa patronne, va l'accueillir chez elle.

Asselin évacua un énorme «Ouf!» intérieur avant de poursuivre:

— Est-ce qu'elle a pris de mes nouvelles?

— Elle m'a juste demandé de vous expliquer ce qu'elle avait l'intention de faire avec la drogue qu'elle a rapportée.

— Pourquoi? Songeait-elle à cacher son butin à la maison de la rue de l'Épée?

— Non. Elle devait laisser la marchandise dans un casier, à la gare centrale, puis aller porter la clé dans un cendrier au bar du Maroon's Club, rue Sainte-Catherine.

— Oh là là! C'est un peu embêtant pour moi... Je suis allé plusieurs fois au Maroon's Club, le printemps dernier, pour voir Maggy. J'espère que les policiers ne viendront pas me poser des questions sur la faune qui hante ce lieu.

— Mais vous n'avez rien à craindre si vous n'y connaissez personne, n'est-ce pas?

— À part M. Mirnof, l'agent de Maggy, en effet, personne. La femme de ce Mirnof est la sœur de Régina Cloutier, et c'est grâce à elle si Maggy a eu un emploi à l'agence de voyages.

— Hum, intéressant... Ça sent un peu la combine. J'enregistre précieusement cette information en vue du procès...

— Quand devrait-il avoir lieu?

— À l'automne. Il n'y a pas encore de date précise.

— Comptez-vous avoir besoin de mon témoignage?

— C'est possible.

— J'espère seulement que l'enquête sur les meurtres au Forum sera classée à ce moment-là, songea-t-il à voix haute.

En sortant du cabinet de l'avocat, Asselin n'avait plus qu'une idée en tête: retourner chez lui au plus vite, fourrer dans une grande valise tous les effets personnels de M^{lle} Ashton et aller livrer le tout à l'agence de voyages.

Le même jour, en fin d'après-midi, quartier général de la police

Toute la journée, Brazeau avait tenté de joindre l'agent Bouillon, qu'il avait récemment converti en rat de dépôt d'archives. Ce dernier devait lui faire rapport sur les dossiers qu'il lui avait confiés. Quand Brazeau entendit des pas dans le couloir, il se prépara à enguirlander son agent comme un sapin de Noël, mais il dut ravalier ses noms d'oiseaux en voyant Asselin pousser la porte de son bureau. Encore secoué, le journaliste revenait directement de l'agence de voyages, où il avait abandonné les derniers objets qui le reliaient encore à la personne de Maggy. Ravi de pouvoir compter sur un auditoire, Brazeau s'épancha en long, en large et en travers sur le savon qu'il passerait à Bouillon tandis qu'Asselin l'écoutait d'une oreille distraite, rêvant d'une enfilade de dry martini sur le comptoir d'un bar.

L'agent Bouillon finit enfin par se présenter et récolta le salaire de son retard. Après qu'une salve d'«ostensoir!» et autres ustensiles liturgiques eut retenti aux quatre coins du quartier général, Brazeau fut mieux disposé à entendre les découvertes de l'agent.

— J'ai appris, grâce à mes contacts, que Rainaldo Alvarez est toujours au New Hampshire, mais qu'il sera à Montréal au début juillet pour donner des cours de latin au collège Sainte-Marie.

— Quand ça, au début juillet?

— Au lendemain de la fête du Canada... le 2 ou le 3, dans ces eaux-là. Vous pourrez alors le cueillir comme un fruit mûr. J'ai appris autre chose. Alvarez est l'un des grands manitous de l'ordre des Chevaliers de Champlain, qui a justement ses quartiers à Manchester.

— C'est tout? Qu'as-tu appris sur cette organisation?

— Peu de chose, sinon que ces Chevaliers ont beaucoup d'adeptes au Québec, surtout à Montréal. Alvarez vous expliquera les rouages de ce groupe...

— Je compte bien qu'il m'explique ça en détail! En ce qui concerne nos communistes, as-tu quelque chose de neuf?

— Du neuf, certainement, mais en quantité limitée! Je me suis présenté à leur bureau central et là je suis arrivé face à face avec un cabochon qui m'a pris par les épaules et qui m'a sacré dehors.

— Est-ce un gars avec des petites lunettes rondes en métal et une moustache?

— En plein ça!

— Bon! J'ai compris. Oublie les communistes pour le moment. Je m'en occuperai moi-même.

Asselin resta seul avec Brazeau pour faire le point sur cette journée.

— Je n'ai pas écrit un mot de la semaine... Je ne pouvais rien révéler de la rencontre de dimanche à l'hôtel Queen... Et je ne pourrai rien tirer des dernières trouvailles de Bouillon... Mon patron commence à se poser des questions.

— Dis-lui d'être patient. Bientôt, deux mains ne te suffiront pas pour taper sur ta machine tout ce que nous allons découvrir...

CHAPITRE 15

*Pour le policier engagé dans l'action
quotidienne, la renommée et la gloire sont
passagères et fragiles; la sagesse, une vertu
impérissable.*

Lundi, 27 juin 1955, en début d'après-midi, boulevard Saint-Laurent

Le sergent-détective et son scribe attitré s'étaient donné rendez-vous pour le dîner chez Schwartz, juste en face du quartier général du Parti progressiste ouvrier, où ils savaient qu'ils ne seraient pas les bienvenus. Ils appréhendaient le moment où ils se jetteraient dans la gueule du lion.

— Nous devons nous montrer prudents avec ces bolcheviques, déclara Brazeau. Ils vont être surpris de nous voir arriver. Sauf, peut-être, M. X... Mais nous ne savons pas s'il sera présent. Pour une fois, je ne sais vraiment pas à quoi m'attendre. Je ne pourrai sans doute interroger personne à ma guise. Enfin, allons à la pêche!

— Oui, mais en eau trouble! commenta Asselin. Notre tâche serait plus simple si M. X avait bien voulu désigner les membres du parti les plus proches de Lizotte et Lavigne.

— Il a fait la moitié du chemin: à nous de faire la nôtre.

— La belle affaire! Comment s'y prendre? "Camarades! Que ceux d'entre vous qui ont voulu faire la peau de Lizotte et Lavigne lèvent la main!"

— Ostensoir! Cesse de charrier. Je sais que ce n'est pas facile. Je te propose cette stratégie: moi, je rencontre quelques membres et je pose des questions; toi, pendant ce temps, tu observes attentivement les réactions des gens en essayant de repérer ceux qui sont les plus contrariés par notre présence. Après coup, nous convoquerons les plus suspects de ces messieurs au quartier général pour les interroger de façon plus soutenue.

Asselin préféra ne pas critiquer la stratégie de Brazeau, car il n'en avait pas de meilleure à proposer. Une fois avalée la dernière bouchée de leur smoked meat, ils quittèrent le restaurant et traversèrent la rue.

Le local du 4356, boulevard Saint-Laurent, n'était pas accueillant. Il

s'agissait d'un ancien magasin de chaussures à la vitrine tapissée d'affiches révolutionnaires, au rez-de-chaussée d'un immeuble défraîchi. Dans une grande salle commune, des militants préparaient des affiches destinées à être placardées dans les rues de la ville.

Pendant qu'Asselin cherchait à se fondre parmi les militants, le policier se campa solidement sur ses jambes et parla assez fort pour dominer le vacarme ambiant:

— Je suis Bill Brazeau de la police de Montréal et je mène une enquête sur le double meurtre survenu au Forum en mars dernier. Les deux victimes, Antoine Lizotte et Bernard Lavigne, étaient membres du Parti communiste, ou du Parti ouvrier progressiste, si vous préférez. J'aimerais m'entretenir avec ceux qui ont fréquenté ces deux hommes. Je sais qu'il y en a parmi vous qui désiraient leur faire un mauvais sort et qui s'en sont même pris à leurs biens.

— Que voulez-vous dire, au juste? demanda un jeune homme d'une vingtaine d'années, le visage barbouillé de peinture.

— Je pense à ces gens qui ont mis le feu chez Lizotte. Ça vous dit quelque chose?

— En tout cas, c'est pas moi.

— En tout cas, vous avez l'air de savoir qui c'est.

— Pas du tout!

— Vous en avez entendu parler, c'est certain.

— J'ai rien à voir là-d'dans.

— Laissez donc ce jeune homme tranquille, lança au policier un homme à peine plus vieux.

— De quoi tu te mêles, le smatte? riposta Brazeau d'une voix agressive. D'abord, qui es-tu?

— Je m'appelle Dimitri, je suis secrétaire du parti. Et je me demande de quel droit vous venez nous importuner...

— Du droit de la police de vouloir coffrer des assassins. As-tu des informations au sujet des membres qui ont menacé Lizotte et Lavigne après leur départ du parti?

— Même si je savais quelque chose, je ne dirais rien.

— Tu sais quelque chose et tu me diras tout. Tu vas me suivre au poste pour un interrogatoire en règle.

— Je ne bougerai pas d'ici. Rien ne m'oblige à vous suivre.

— Ça, gronda Brazeau en brandissant son arme de service. Je suis sérieux. Passe devant.

Médusé, le militant se dirigea vers la sortie, suivi de l'enquêteur. Asselin ne

comprenait rien à ce qui se passait. Brazeau devait poser des questions, et lui simplement fureter... Et voilà que le sergent se prenait soudainement pour un shérif du Far West et dégainait son arme.

Une fois sur le trottoir, Brazeau avertit Asselin:

— Tu conduis.

Au moment même où ils montaient en voiture, M. X arriva au local du parti. Les regards du mystérieux informateur et de Brazeau se croisèrent alors que celui-ci tenait en joue le secrétaire du parti. L'enquêteur crut déceler chez son vis-à-vis un certain sourire qui le mit mal à l'aise. Dans le feu de l'action, il ne parvint pas à décrypter la signification de ce sourire, mais se promit d'y réfléchir plus tard. Pour l'heure, il devait rallier le quartier général de la police pour mettre à l'ombre le dénommé Dimitri.



Il était 7 heures du soir. Asselin suivit le sergent-détective dans son bureau. Brazeau bougonnait à voix basse. Le journaliste garda d'abord le silence pour ne pas déranger l'enquêteur dans le cours de sa réflexion. L'atmosphère devint de plus en plus lourde. Asselin avait bien d'autres projets pour la soirée et il décida d'en avoir le cœur net sur les intentions de Brazeau:

— Avez-vous l'intention d'interroger votre prisonnier tout de suite? demanda Asselin. Sinon, j'ai un rendez-vous important ce soir.

Brazeau ne sembla pas autrement ému par les projets du journaliste. En fait, il ne semblait même pas l'avoir entendu, perdu qu'il était dans ses ruminations. Asselin se dit qu'une petite pique saurait lui valoir l'attention du policier.

— Si vous voulez mon avis, notre incursion chez les rouges n'a pas été un grand succès. Sans doute la mort de Staline y est-elle pour quelque chose... On sentait que les choristes des lendemains qui chantent n'étaient pas très en voix.

— Veux-tu me foutre la paix avec Staline! grogna Brazeau. La question n'est pas là.

— Qu'est-ce qui se passe alors?

— Tu n'as pas compris que M. X s'est servi de nous? Quand il a vu que nous tenions Dimitri, il triomphait. Il nous a tendu un piège et nous sommes tombés dedans. Tout ce que X voulait, c'était sans doute se débarrasser de ce secrétaire qui prenait trop de place. D'ailleurs, que savons-nous de ce mystérieux personnage? Nous voulions tellement disposer d'un élément

nouveau dans l'enquête que nous n'avons pas assuré nos arrières.

— Je l'avais cru sincère... Maintenant que j'y repense, vous ne pouvez qu'avoir raison. Il ne voulait pas qu'on parle de lui dans le journal. C'est clair qu'il cherchait à nous tromper. C'est lui qui devrait présentement croupir en cellule et qui devrait se préparer à répondre à vos questions. N'a-t-il pas affirmé qu'il connaissait bien Lizotte et Lavigne?

— C'est lui qui nous a conseillé d'aller au quartier général du parti. Il savait ce qui se passerait une fois sur place.

— En effet... Voici ce que j'ai noté dans mon carnet: *Là, vous seriez bien placés pour mesurer l'état de frustration qui existe chez certains membres du parti et repérer les plus agressifs*. C'est exactement ce que nous avons fait. Ce soir, il doit bien rire de nous.

— Rira bien, qui rira le dernier.

— Que comptez-vous faire?

— Libérer Dimitri... et me lancer aux trousses de M. X pour le passer au tordeur.

— Est-ce que je publie dans le journal ce qui s'est passé au local du parti?

— Tu parles! Nous n'avons plus rien à cacher. Veux-tu me dire pourquoi nous ne nous sommes pas renseignés davantage à son sujet? J'aurais dû être bien plus méfiant... Il ne sera pas facile à retrouver, maintenant!

«Maintenant», pour Asselin, c'était quelques jours de vacances dans le Nord pleinement méritées et ardemment attendues.

Jeudi, 30 juin 1955, du matin au petit matin, Sainte-Agathe

Avec un groupe d'amis de Carl Brière, Paulette Arbic avait organisé une virée au sanatorium de Sainte-Agathe. La rencontre dura une bonne heure et fut très animée. L'éditeur du *Montréal Illustré* se montra enjoué et spirituel. Cette visite parut lui remonter le moral. Depuis plusieurs semaines, il passait toutes ses journées étendu sur une chaise longue en plein air, devant les montagnes des Laurentides.

Puis Paulette invita tout le groupe à un dîner au chalet qu'elle avait loué dans les environs, histoire de se rapprocher de Carl durant sa convalescence. Se retrouvaient autour de la table, en plus d'Asselin, Sam, un psychiatre hautain et prétentieux, Danik, un professeur de littérature à l'université, et Jules, auteur à succès de romans d'aventures. Après avoir bien bu et bien mangé, chacun rapporta ses impressions sur la visite au sanatorium.

— J'ai trouvé que Carl avait un bon moral, dit Sam le psy. Était-ce à cause de notre visite ou des bons soins qu'on lui prodigue?

— Aucune médecine ne peut remplacer l'amitié, déclara Paulette. C'est important que vous soyez tous là. Il a besoin de contacts. Revoir des amis que nous aimons nous aide à traverser les moments difficiles.

— Voilà une maxime qui ne convient pas à tous les souffreteux solitaires, objecta Danik le prof.

— Deux choses rendent l'amitié indissoluble et lui confèrent tout son charme, intervint Sam, et ce sont justement celles qui manquent à l'amour: la sincérité et la fidélité.

— En fait, philosopha Asselin, ce n'est pas parce que l'amour est aveugle que l'amitié doit fermer les yeux.

— Parlons plutôt des vraies choses, ajouta Jules l'auteur. Nous sommes venus visiter un ami qui lutte contre la maladie, et qui consacre la majeure partie de ses temps libres à l'écriture, soit de son magazine, soit d'une œuvre qui lui tient à cœur. La littérature permet de nous venger de la réalité de tous les jours en l'asservissant à la fiction. Paulette, où en est Carl de l'écriture de ce livre qui l'empêche de sombrer dans la neurasthénie? Et d'abord, d'où lui en est venue l'idée?

— C'est une histoire qui remonte à plusieurs années, répondit Paulette, et qui n'a cessé de prendre de l'ampleur avec le temps. Au hasard de ses lectures, Carl est tombé un jour sur l'œuvre de Jean de La Bruyère, *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, dont le discours l'a séduit. La manière de La Bruyère d'observer le monde qui l'entourait a donné à Carl l'idée de l'imiter et il s'est mis à prendre des notes sur ses contemporains. Il a même réalisé que son patronyme, Brière, le rapprochait de celui de La Bruyère. À un certain moment, il a décidé de réunir ses notes et d'entreprendre l'écriture d'une œuvre inspirée de son maître à penser, *Les Caractères de Carl Brière ou les Mœurs de notre siècle*. Il a pris contact avec plusieurs éditeurs parisiens, dont l'un s'est intéressé à son livre. Dans les derniers mois, avant sa maladie, il s'est rendu rencontrer cet éditeur à Paris et il en est revenu plus déterminé que jamais à compléter son ouvrage dans les meilleurs délais. Même ici, au sanatorium, il ne cesse de peaufiner son œuvre.

— Mais pourquoi Carl a-t-il plongé tête première dans le xvii^e siècle pour chercher son inspiration? demanda Danik, intriguée.

— Je n'en sais rien. Il ne m'a pas consultée.

— Quelle triste histoire! s'exclama le professeur.

— Pourquoi, triste? s'étonna Sam. Qu'y a-t-il de répréhensible dans le fait d'être séduit en 1955 par les *Caractères* de La Bruyère? Sur le plan stylistique, cette œuvre a exercé une belle influence sur des auteurs comme

Marivaux et Balzac.

— Vous, les psys, soupira Jules, quand il est question de littérature, vous habitez une autre étoile. Marivaux et Balzac sont morts depuis des lustres, et leurs œuvres nourrissent les vers. Pourrions-nous un peu apprécier ce qui s'écrit de nos jours?

— Ceux qui rejettent le passé sont voués à rater leur avenir.

— En revanche, ils profitent d'un présent radieux.

— Si je te comprends bien, Sam, résuma Paulette, tu n'apprécies pas beaucoup le projet de Carl... As-tu mieux à proposer?

— Je ne propose rien. Je constate simplement qu'il y a des écrivains et des styles d'écriture qui s'accordent mieux avec notre époque. Je pense, par exemple, à Ernest Hemingway. Voilà un écrivain qui a influencé le roman au ^{xx}e siècle. Écrivain, journaliste et correspondant de guerre, il a vécu les grands drames de son temps. Il a d'abord pris part à la Première Guerre mondiale sur le front italien. Il a été grièvement blessé et a passé plusieurs mois à l'hôpital avant de devenir ambulancier. Cette aventure lui a fourni les grandes lignes de son roman *L'Adieu aux armes*. Dans un style direct et concis, il a décrit une guerre frivole et ravageuse qui met en lumière la brutalité des soldats. L'avez-vous lu? Ses mots crépitent comme les mitrailleuses qui fauchent les combattants. Puis, en 1936, on le retrouve journaliste pendant la guerre d'Espagne, dans le camp des républicains. En 1940, après la victoire des franquistes, il publie *Pour qui sonne le glas*, un roman qui rend compte des massacres dont il a été témoin sur le front. Son style change. Il s'écarte du vide et de la tromperie du langage abstrait. "Ce qu'il faut, rappelle-t-il, c'est écrire une seule phrase vraie. Écris la phrase la plus vraie que tu connaisses." Il veut écrire comme Cézanne peint. Hemingway décrit les grands combats militaires et politiques de la première moitié de notre siècle. Il est allé au-delà de lui-même par goût du risque en empruntant au journalisme son style concis et direct. Pour Hemingway, l'art de l'écriture implique avant tout une moralité et non des concepts abstraits. Son œuvre a été couronnée l'année dernière par le [prix Nobel de littérature](#) pour son style vigoureux et nouveau par lequel il maîtrise l'art de la narration moderne.

— Tout ça est bien beau... mais le monde littéraire est composé de plusieurs formes d'expression, rétorqua le prof. Un seul auteur ne peut pas être le modeleur universel de l'écriture.

— En raison de son talent et de son style, Hemingway devient un guide à suivre.

— En ce qui concerne Carl, en tout cas, c'est trop tard! lança Paulette. Carl a trouvé son maître et il continuera à suivre la voie qu'il lui a montrée.

— En tout cas, conclut Jules, quand il aura recouvré la santé, ramène-le dans le droit chemin. Conseille-lui d'abandonner ces sornettes du ^{xvii}^e siècle et de revenir aux vraies valeurs de notre époque. Sa réputation de journaliste et d'auteur sera entachée à jamais par ses *Caractères*, si jamais il finit par les publier.

En fin de soirée, un à un, les trois pique-assiette littéraires rentrèrent chacun chez lui. Asselin se retrouva seul au chalet avec Paulette. Ils bavardèrent jusque fort avant dans la nuit, et peu de chose aurait suffi pour les faire renouer plus intimement. Asselin semblait avoir perdu la mémoire des griefs qu'il avait déjà pu entretenir contre son ex. Paulette, elle, s'inquiétait de son avenir avec Carl Brière, un amant grabataire au destin hasardeux, et regrettait la présence auprès d'elle d'un homme jeune et vigoureux, même si pauvre et infidèle. Néanmoins, pour la nuit, le journaliste aboutit dans la chambre d'ami.

Au fil des jours, l'inévitable rapprochement entre Asselin et Paulette s'accroît. En matinée, elle visitait Carl au sanatorium tandis que Gilles demeurait au chalet ou se baladait dans le village. L'après-midi, ils allaient tous les deux se baigner au lac Rond, à Sainte-Adèle; en soirée, ils soupaient à la terrasse du Chanteclerc qui donne sur le lac.

Tous les deux envisageaient avec espoir l'avenir de leurs retrouvailles.

Jeudi, 30 juin 1955, en matinée, quartier général de la police

Depuis sa visite au local du Parti communiste, l'identité de M. X chicotait Bill Brazeau au plus haut point. Avant de partir en vacances avec sa famille dans Charlevoix, entre les fêtes de la Saint-Jean et du Canada, l'enquêteur aurait bien aimé éclaircir ce mystère qui lui pesait.

Brazeau avait libéré Dimitri, le secrétaire du parti, le soir même de son arrestation en lui faisant promettre de l'aider à identifier M. X. La description que lui en avait donnée Brazeau n'éveilla sur le coup aucun écho chez le militant. Des jeunes hommes moustachus portant des lunettes, ce n'est pas cela qui manquait dans les rangs de leur parti. Mais il avait promis au policier d'ouvrir l'œil dans les jours suivants.

Le téléphone sonna en début de soirée alors que Brazeau s'apprêtait à quitter le bureau pour rentrer chez lui. Dimitri lui donnait rendez-vous au secrétariat du parti: il croyait bien avoir mis le doigt sur l'identité de l'obscur personnage.

Sans Asselin, retenu pour cause de farniente dans un chalet des Laurentides, le sergent-détective décida de se rendre seul boulevard Saint-Laurent.

— J'ai bien réfléchi à propos de votre M. X, dit Dimitri. À force de recoupements, j'ai fini par en déduire qu'il pouvait seulement s'agir de Vladimir Koba. C'est du moins le nom qu'il se donne. Il vit seul avec sa mère, dans la région de Vaudreuil.

— Lorsque nous avons rencontré Koba, il nous a dit que des membres du Parti communiste souhaitaient faire un mauvais parti à Lizotte et Lavigne après qu'ils eurent quitté le parti. Nous aurait-il raconté n'importe quoi?

— Ce n'est pas impossible. Vladimir est un mythomane qui devrait être à l'asile depuis longtemps. Au comité révolutionnaire, nous avons pris la décision de l'expulser du parti, mais il continue de venir faire son tour. Méfiez-vous. Ce qu'il dit a l'air parfaitement sensé, mais le tout s'avère souvent une pure invention de son esprit troublé.

Estomaqué par les révélations de Dimitri, Brazeau rentra chez lui. Décidément, cette affaire n'en finissait plus de s'étirer en longueur et de le conduire d'impasse en impasse. Cette fois, il ne pouvait que s'en prendre à lui-même. Sans faire ses devoirs, comme un jeune chien fou sur un os, il s'était jeté sur cette piste d'une vengeance de compagnons d'arme communistes et il en payait aujourd'hui le prix par une autre amère désillusion. Cette enquête commençait à lui tomber sur les nerfs. Il voulait tellement la résoudre qu'il avait même ramené un témoin au quartier général de la police à la pointe de son arme, sans aucun mandat.

Les vacances tombaient peut-être à point, après tout...

CHAPITRE 16

*Faire semblant d'ignorer ce que l'on sait et
faire croire aux autres ce que l'on ignore,
voilà toute la stratégie de l'enquête policière.*

Lundi, 11 juillet 1955, 10 h, du quartier général de la police au collège Sainte-Marie

Asselin et Bouillon retrouvèrent Brazeau au quartier général au terme de leurs vacances. L'enquête en était presque restée au point mort. Si Brazeau connaissait maintenant le nom de M. X, ce Vladimir Koba demeurerait encore introuvable; ensuite, Rainaldo Alvarez n'était toujours pas arrivé à Montréal.

Les premiers jours de vacances de Brazeau n'avaient pas été de tout repos. Il fit quelques allusions en ce sens, sa pudeur lui interdisant de se lancer lui-même dans un récit complet de ses mésaventures sans qu'on le lui ait expressément demandé. Commenant à connaître son homme comme le fond de sa poche, Asselin lui demanda donc, du ton le plus détaché qui soit:

— Comment s'est passé votre voyage dans Charlevoix?

— Mal. En arrivant à Baie-Saint-Paul, ma vieille Packard a pris le mors aux dents. En descendant une pente abrupte, elle a manqué de freins et nous nous sommes retrouvés dans le pacage, cul par-dessus tête. Ma femme pleurait et ma fille se remaquillait. Plus de peur que de mal! Moi, je me suis retrouvé au garage, assis sur un vieux siège d'auto avec des *springs* qui sortaient de partout. Pendant ce temps-là, ma femme et ma fille couraient les magasins dans le village. J'en ai profité pour faire le point sur l'enquête. Une réflexion qui m'a permis de revoir ma stratégie. Voilà où j'en suis. Alors, au travail!

— Et cette nouvelle stratégie ressemble à quoi? demanda Bouillon.

— Aller au plus pressant... Ma patience est à sec. Bouillon, toi et moi allons de ce pas à la rencontre de Rainaldo Alvarez. Il devrait maintenant être arrivé au collège Sainte-Marie pour donner ses cours de latin.

— Et M. X? demanda Asselin.

— T'en as manqué un bout, répliqua Brazeau. Pendant que tu relaxais dans le Nord, moi je travaillais. J'ai découvert que ce M. X était un mythomane

tout juste bon à être enfermé... Il s'appelle Vladimir Koba et vit avec sa mère dans la région de Vaudreuil.

— Faut-il totalement l'ignorer? Il y a des fous qui peuvent avoir des éclairs de génie. Sait-on jamais?

— Ce n'est pas ma priorité pour le moment. Quand Bouillon aura le temps, il fera des recherches du côté de Vaudreuil pour retrouver la trace de ce M. Koba... si ça en vaut encore la peine.

Brazeau rappela à Bouillon que le jésuite n'était pas un suspect, mais un précieux informateur. Il leur fallait l'aborder avec des gants blancs et le traiter avec égards. Quant à Asselin, mieux valait pour lui retourner à *L'Écho du Matin* et travailler en attendant le coup de téléphone de Brazeau au cas où l'interrogatoire d'Alvarez aurait lieu plus tard dans la journée.



Le collège Sainte-Marie était presque entièrement fermé pour la période des vacances d'été. En cette torride journée de juillet, seule une classe demeurerait ouverte pour permettre à quelques cancrenards en latin de récupérer le naufrage de leur année académique. En fin de matinée, les élèves sortirent dans la cour du collège, suivis d'un prêtre de petite taille, mais à l'allure énergique.

Bouillon à sa remorque, Brazeau s'approcha et s'identifia auprès d'Alvarez:

— Je suis Bill Brazeau, sergent-détective, et j'enquête sur l'assassinat d'Antoine Lizotte et Bernard Lavigne, deux personnes que vous connaissez bien et que vous avez fréquentées dans la même organisation catholique. Je ne sais pas grand-chose de cette organisation, sinon que vous êtes vous-même très engagé dans cet ordre. Je désire savoir quel était le rôle qu'y occupaient les deux victimes.

— Prétendez-vous m'impliquer dans ce double assassinat?

— Soyons bien clairs: vous n'êtes suspecté de rien. J'ai besoin de votre aide, un point c'est tout!

— Et comment puis-je vous être utile?

— En me racontant tout ce que vous savez de messieurs Lizotte et Lavigne ainsi que de cette organisation religieuse.

— En tout cas, pas ici. J'enseigne le latin jusqu'à 3 heures cet après-midi.

— Si vous acceptez de me rencontrer pour une simple discussion, j'enverrai une voiture vous prendre, ici même, vers 4 heures.

— Je n'ai pas d'objection, sergent Brazeau. Un homme d'Église n'a rien à cacher, ni à Dieu ni à la police.

Le même jour, en fin d'après-midi, quartier général de la police

Bouillon escorta Rainaldo Alvarez jusqu'au bureau de Brazeau, qui accueillit le professeur de latin avec une sympathie presque suspecte pour qui le connaissait, et l'invita à prendre place dans un fauteuil. Le jésuite ne semblait pas être un familier du monde policier car, en avisant Asselin et son carnet de notes, il le prit lui aussi pour un enquêteur et se contenta de le saluer.

L'enquêteur sortit de son cabinet à boisson une bouteille de whisky écossais. Brandissant bien haut le flacon, il en offrit un verre au jeune prêtre.

— S'agit-il d'une ruse pour faire s'épancher vos témoins, sergent? demanda le jésuite, sourire en coin.

— Parlons plutôt d'un simple gargarisme de bon aloi, répondit Brazeau sans se démonter.

Tout le monde sourit, et soudain l'atmosphère se détendit. Le sergent-détective en profita pour enclencher sa collecte d'informations:

— Nous avons appris de sources bien informées que vous avez connu Antoine Lizotte alors que vous fréquentiez le collège Sainte-Marie. Plus tard, par l'entremise d'Antoine, vous avez fait la connaissance de Bernard Lavigne, et vous avez approché les deux amis pour qu'ils joignent les rangs d'une organisation catholique sur le compte de laquelle je vous ai avoué ma complète ignorance.

— Tout cela est exact, admit Alvarez en ajoutant, malicieux: Y compris votre ignorance de notre ordre, j'imagine.

— Vous avez par la suite continué à fréquenter Lizotte et Lavigne après leur admission dans cette organisation religieuse. Jusqu'où se sont-ils engagés dans celle-ci?

— D'abord, il ne s'agit pas d'une organisation religieuse au sens strict du terme. Ses membres n'ont à prononcer aucun vœu de chasteté, de pauvreté ou d'obéissance. Pour être franc, Lizotte et Lavigne y ont été impliqués jusqu'à leur dernier jour.

— Incidemment, quand et comment avez-vous appris leur décès?

— Le jour de l'attentat au Forum, j'étais aux États-Unis, et c'est le supérieur de ma communauté qui m'a appris la nouvelle par téléphone.

— Le supérieur de votre communauté était-il, lui aussi, un membre de cette organisation?

— Non, mais il avait rencontré à plusieurs reprises les deux victimes en ma compagnie. Il savait que nous étions tous les trois très actifs dans cet ordre.

— Jusqu'ici, nous avons interrogé plusieurs personnes dont l'une nous a affirmé que vous étiez l'un des plus hauts dirigeants des Chevaliers de Champlain, qui a son quartier général à Manchester, dans l'État du New Hampshire. Est-ce bien la même organisation catholique dont nous parlons depuis le début de cet entretien?

— Parfaitement. L'ordre des Chevaliers de Champlain a été créé au début du siècle à Manchester par le père Thomas O'Brien, un jésuite irlandais très proche des Canadiens français partis travailler dans les usines de textile du New Hampshire, au siècle dernier. La devise de l'ordre est: "L'union fait la force et la solidarité catholique fait la force de l'union." Ce principe a été repris par l'Union des Franco-Américains du New Hampshire. Cet adage est devenu un idéal, un programme d'action, une promesse. Malheureusement, dans cet État, tout n'a pas marché comme prévu pour les Canadiens exilés en terre américaine. La vie matérialiste, cette grande machine qui absorbe les peuples que les autres nations ne retiennent pas assez étroitement serrés, a eu raison des pauvres Canadiens isolés dans ce *melting pot* anglo-saxon et protestant. L'arrivée des Chevaliers de Champlain a justement permis de créer de nouveaux repères pour ces travailleurs des usines de textile.

— Tout ça est bien beau, mais que vient faire Samuel de Champlain dans cette galère?

— D'après les mémoires du père O'Brien, de nombreuses réunions ont été tenues avant de mettre au point ce projet. Quel nom devait-on donner à cet ordre nouveau? On décida de l'appeler Chevaliers de Champlain du New Hampshire, car le père fondateur jugeait fort inspirantes la vie et l'œuvre de l'illustre navigateur, cartographe, soldat, puis fondateur de la ville de Québec.

— Si je comprends bien, cette confrérie est une pure invention américaine. Comment a-t-elle été exportée dans notre pays? Et comment a-t-elle été reçue par la population?

— Implanté au Québec avec le siècle, l'ordre des Chevaliers de Champlain a connu une expansion en dents de scie. Le caractère secret de la confrérie et ses origines américaines ont d'abord nui à son implantation au Québec. Aujourd'hui, les Chevaliers comptent de nombreux adeptes au Québec, surtout à Montréal.

— Vous parlez du caractère secret de la confrérie. Pourriez-vous nous en dire un peu plus à ce sujet?

— À sa création, aux États-Unis, parce que l'ordre était catholique et francophone dans un monde anglophone et protestant, les fondateurs ont dû surmonter de nombreuses difficultés et brouiller les pistes autour d'eux. Ils ont

donc choisi d'entourer l'ordre d'un certain mystère. Les activités de ses membres, les mots de passe, les signes de reconnaissance et le cérémonial d'initiation ont toujours été enveloppés du plus grand secret.

— Va pour le mot de passe et les signes de reconnaissance... Mais pour le cérémonial d'initiation, en quoi le secret est-il si important?

— Parce que ce cérémonial revêt un caractère très spécial... au sujet duquel je ne peux pas fournir plus d'explications, étant soumis au secret de mon ordre.

— Dois-je comprendre que le cérémonial d'initiation est associé à quelque sinistre cabale?

— Je ne peux pas m'avancer davantage sur ce terrain.

— Tâchez de faire un bout de chemin avec moi... Oublions le déroulement de la cérémonie d'initiation proprement dite. Qui l'anime? Et comment choisissez-vous ceux qui l'animent?

— Que pourrais-je vous dire là-dessus? Nous choisissons des fidèles de l'ordre, d'anciens membres que nous connaissons depuis longtemps et qui possèdent des qualités propres à ce rôle.

— Antoine Lizotte et Bernard Lavigne étaient actifs dans l'ordre des Chevaliers depuis longtemps, et vous nous avez dit qu'ils y ont été impliqués jusqu'à leur décès. Ces deux membres ne réunissaient-ils pas ces qualités spécifiques auxquelles vous faites allusion pour animer ces cérémonies d'initiation? Est-ce que je me trompe?

Le fin sourire qui s'était dessiné sur les lèvres du jésuite trahissait sa réponse.

— Vous avez raison. Antoine et Bernard avaient toutes les qualités requises pour devenir les chevilles ouvrières des cérémonies d'initiation. Nous les avons invités au Conseil suprême de l'ordre, à Manchester, à des séances de formation, puis ils ont été immédiatement retenus pour animer la plupart de nos cérémonies d'introduction à l'ordre.

— Sans vous demander de dévoiler aucun secret, quel est le principe de ces cérémonies? Quel but tendent-elles à atteindre?

— L'initiation se déroule selon un rite méticuleux. Généralement, le chevalier en conserve un souvenir qui hante longtemps sa mémoire. Les deux premiers degrés de l'ordre visent à inculquer aux candidats des principes de charité et de solidarité.

— Et les suivants?

— La dernière étape vers la chevalerie réside dans le troisième degré. Après des épreuves physiques et morales, le candidat reçoit la leçon de

l'ultime degré: la fraternité. Le secret m'empêche de vous en dire davantage.

— Comment peut-on devenir membre des Chevaliers de Champlain?

— Tout catholique pratiquant, âgé de plus de 18 ans, peut le devenir. Il doit être parrainé par un membre en règle et sa demande doit recevoir l'approbation d'un conseil local du district où il habite. Une fois intronisé à l'ordre, il doit respecter le secret du rituel sous peine d'expulsion, et même d'excommunication de l'Église, dans certains cas.

— Dans le district qui nous concerne, celui de Montréal, est-ce que Lizotte et Lavigne étaient les seuls et uniques animateurs des cérémonies d'initiation?

— En principe, oui... Mais nous comptons sur quatre suppléants qui peuvent intervenir à l'occasion.

Brazeau allait enchaîner avec une question lorsqu'il se rendit compte qu'Asselin, du pouce, lui montrait la direction de la porte. Son premier réflexe fut d'ignorer le sémaphore, mais il se souvint que le journaliste ne l'avait jamais interrompu durant un interrogatoire et qu'il devait avoir pour cela une sacrée bonne raison. Alors Brazeau se leva et pria le jésuite de les excuser, car son assistant et lui devaient se concerter.

Une fois dans le corridor, Asselin, visiblement excité, attira l'attention de l'enquêteur sur la note retrouvée dans le logement de Lizotte – note qui accompagnait les deux billets du match du 17 mars au Forum.

— Vous vous rappelez ce “Premier Suppléant” dont il était question?

Le sergent-détective se souvint immédiatement de la curieuse appellation et se passa une main dans les cheveux en étouffant un énergique «Ostensoir!». Il se rappelait aussi qu'ils n'avaient jamais fait la lumière sur ce que désignaient ces deux mots mystérieux. Sans échanger une parole, les deux hommes comprirent qu'ils en étaient à un point tournant de l'enquête et qu'ils devaient tout faire pour apprendre d'Alvarez l'identité de ce Premier Suppléant.

Sur ce tacite engagement, ils retournèrent dans le bureau.

— Désolé pour ce contretemps, père Alvarez. J'aurais besoin d'une information de la plus haute importance. Vous me dites que le district de Montréal peut compter sur quatre suppléants de Lizotte et Lavigne pour animer les cérémonies d'initiation. Nous avons absolument besoin de connaître le nom et les coordonnées de la personne qui est considérée comme le Premier Suppléant.

— Je ne comprends pas, s'étonna Rainaldo Alvarez.

— Je vais vous aider à comprendre. Je suis chargé de découvrir le coupable d'un double meurtre survenu au Forum, le 17 mars dernier. Et j'ai besoin de retrouver ce Premier Suppléant parce qu'il est un témoin clé de ce crime.

— Qu'est-ce qui vous permet de croire qu'un autre membre de notre ordre pourrait être mêlé à cette sordide affaire?

Brazeau sourit malgré lui:

— Les Chevaliers de Champlain ont leurs petits secrets, et la police a aussi les siens, mon père. Alors, le nom de ce Premier Suppléant?

— C'est que... je n'ai pas son nom sous la main.

— Nous vous serions extrêmement redevables de nous fournir cette information dans les plus brefs délais.

L'apparente amabilité qui teintait cette phrase de Brazeau fut vite ombragée par la suivante:

— Sinon vous pourriez être inculpé d'obstruction à l'enquête. Et cela pourrait vous coûter cher.

— Dites-moi où je peux vous joindre en fin de soirée.

Le sergent-détective remit à Alvarez son numéro de téléphone privé. La tournure qu'avait soudain prise l'interrogatoire avait gommé le sourire et la tranquillité d'esprit du visage d'Alvarez, qui sortit visiblement ébranlé du bureau de Brazeau.

De nouveau seuls, Brazeau et Asselin se dévisageaient, incrédules. Après tant de fausses pistes et de tâtonnements, ils savaient qu'ils tenaient enfin quelque chose et peinaient presque à croire en leur bonne fortune.

— Eh bien, sergent, qu'en pensez-vous?

— Que nous lui avons fait perdre son latin.

Cette fois, le trait d'humour de Brazeau porta et Asselin s'esclaffa. Mieux encore, un large sourire fendit la figure de l'enquêteur. L'heure était à un ou deux petits dry martini bien mérités.

CHAPITRE 17

*Le policier doit penser deux fois avant
d'accuser formellement des suspects, parce
qu'un jour ou l'autre, il découvrira qu'il n'y a
qu'un seul coupable.*

Mardi, 12 juillet 1955, en soirée, bar La Tulipe Noire

Ce ne fut qu'en fin de soirée que Rainaldo Alvarez communiqua avec Brazeau pour lui fournir les coordonnées du Premier Suppléant. Il s'agissait d'un dénommé Julien Moreau, propriétaire du cabaret-bar La Tulipe Noire, situé au 1240, rue Drummond.

Brazeau téléphona immédiatement au bar en question pour prendre rendez-vous avec Moreau. Un employé lui indiqua que le patron serait au cabaret le lendemain soir à compter de 10 heures et promit de signaler la venue de Brazeau à son patron.

Le lendemain matin, le sergent-détective donna un coup de fil à Asselin aux bureaux de *L'Écho du Matin* et demanda au journaliste de se présenter au quartier général autour de 21 heures 45. De là, ils sauteraient dans la voiture de Brazeau et prendraient tous deux la direction de La Tulipe Noire pour une rencontre de la plus haute importance.

Quelques minutes plus tard, Bouillon fit son entrée dans le bureau du sergent-détective. Celui qui s'était baptisé «les yeux et les oreilles» de Brazeau lui fit le récit des deux jours qu'il venait de passer dans les environs de Vaudreuil, récit qui tenait en deux mots: chou blanc. Bouillon n'avait trouvé aucune trace de Vladimir Koba ni de sa famille. Brazeau lui demanda d'entreprendre une nouvelle virée dans la région et exprima le souhait de le voir revenir avec une moisson d'informations. Les yeux baissés et les oreilles rabattues, l'assistant s'en fut sans demander son reste.



À l'heure convenue, Brazeau et Asselin firent leur entrée dans le cabaret-

bar de Julien Moreau. L'endroit était décoré de tapisseries lugubres et de tulipes noires. Le bar était particulièrement bruyant. Des femmes circulaient de table en table, tentant d'éveiller chez les buveurs éméchés un soupçon de concupiscence. Derrière le zinc, deux garçons en chemise noire et cravate blanche secouaient avec vigueur des shakers remplis de glaçons, puis les versaient avec adresse dans des verres en forme de tulipe.

Brazeau s'avança et demanda à l'un des garçons de voir M. Moreau.

— De la part de qui?

— J'enquête sur une affaire concernant les Chevaliers de Champlain

Le garçon disparut par une porte pendant une bonne minute, puis revint demander au sergent-détective:

— Dans quelle sorte d'affaire, au juste?

Brazeau attrapa le barman par la cravate et l'attira jusqu'à trois pouces de son visage:

— Écoute, le jeune, quand je veux parler au téléphone, je décroche le téléphone et j'appelle la personne à qui je veux parler. Alors, écoute bien: je suis Bill Brazeau, j'enquête sur le double meurtre commis au Forum le 17 mars dernier.

Le sergent desserra sa grosse poigne d'ours, le barman récupéra sa cravate et disparut de nouveau derrière la porte. Cette fois, le «porte-parole» sembla réussir sa mission, car il ne revint pas seul de l'arrière-boutique: Julien Moreau apparut derrière le bar et se pencha vers le sergent-détective.

— Si j'ai bien compris, dit-il, l'affaire qui vous intéresse concerne les Chevaliers de Champlain.

— En effet. Et je suis sur la piste d'un témoin de la plus haute importance dans la résolution d'une affaire criminelle.

— Passez dans mon bureau... Nous serons plus à l'aise pour discuter.

Le sergent-détective et le journaliste suivirent le propriétaire de La Tulipe Noire dans une soupente surplombant le bar en gravissant un escalier étroit. Une large baie vitrée teintée donnait sur le plancher du bar. Moreau tira une tenture, les mettant à l'abri de toute curiosité malsaine.

— En quoi puis-je vous être utile? s'enquit Moreau.

— Nous voulons d'abord établir que vous êtes bien Premier Suppléant chez les Chevaliers de Champlain et que vous agissez à l'occasion à titre d'animateur pour les cérémonies d'initiation des candidats de cet ordre.

— Cela m'est arrivé à quelques reprises, en effet.

— Nous avons en notre possession une note écrite de votre main adressée à Antoine Lizotte, continua Brazeau en remettant à Moreau une photographie

du mot. Ce qui nous intéresse surtout dans cette note, c'est la suite. Vous avez écrit : *J'ai offert ces deux billets à un ami commun, mais il avait déjà des billets. Cet ami que tu connais bien sait où sont situés mes sièges au Forum. Il ira sûrement vous saluer. Avec les amitiés du Premier Suppléant.*

— Et alors, en quoi cette note est-elle si importante?

— Je vous rappellerai certains faits qui devraient être frais à votre mémoire. Vos amis Antoine et Bernard, invités à ce match du Canadien, ont occupé les sièges que vous leur aviez offerts. Durant le tumulte qui s'est produit ce soir-là, vos deux invités ont été assassinés dans leurs sièges.

— Je ne sais rien de plus que vous sur ce qui s'est passé ce soir-là au Forum. Je n'assistais pas au match.

— C'est exact. Vous étiez ailleurs. Mais quelqu'un d'autre était bien présent... et grâce à vous, ce quelqu'un savait où prendraient place les deux victimes.

— Comment ça?

— Relisez attentivement la photo du texte que je viens de vous remettre. Vous informez Lizotte que quelqu'un va sûrement aller le saluer pendant le match. C'est écrit en toutes lettres.

— Que voulez-vous de moi?

— Je veux connaître cet *ami commun* qui avait déjà des billets pour le match. Un ami qui sait où sont situés mes sièges au Forum. Cet ami qui ira sûrement vous saluer... Et, pourquoi pas, vous tuer?

— Vous semblez m'accuser de complot.

— Pas encore! Mais cela viendra si vous ne me fournissez pas le nom et les coordonnées de la personne que vous désignez dans ce mot.

— Comment pourrais-je faire une chose pareille? En vous donnant son nom, mon ami deviendrait le principal suspect de cet assassinat.

— Et c'est exactement ce que nous recherchons. Votre ami était au Forum ce soir-là, et il savait parfaitement où étaient assises les deux victimes.

— Ce n'est pas une raison suffisante. Mon ami pouvait se trouver sur les lieux, mais vous n'avez aucune preuve qu'il a assassiné Bernard et Antoine.

— Vous semblez bien empressé à défendre votre ami. Vous oubliez peut-être que vous êtes mêlé de près à ce crime. Supposons un instant que cet ami que vous cherchez à couvrir possédait de bonnes raisons d'assassiner Antoine et Bernard. Vous devenez alors, par votre silence, le complice d'un double meurtre.

Cette dernière phrase parut faire réfléchir Moreau et l'amener à choisir ses mots avec une attention accrue.

— Je ne cherche pas à protéger mon ami. Le seul fait de sa présence au Forum le soir du 17 mars ne me semble pas suffisant pour l'incriminer de deux meurtres. Si vous trouvez d'autres preuves plus convaincantes, je pourrais sans doute être amené à collaborer avec vous.

L'interrogatoire fut soudain interrompu par un des barmans qui entrebâilla la porte du bureau en lançant:

— Boss, M. Adams voudrait vous voir!

— Voudriez-vous m'excuser un moment? dit Moreau. Que diriez-vous de m'attendre au bar avec une consommation de votre choix, gracieusement offerte par la maison? Je recevrai brièvement mon visiteur et je vous retrouverai dans un petit quart d'heure. Nous poursuivrons alors notre discussion.

Cette manifestation de savoir-vivre emporta l'adhésion d'Asselin et Brazeau, qui allèrent se camper au bar, le premier devant un double dry martini, le second devant une bière. Ils échangèrent quelques mots, auxquels le vacarme ambiant assurait une entière discrétion. Le journaliste nourrissait des doutes sur la sincérité du patron de la boîte:

— Il me semble que notre témoin est hésitant à collaborer...

— C'est notre principal indicateur dans l'affaire. Nous devons tenter de le persuader de nous aider, mais sans pour autant le brusquer. S'il ne nous donne pas ce que nous voulons, nous l'entraînerons dans un deuxième temps au quartier général et nous lui ferons cracher le nom de son ami.

— Et si jamais nous réussissons à mettre la main sur ce suspect clé, il nous faudra utiliser les grands moyens pour l'inculper sans aucun risque d'erreur.

— Compte sur moi! Je vais sortir mes gros canons. J'ai encore plus hâte que toi d'en finir.

Une heure plus tard, Asselin avait avalé trois martini et commençait à cogner des clous; le sergent-détective en était à autant de bières, et le temps lui paraissait de plus en plus long.

— Barman! hurla Brazeau au-dessus du boucan. Pourriez-vous prévenir M. Moreau que nous l'attendons maintenant depuis plus d'une heure?

Le barman monta en courant l'escalier qui conduisait au bureau de son patron et revint dans la minute.

— Le boss n'est pas dans son bureau.

— Et s'il n'est pas dans son bureau, où peut-il être? interrogea l'enquêteur.

— Euh... J'en sais rien. Le boss fait ce qu'il veut... C'est le boss, vous comprenez.

— Et le monsieur qui était avec lui?

— Lui non plus n'est plus là.

— Ostensoir! explosa le policier. Ça ne se passera pas comme ça! Toi qui es un porte-parole de premier ordre, retiens bien ceci: quand M. Moreau réapparaîtra, dis-lui que l'enquêteur Brazeau l'attend au quartier général de la police de Montréal. Si je n'ai pas de ses nouvelles dans les 24 heures, je lance un mandat d'arrestation contre lui. Tu te souviendras de tout ça?

L'ancêtre du répondeur téléphonique opina du bonnet, blanc comme un drap. Manifestement, la perspective de voir derrière les barreaux l'homme qui signait son chèque de paye le remplissait d'effroi. Brazeau ne douta pas un instant que son message se rendrait mot pour mot à son destinataire.

Mardi, 19 juillet 1955, de midi à 19 h, de la rue Saint-Denis au quartier général de la police

Depuis une semaine, sur ordre de Brazeau, deux agents du service surveillaient La Tulipe Noire dans l'espoir d'apercevoir Julien Moreau. Le sergent-détective lui-même s'était payé plusieurs visites au bar-cabaret, sans davantage de succès. Ce matin-là, il avait levé un mandat d'arrestation contre Moreau.

Après sa collaboration avec Brazeau dans l'affaire de la disparition de Nathalie Bayard, au mois d'avril précédent, le détective privé Ubald Côté avait gardé d'excellents rapports avec le sergent-détective. À midi, ce même jour, il le rejoignait dans un petit restaurant de la rue Saint-Denis, en compagnie du jeune journaliste qui le suivait partout.

— J'ai lu dans *L'Écho* le compte rendu de votre entrevue avec le jésuite Alvarez, annonça Côté. Votre enquête semble avoir pris une nouvelle direction.

— C'est justement ce dont nous voulons discuter avec toi, répliqua Brazeau. Tu te souviendras peut-être que tu nous avais dit avoir été invité, en même temps que ton ami Claude Bayard, à faire partie des Chevaliers de Champlain. Tu avais alors refusé. Par la suite, t'a-t-on de nouveau proposé de faire partie de cet ordre? Et si oui, as-tu accepté?

— Non, je n'ai pas été sollicité de nouveau. Et même si je l'avais été, j'aurais refusé.

— Dommage... soupira Brazeau.

— Pourquoi tiens-tu tant à ce que je sois membre de ce mouvement? s'enquit en souriant Côté.

— Parce que nous cherchons un membre actif de l'ordre qui accepterait de parrainer quelqu'un de notre entourage. Il est très important, à ce stade de

notre enquête, de pouvoir compter sur un individu fiable et discret, car nous lui confierons la mission d'infiltrer les Chevaliers de Champlain. Est-ce que tu peux nous aider?

— Je vais faire de mon mieux. J'ai un collègue très actif chez les Chevaliers. Il ne m'a jamais parlé ce qui se passait dans cet ordre... Il faut dire que le sujet me laissait indifférent. Je vais le consulter pour savoir s'il serait disposé à parrainer un futur membre de haut calibre. Je te reviens dans les plus brefs délais avec une réponse.

En soirée, Brazeau reçut un appel d'Ubaldo Côté. Ce dernier lui annonça que son collègue était tout à fait disposé à parrainer un futur membre. Cependant, il fallait faire vite. La prochaine initiation allait avoir lieu au local Saint-Henri, le 24 juillet, et le parrain, pour la circonstance, serait un certain Charles Daviault. Il pourrait être joint au numéro GR1668. Enfin, il était essentiel que le candidat demeure dans le district de Montréal.

Le sergent-détective convoqua sur-le-champ «ses yeux et ses oreilles» sur un ton exalté que Bouillon ne lui connaissait pas. L'agent se présenta au bureau de l'enquêteur avec les boyaux noués par l'appréhension.

— Mon cher Bouillon, dit Brazeau, je vais te confier la plus importante mission de toute ta carrière. Tu vas communiquer avec un dénommé Daviault à ce numéro de téléphone et tu feras exactement ce qu'il va te demander.

— Est-ce en rapport avec l'enquête que vous menez?

— Parfaitement. Et cette mission sera déterminante pour sa résolution.

— Pouvez-vous m'en dire plus long sur le rôle que je vais jouer?

— Tu vas adhérer à l'ordre des Chevaliers de Champlain. Quand Daviault te demandera pourquoi tu veux devenir un de leurs membres, réponds-lui que c'est un rêve que tu caresses depuis tes années de jeunesse. Ne pose pas de questions et fais ce qu'il te dit. Tu seras récompensé pour ta contribution. Je demeure en contact avec toi jusqu'au jour de l'initiation. Je t'attendrai le lendemain matin à mon bureau. Bonne chance!

Bouillon sortit du bureau avec l'impression de léviter doucement au-dessus du sol. Jamais aucun des romans de gare qu'il dévorait à la queue leu leu ne lui avait procuré de tels frissons.

Lundi, 25 juillet 1955, en début de matinée, quartier général de la police

Brazeau et Asselin attendaient avec impatience que l'agent Bouillon vienne leur livrer le récit de son initiation à l'ordre des Chevaliers de Champlain. La vedette du jour se fit désirer, arrivant avec une bonne heure de retard, la chevelure en bataille, l'œil cerné et le pas traînant.

— La soirée n’a pas été trop dure? demanda Brazeau d’un ton presque paternel.

— L’enfer! gémit-il en se prenant la tête à deux mains. Je ne vais pas tout vous raconter, ça me prendrait la journée. De plus, j’ai prêté serment de ne rien révéler de l’initiation.

Brazeau ne put réprimer l’esquisse d’un sourire devant la candeur de Bouillon, qui semblait avoir oublié qu’on lui avait précisément fait subir cette épreuve pour qu’il en témoigne.

— Tu n’as rien à craindre. Rien de ce qui sera dit dans ce bureau n’en franchira la porte, tu as ma promesse formelle. Allez, raconte-nous ton aventure...

Bouillon sortit un petit calepin de sa poche; en revenant de l’initiation, avant de sombrer dans un sommeil peuplé de cauchemars, il avait pris des notes afin de ne rien oublier des sévices variés qu’il avait subis.

— L’introduction aux deux premiers degrés de l’ordre a commencé vers 8 heures du matin. Un membre en smoking est venu nous lire un interminable récit de la vie de Champlain. Puis nous avons paradé, un flambeau à la main, dans une grande salle. Au bout d’un moment, nous avons remis nos flambeaux à un groupe de membres vêtus d’une longue robe blanche. Pour le deuxième degré, chacun des initiés a lu à voix haute un serment qui nous engage à ne rien rapporter de ce qui allait se passer durant toute la journée sous peine d’expulsion de l’ordre.

— Si nous ne disons rien, tu ne seras pas expulsé, ironisa Brazeau, un sourire en coin.

— Je m’en fiche! Le troisième degré est tellement épouvantable que je ne remettrai jamais plus les pieds dans cet ordre.

— Mais encore?

— J’ai été traité comme de la merde.

— As-tu pu te défendre, au moins?

— Il n’en était pas question. Je n’aurais fait qu’aggraver mon cas!

— Mais ostensoir, parle donc! Qu’est-ce qu’on t’a fait?

— D’abord, précisons que l’initiation a été confiée à deux brutes: Marshal One et Marshal Two. C’est comme ça qu’ils se font appeler, ne me demandez pas pourquoi. Tout de suite après les deux premiers degrés, Marshal One nous a pris en charge, nous, les nouveaux initiés. Il nous a fait aligner dos au mur et, pendant une heure, il nous a engueulés. Et seulement en anglais. Des ordres qui n’en finissaient plus: “Tenez-vous la tête haute! Les bras en avant! Les genoux pliés!” Nous étions traités pis que des cadets de l’armée. Dans le

groupe des futurs membres, il y avait un jeune prêtre, un aveugle et un homme avec un bras dans le plâtre. Marshal One m'a donné l'ordre de m'occuper de l'aveugle pendant le reste de la cérémonie.

— As-tu demandé que l'animateur s'adresse à toi en français?

— Un autre candidat a tenté de se plaindre, et il s'est fait clouer le bec assez raide, alors non, je n'ai pas osé. Après cette première épreuve, Marshal Two a pris la relève. Il était vêtu d'un simple t-shirt et sentait la boisson à plein nez. Il nous a mis de force dans une cage d'ascenseur qui, en temps normal, n'aurait pas dû contenir la moitié d'entre nous, et il a refermé la porte. Nous sommes restés coincés là-dedans durant au moins une demi-heure. On étouffait. Certains criaient, d'autres pleuraient, et tout le monde voulait sortir. Le jeune prêtre a entamé le *Notre Père* pour tenter de calmer les esprits. Mon aveugle s'accrochait à moi et voulait sans cesse que je lui décrive tout ce qui se passait autour de nous. Enfin, l'ascenseur s'est mis à bouger et nous avons descendu au moins deux étages. Lorsque les portes se sont ouvertes, nous nous sommes retrouvés devant une grande piscine intérieure. Et là, surprise! Marshal One nous attendait avec son complice. Armées de fouets, les deux brutes nous ont forcés à enlever tous nos vêtements et à sauter à l'eau. Le moment le plus humiliant est survenu alors que j'aidais mon aveugle à se déshabiller. Un quart d'heure plus tard, j'ai pu sortir de la piscine et récupérer mes vêtements, tout en guidant mon aveugle vers ses effets personnels. Là-dessus, les portes de l'ascenseur se sont ouvertes de nouveau. Et là, l'horreur! Au fond de la cage, un nouvel initié s'était pendu avec sa ceinture. Les deux Marshals se sont précipités dans l'ascenseur et les portes se sont refermées.

— Ouf! Quelle histoire! Comment t'en es-tu sorti?

— Nous avons repris l'ascenseur par petits groupes, dans des conditions plus humaines que lors de notre descente. Revenu au rez-de-chaussée, je me suis retrouvé avec les autres initiés dans un couloir qui conduisait à une salle. Là, derrière une longue table, le Grand Timonier de l'ordre nous attendait, entouré de ses acolytes. Une personne s'est levée et nous a présenté le Guide suprême des Chevaliers de Champlain. J'ai oublié son nom, mais je sais que c'est un juge.

— Certains ont-ils demandé des explications sur tout ce que vous aviez subi? Et sur le pendu?

— Moi, j'étais trop écoeuré pour demander quoi que ce soit. J'avais juste envie de sacrer mon camp au plus vite.

— Mais vous méritiez bien quelques éclaircissements, non?

— On a fini par nous dire le fond de l'histoire: tout ça n'était qu'une grande

mascarade! Nous avons été une vingtaine de supposés initiés toute la journée, mais du nombre, il n'y avait que cinq nouveaux chevaliers. Tous les autres étaient des figurants. Faux le prêtre, faux l'aveugle, faux les Marshals, faux le pendu et faux le commando d'initiés qui nous ont fait marcher toute la journée. Voilà, vous en savez autant que moi.

— Que retiens-tu de cette expérience?

— Un profond dégoût et l'envie de me venger contre ceux qui m'ont humilié par leurs gestes, leurs paroles, par tout leur comportement.

Brazeau et Asselin se regardèrent longuement. L'expérience était on ne peut plus concluante.

— Agent infiltré Bouillon, tu nous as rendu un fier service pour la suite de notre enquête. Rentre chez toi et repose-toi.

L'agent n'avait pas le cœur à rire, mais il parut apprécier les bons mots de Brazeau, qui en était normalement avare. À son titre de Chevalier de Champlain, Bouillon partit ajouter à son palmarès ceux de Grand Bourreur d'Oreiller et de Suprême Maître du Matelas.

CHAPITRE 18

Afin de garder une saine perspective, le policier ayant des suspects qui le dérangent devrait avoir un coupable qui l'arrange.

Mardi, 26 juillet 1955, en fin de matinée, Chez son Père

Au cours d'un petit déjeuner qui s'étirait, Brazeau et Asselin discutaient de l'expérience vécue par Bouillon lors de son initiation chez les Chevaliers de Champlain. La conversation revenait invariablement sur la même question: la nature des rôles de Lizotte et de Lavigne au fil des différentes cérémonies d'initiation de l'ordre par le passé. Un ou des initiés, perturbés par les agissements des animateurs, avaient-ils choisi de se venger d'eux, ce fameux soir du 17 mars? La même idée avait tout naturellement frappé l'enquêteur et le journaliste lorsque Bouillon, à la fin de son récit, avait exprimé son ressentiment à l'endroit de ses tortionnaires. Pour la première fois depuis le début de l'enquête, les deux compères s'enthousiasmaient pour la même hypothèse.

— D'après ce que nous a raconté Alvarez, fit remarquer Brazeau, le rôle joué par les deux Marshals a sans doute souvent été tenu par les victimes de l'attentat du Forum.

— À ce sujet, ses propos étaient on ne peut plus clairs: non seulement Lizotte et Lavigne possédaient toutes les qualités pour animer des cérémonies d'initiation, mais ils ont été formés pour ce faire et ensuite retenus pour animer la majeure partie des cérémonies.

— Nous touchons au but, affirma Brazeau, excité. Il nous faut maintenant la liste complète de tous les Chevaliers de Champlain initiés dans les 12 derniers mois avant l'assassinat.

— La seule personne en mesure de nous livrer une telle liste est notre bon jésuite.

— Alors que faisons-nous ici à écluser des martini? demanda avec pertinence l'enquêteur.

Le duo jeta assez de billets verts sur leur table de Chez son Père pour rester

en excellents termes avec le patron et les deux comparses se ruèrent sans dignité au collège Sainte-Marie. Leur proverbial manque de chance dans cette affaire les poursuivait: le directeur des cours de rattrapage leur annonça qu'Alvarez était retourné à Manchester et qu'il avait été remplacé par un autre professeur de latin.

Déçu, Brazeau fit un crochet par le cabaret La Tulipe Noire et conversa discrètement avec les deux agents en faction chargés d'épingler Julien Moreau, sur qui pesait un mandat d'arrestation. Toujours aucune trace du Premier Suppléant. Démoralisé, le duo se sépara, Brazeau prenant le chemin de la maison et Asselin celui du journal pour se mettre à jour dans ses écritures, et prendre de la distance avec cette enquête qui n'en finissait plus.

Le même jour, vers 17 h, locaux de *L'Écho du Matin*

Ce fut le moment que choisit Paulette pour se présenter à *L'Écho* et retrouver Asselin, qui ne l'y attendait pas. Les retrouvailles furent aussi chaleureuses que le permettait un lieu public à deux ex promis à un futur rapprochement. Ces derniers temps, ils se téléphonaient souvent. Chacun cherchait à se réconcilier et redescendre d'une tour d'ivoire où solitude et orgueil les avaient tenus captifs.

Ces derniers temps, Paulette vivait de durs moments, et elle sentait le besoin d'un réconfort. Asselin était toujours là, prêt à tendre une oreille attentive aux doléances de cette jeune femme qui, pour avoir été son amante, n'en était pas moins devenue une amie très chère.

Après un court échange de banalités, Asselin et Paulette se retrouvèrent dans un nouveau restaurant français, avenue du Mont-Royal, à deux pas du journal.

— Je suis surmenée, confia-t-elle. Je n'arrive plus à produire le *Montréal Illustré*, et je désespère de trouver une solution.

— Pourquoi ne pas mettre la clé dans la porte et te reposer? Quitte à reprendre la publication un peu plus tard, lorsque tu auras retrouvé ton équilibre et tes forces.

— Je ne peux pas... Carl a quitté le sanatorium de Sainte-Agathe et a été transféré à l'Institut thoracique de Montréal. C'est un centre de recherches où il espère être mieux suivi qu'à Sainte-Agathe. On l'a traité à la streptomycine, mais le traitement n'a pas eu les effets escomptés. Il souffre de plusieurs complications...

— Quelle sorte de complications?

— Je ne peux pas entrer dans les détails. Mais les médecins m'ont expliqué

que le cerveau était atteint... La tuberculose du cerveau s'attaque à la moelle épinière. Contrairement aux autres formes de tuberculose, celle-là se localise à la base du cerveau et évolue de façon aiguë ou chronique.

— Pauvre Carl! Il n'est pas sorti du bois.

— En effet! Et moi non plus, par conséquent...

— Parlons d'autre chose, si tu veux bien.

Gilles commanda une nouvelle bouteille de vin, ce qui eut pour effet d'adoucir l'humeur de Paulette et d'estomper sa mélancolie. Elle devenait plus loquace et plus souriante. Elle raconta avec humour ses discussions avec les médecins de l'hôpital et les questions parfois farfelues qu'elle leur posait. Souvent, Carl perdait patience et manifestait son dépit, et elle se retirait pour aller pleurer seule dans un coin.

— Si tu étais plus proche et plus disponible, soupira-t-elle, enhardie par l'ivresse naissante, je pourrais aller pleurer dans tes bras. Mais évidemment tu es trop occupé, et l'espace manque entre toi et ta machine à écrire pour m'êtreindre tendrement. Avec le journal et cette enquête qui prennent tout ton temps, je comprends bien que tu aies d'autres priorités. Incidemment, j'ai lu dans *L'Écho du Matin* ta rencontre avec un père jésuite au sujet des Chevaliers de Champlain. Où en êtes-vous, toi et ton enquêteur? Avez-vous l'intention d'entrer dans cet ordre bizarre pour tirer cette affaire au clair?

— Non, mais nous recherchons des personnes qui auraient été initiées dans cet ordre au cours des dernières années.

Malgré la tête qui commençait à lui tourner, Paulette réagit immédiatement:

— Je ne suis pas certaine, mais je crois que Carl a déjà fait partie des Chevaliers de Champlain. À quel moment et combien de temps, je n'en sais rien, mais il me semble bien avoir aperçu dans son bureau des documents se rapportant à cet ordre.

— Tiens, tiens, c'est intéressant, ce que tu me dis là... Mieux qu'intéressant: important! Voudrais-tu jeter un coup d'œil aux papiers de Carl puis rencontrer Brazeau en ma compagnie? Tu verras, c'est un homme très discret.

Asselin offrit de reconduire Paulette à son appartement, mais ce geste de courtoisie n'eut aucune suite et la dame un peu grise fut emportée par un taxi vers son destin.

Mercredi, 27 juillet 1955, en fin de soirée, rue Sherbrooke Ouest

L'immeuble du *Montréal Illustré* était complètement désert. Paulette y accueillit le policier et le journaliste, et les conduisit au 11^e étage, dans le

bureau de Carl Brière. Évidemment, l'incursion de Brazeau dans les locaux du journal était on ne peut plus cavalière et aurait pu lui attirer les foudres de ses supérieurs, mais il sentait que le jeu en valait la chandelle. Dans le bureau, Paulette tira les rideaux et alluma les lumières.

— Je n'ai pas l'habitude de fouiller dans les affaires de Carl, mais un jour il m'a demandé de lui remettre un dossier rangé dans ce classeur gris, à l'écart des autres. J'ai constaté alors qu'il s'agissait de documents portant les armoiries des Chevaliers.

Paulette retira du tiroir un dossier qu'elle remit au sergent-détective. La chemise était remplie de lettres échangées avec d'autres membres de l'ordre, ainsi que des extraits de textes sur la vie et l'œuvre de Samuel de Champlain.

Scotchée au dossier à l'aide d'un diachylon, une grosse clé marquée du numéro 35 retint l'attention du trio. Paulette indiqua à Brazeau que cette clé devait sans doute s'insérer dans la serrure d'un coffret qu'elle n'avait jamais pu ouvrir. Le coffret était une petite boîte en bois de 8 pouces sur 12, et profonde de 6.

L'enquêteur l'ouvrit. Il eut tout de suite la sensation que son contenu s'avérerait un élément de la plus haute importance pour la suite de l'enquête. Gagné par une certaine fébrilité, il prit le temps de s'asseoir afin de bien examiner chaque élément contenu dans le coffret. Non moins excité, Asselin resta debout mais plaça sa tête au-dessus de l'épaule de Brazeau, trop absorbé par sa découverte pour penser à le chasser de son espace vital.

Une version du manuscrit des *Caractères* façon Brière reposait au fond de la boîte. Par-dessus, un court texte dactylographié intitulé *Le dernier chapitre* éveilla la curiosité du policier, mais il se fit violence pour ne pas le lire immédiatement, désireux de le déguster plus tard à tête reposée.

Comme il s'appêtait à refermer le coffret, Brazeau remarqua un papier qui débordait du manuscrit de Brière et qu'il retira doucement de la liasse. Il s'agissait d'un article découpé dans le journal *La Presse*. Le titre de cet article le percuta comme un coup de poing en plein visage et Brazeau n'eut d'autre choix que de le lire, là, tout de suite. Toujours perché au-dessus de l'épaule du policier, comme le perroquet d'un pirate de roman, Asselin dévora lui aussi les lignes suivantes:

*AUTOPSIE D'UNE TRAGÉDIE:
L'HUMILIÉ DE PANACIO COLLEGE*

personnellement fait les frais d'une initiation, ce rituel marquant chaque année la rentrée d'un grand nombre d'établissements académiques. À l'automne 1954, Jim Cinking, un étudiant en première année au Panacio College de Foulot City, a été soumis à une cérémonie d'initiation qui a mal tourné, subissant d'effroyables sévices infligés par un groupe d'étudiants plus âgés. Pendant une journée entière, il a enduré des épreuves cruelles et vexatoires qui lui ont laissé de graves troubles psychologiques. Pendant un certain temps, l'étudiant supplicié a préféré garder le silence et se replier sur lui-même pour tenter d'échapper au souvenir de cette journée fatidique.

Durant des mois, lentement mais sûrement, Cinking a développé un ressentiment sans borne contre ceux qui s'étaient permis sur sa personne une série de brimades inqualifiables. Au fil du temps, sa colère s'est muée en un désir de vengeance incoercible. Dans l'espoir d'évacuer les cauchemars qui le hantaient depuis cette initiation, il s'est même mis à réciter des oraisons incantatoires.

Cinking a longuement jonglé avec l'idée du suicide. Après avoir envisagé diverses façons de mettre fin à ses jours, il a décidé de consulter un médecin de famille. Il lui a fait part de son mal être, mais en se gardant bien d'évoquer l'humiliation qu'il avait subie, car il craignait de n'être pas cru. Il a été hospitalisé et mis en observation durant quelques jours, puis renvoyé à la maison, sous la garde de ses parents. Mais les médicaments qu'on lui avait prescrits pour endiguer son anxiété l'ont fait basculer dans un gouffre au fond duquel s'est ancrée l'idée fixe de la vengeance.

Un matin, Jim Cinking s'est levé dans une sorte d'état second. Il a marché droit jusqu'à l'armurerie de son père, parti travailler, et s'est emparé d'un fusil mitrailleur Browning WZ 28, un souvenir de guerre. Il a enfilé une gabardine appartenant à son père et a glissé l'arme sous le long vêtement, parvenant à l'y dissimuler entièrement. La tête coiffée d'un chapeau à large bord, il s'est ensuite rendu au Panacio College, à deux rues de chez lui.

Avant l'heure d'ouverture du collège, Cinking a pénétré dans l'immeuble par une porte qui conduisait au sous-sol. Tapi dans l'échappée de l'escalier, il a attendu l'arrivée des étudiants. Au moment qu'il a jugé opportun, il s'est précipité dans la salle commune où il a ouvert le feu, avant de se donner lui-même la mort.

Le bilan de la terrible tuerie s'élève à 8 morts et 12 blessés graves. Dans une lettre laissée dans l'armurerie de son père, Jim Cinking a expliqué les motivations de son geste par le désir de se venger de l'humiliation que lui avaient infligée des condisciples dénués de toute humanité.

En remettant l'article dans le coffret, Brazeau se rendit enfin compte de la présence d'Asselin dans son dos et ne put réprimer un soubresaut de surprise. Lui-même surpris par la réaction du policier, Asselin recula d'un bond.

— Je n'ai pas de mandat pour emporter cette pièce à conviction, indiqua l'enquêteur en se tournant vers Paulette. Cependant, je me dois de garder cette boîte et son contenu pendant un certain temps.

— Vous n'avez pas à vous en faire, assura Paulette, j'ai de Carl une procuration en bonne et due forme qui m'autorise à veiller sur tout ce qui concerne le magazine ainsi que sur ses affaires personnelles.

— Malgré tout, je vais vous signer un document qui stipule que ce coffret est bien en ma possession, et que je m'engage à le remettre à son propriétaire lorsqu'il en fera la demande.

Brazeau et Asselin repartirent aussitôt, l'un en saluant poliment Paulette, l'autre en lui servant un regard de merlan presque trop frit. Les deux hommes retournèrent au quartier général où les attendaient les agents qui avaient passé les derniers jours en faction à La Tulipe Noire. Julien Moreau avait été appréhendé plus tôt en soirée alors qu'il tentait de s'introduire à la dérobée dans son cabaret par une porte arrière. Le prisonnier se préparait à passer une première nuit en cellule, mais Brazeau avait d'autres plans et demanda au geôlier d'aller chercher et d'escorter le détenu dans son bureau.

Menottes aux poignets, Moreau semblait encore hébété par les événements des dernières heures. La plupart des gens issus de classes sociales supérieures affichaient cet air de parfaite incrédulité quand le bras long de la justice leur mettait la main au collet.

— Enfin, le Premier Suppléant est de retour... railla l'enquêteur. J'espère que votre arrestation ne vous a pas causé trop de soucis. J'ai gardé un excellent souvenir de notre dernière conversation, trop brusquement interrompue. Je me souviens surtout de votre engagement à nous révéler le nom de l'ami qui était au Forum le 17 mars dernier, et à qui vous aviez suggéré d'aller saluer Lizotte et Lavigne. Un précieux indice susceptible de hâter le dénouement de notre enquête.

— Je vous ai dit que je donnerais le nom de cet ami si vous disposiez de preuves de sa culpabilité autres que sa simple présence au Forum, ce soir-là.

— Je possède ces preuves. Je vous en ferai part en temps et lieu. En attendant, seriez-vous prêt à assister, en ma compagnie, à une confrontation avec cet ami que vous hésitez à identifier?

— Je veux bien, à condition que vous me juriez du sérieux de ces nouvelles preuves...

— Vous engagez-vous solennellement à ne pas chercher à quitter la ville jusqu'à avis contraire de nos services? Plus de faux-fuyant entre nous, M. Moreau... J'ai besoin de votre parole.

— Bien sûr!

— Alors, vous êtes libre. Donnons-nous rendez-vous à La Tulipe Noire, en fin de matinée, jeudi.

L'air toujours aussi hébété, Moreau vit les menottes disparaître de ses poignets comme par enchantement. La plupart des gens issus de classes sociales supérieures affichaient aussi cet air de parfaite incrédulité quand la justice leur redonnait la clé des champs, comme s'ils ne méritaient pas d'être libres...

Jeudi, 28 juillet 1955, en fin de matinée, quartier général de la police

Une rencontre au sommet entre Julien Moreau et Carl Brière se présentait désormais à Brazeau comme la voie royale pour boucler l'enquête. Le moment était venu de solliciter le concours de Paulette Arbic afin de concrétiser cette rencontre. Brazeau convoqua Asselin au quartier général pour lui faire part de ses intentions et obtenir sa bénédiction. Après examen de la stratégie de l'enquêteur, le journaliste donna son accord. Alors, Brazeau téléphona à Paulette pour lui demander d'organiser à l'hôpital une «réunion» avec son patron du *Montréal Illustré*. Un ami de Brière, Julien Moreau, et lui-même seraient présents. Cette réunion visait à recueillir des informations concernant l'ordre des Chevaliers de Champlain.

Sans savoir précisément dans quelle entreprise elle s'engageait, Paulette voulut bien exaucer la requête de l'enquêteur et, sitôt terminée sa conversation avec lui, appela Carl Brière à l'Institut thoracique de Montréal.

— Bonjour! C'est moi, Paulette. Comment vas-tu?

— La nuit a été pénible, mais ce matin ça va beaucoup mieux. Tu n'es pas venue me voir, hier. J'ai trouvé la journée longue...

— Je vais passer aujourd'hui, c'est certain. Je voulais cependant te prévenir tout de suite que ton ami Julien Moreau veut te rencontrer. Il sera accompagné d'un nommé Bill Brazeau. À quel moment serais-tu prêt à les recevoir?

— Pas de problème en ce qui concerne Julien. Mais ce Bill Brazeau, qu'est-ce qu'il vient faire dans le portrait?

— C'est une connaissance de Julien. Il mène une enquête sur les Chevaliers de Champlain. Il veut tout simplement vous poser quelques questions sur l'ordre.

— Ce ne serait pas un policier, par hasard? Il me semble avoir vu ce nom

dans un journal, récemment...

— Oui, c'est un haut gradé de la police de Montréal... Un sergent ou un capitaine, je ne sais trop.

— Bref, c'est un policier... Tout devrait m'inciter à refuser de voir ce Brazeau. Je n'ai plus rien à faire avec les Chevaliers de Champlain, et je me méfie des policiers comme de la peste. Mais si Julien croit que c'est une bonne chose que ce policier se joigne à nous, alors je suis d'accord.

— Dans ce cas, quand pourrais-tu les recevoir?

— Disons, samedi après-midi prochain. Mais j'y pense... Je ne veux pas recevoir de visite en chemise d'hôpital. En venant me voir aujourd'hui, m'apporterais-tu ma robe de chambre noire et mon foulard blanc? Ils sont dans une petite valise rouge que j'ai rapportée du sanatorium de Sainte-Agathe.

— Bien sûr. À tout à l'heure!

— À tantôt. Et n'oublie pas la valise.

Samedi, 30 juillet 1955, en fin de matinée, quartier général de la police

En début de matinée, dans la quiétude de son bureau, Bill Brazeau ouvrit le coffret qu'il avait rapporté du *Montréal Illustré* dans la nuit de mercredi. Il en examina de nouveau le contenu, mais décida d'y prélever seulement le document qui lui paraissait indispensable. Les autres pièces resteraient sagement dans leur cachette, prêtes à l'emploi pour plus tard si le besoin s'en faisait sentir. Puis le journaliste de *L'Écho du Matin* rejoignit bientôt le sergent-détective et les deux hommes allèrent luncher au Gourmet, rue Sainte-Catherine, avant de passer aux choses sérieuses. Asselin et Brazeau marchèrent jusqu'à La Tulipe Noire. Dans son cabaret de la rue Drummond, Julien Moreau, assis seul au bar, les attendait.

— J'espère que vous n'avez pas décidé de nous laisser tomber, dit Brazeau. Nous avons rendez-vous avec Carl Brière.

— J'ai promis de vous seconder dans votre enquête à condition que vous disposiez de preuves sérieuses, dit Moreau. Vous avez rempli cette condition et je suis prêt à respecter ma promesse.

— Soit! Mais sachez que cette confrontation risque de ne pas être de tout repos...

— Je suis habitué aux émotions fortes. Les nuits au cabaret sont parfois très agitées.

Sur le trottoir, Asselin héla un taxi et ils roulèrent en silence jusqu'à l'Institut thoracique de Montréal, rue Saint-Urbain. Une fois le trio arrivé à

l'hôpital, Brazeau prit les choses en main. Il brandit son badge sous le nez du préposé à l'accueil de l'hôpital et lui demanda de les escorter jusqu'à la chambre de Carl Brière.

Dans la chambre numéro 67, Julien Moreau s'avança le premier pour serrer la main de l'auteur des *Caractères*. Le malade était assis dans un fauteuil, près du lit, et avait revêtu pour l'occasion une élégante robe de chambre. Paulette était à ses côtés, debout, une main sur son épaule. Brazeau salua Brière de loin, d'un mouvement du chef, mais l'autre fit mine de l'ignorer. Il y eut un long moment de silence où le malaise des nouveaux arrivants semblait faire concurrence à la nervosité aisément palpable de Brière. Brazeau se présenta, mais en se gardant bien de mentionner le double meurtre du Forum, préférant taire le plus longtemps possible la nature véritable de sa visite.

— Je suis Bill Brazeau, sergent-détective de la police de Montréal, et je mène une enquête sur les cérémonies d'initiation de l'ordre des Chevaliers de Champlain. Je crois que vous avez été initié à cet ordre par le passé. Accepteriez-vous de répondre à quelques-unes de mes questions?

Le malade demeura parfaitement impassible, réaction que Brazeau interpréta à sa guise, c'est-à-dire comme un oui.

— Diriez-vous que l'initiation que vous ont fait subir les Chevaliers de Champlain a eu des répercussions désagréables dans votre cas?

Brière ne desserra pas les lèvres.

— Si je comprends bien, vous n'êtes pas disposé à répondre à mes questions. J'ai avec moi un texte signé de votre main que je me propose de lire à haute voix pour le bénéfice de toutes les personnes présentes. Y voyez-vous une objection? Vous pouvez préférer ne pas parler, vous en avez pleinement le droit, mais nous accordez-vous le droit de vous écouter?

Brazeau crut noter chez Brière un imperceptible mouvement de la tête qu'il assimila à un autre oui et, s'éclaircissant la gorge, entama la lecture des quelques feuillets qu'il avait en main.

*LES CARACTÈRES DE CARL BRIÈRE
OU LES MŒURS DE NOTRE SIÈCLE
Le dernier chapitre*

Récemment, le compte rendu d'une tuerie perpétrée par un certain Jim Cinking, au Texas, m'a profondément troublé. Il m'a tout de suite fait revivre l'état dans lequel je me suis retrouvé au sortir de mon initiation chez les Chevaliers de Champlain, quelques mois auparavant. Moi qui avais cru

adhérer à une noble confrérie aux idéaux élevés... Sot que je fus! L'humiliation que j'ai subie ce jour-là n'a jamais cessé depuis de cuire littéralement mon corps, mon visage et mon âme. Si l'enfer existe, eh bien, les pauvres damnés qui y brûlent pour l'éternité n'ont jamais eu aussi chaud que moi. Mais je détiens sur cette multitude de misérables un avantage infini: je peux me venger, et je ne m'en priverai d'ailleurs pas.

Contrairement au jeune Cinking, je n'ai consulté aucun médecin et aucun médecin ne m'a prescrit le moindre médicament. J'ai préféré me replier sur moi-même, en autant qu'on puisse parler d'un choix délibéré. Le souvenir omniprésent de cette humiliation a fini par assombrir mon horizon et empoisonner tous mes jours ici-bas. Je n'ai lancé à personne de signal de détresse. Ma vexation était sans issue, et mon désir de vengeance, absolu.

Nous guérissons difficilement de grandes humiliations; au mieux, nous pouvons les ruminer afin de les assouplir et de les rendre plus supportables, c'est tout. Moi, je les ressassais toujours et sans fin.

Au début, je ne pouvais mettre un nom ou un visage sur mes tortionnaires. L'ordre des Chevaliers est une confrérie solidaire et secrète, totalement insaisissable. Je ne disposais d'aucun point de repère et j'étais incapable de penser assouvir un jour mon désir de vengeance.

Après une soirée bien arrosée au cabaret La Tulipe Noire, mon ami Julien m'a présenté deux des siens, de jeunes bourgeois de Montréal. L'un, Lizotte, était avocat; l'autre, Lavigne, était acteur. D'entrée de jeu, je les ai trouvés antipathiques. Un peu trop sûrs d'eux, éminemment satisfaits de leur propre personne, ils prenaient plaisir à se moquer de tout un chacun et multipliaient les blagues de mauvais goût.

Quand Julien m'a appris que ses amis appartenaient aux Chevaliers de Champlain, j'ai sourcillé; quand il a précisé qu'ils en présidaient les cérémonies d'initiation, tous mes sens se sont pour ainsi dire mis en état d'alerte. Ces deux hommes pouvaient-ils être ceux-là mêmes qui m'avaient accueilli lors de mon intronisation à l'ordre? J'avoue ne pas les avoir reconnus sur-le-champ. Les deux Marshals de l'initiation étaient trop bien maquillés pour être identifiables par la suite.

Pour en avoir le cœur net, je pris Julien à part. Je lui fis part de mes doutes et lui demandai si mes soupçons étaient fondés. Alors, Julien m'affirma sans la moindre équivoque que ses amis animaient, sauf exception, toutes les cérémonies d'admission à l'ordre des Chevaliers de Champlain. Lui, Julien, n'agissait qu'à titre de Premier Suppléant, lorsque Lizotte ou Lavigne était empêché. Dans mon esprit, désormais, plus de place pour le moindre doute,

ce qui en libérait, du coup, pour la formidable vengeance que je réservais à mes deux bourreaux retrouvés.

Mais le moment n'était pas propice à un coup d'éclat. Je devais attendre mon heure. Une étape cruciale avait toutefois été franchie: je les avais identifiés. Leur figure, leur voix, leur démarche m'étaient maintenant familières. Je pourrais les reconnaître en tout temps et n'importe où. Eux, en retour, ne semblaient aucunement se douter de mes intentions. Peut-être même ne m'avaient-ils pas reconnu comme un de leurs suppliciés?

Quelques semaines plus tard, Julien Moreau m'invita à une grande fête pour le dixième anniversaire de l'ouverture de La Tulipe Noire. Dans la foule, je reconnus l'avocat et l'artiste que Julien m'avait présentés voilà peu.

Les invités se pressaient au bar où les rafraîchissements étaient gratuits. La musique assourdissante d'un orchestre semblait faire vibrer la fumée ambiante. La fête battait son plein, tout le monde semblait bien s'amuser. Mais moi, je ne participais pas à la liesse.

Le tintamarre et la frénésie qui régnaient me suggérèrent une manœuvre fondée sur la ruse et l'action directe. Les romans de gare ne cessent de rabâcher à leurs lecteurs qu'aucun endroit ne se prête justement mieux au meurtre qu'une gare bondée.

Après avoir bien réfléchi, j'en vins à la conclusion que le moment était venu d'exercer ma vengeance une fois pour toutes. Au milieu de ce tapage infernal, des coups de feu bien ciblés passeraient sans doute inaperçus et les deux virtuoses de l'humiliation ne seraient plus que de mauvais souvenirs. Sur le coup, cette idée déversa en moi une déferlante d'irrésistible satisfaction.

Je courus à ma voiture. En quête de l'arme que je traînais généralement avec moi dans tous mes déplacements, je fouillai puis vidai mon coffre à gants. Hélas, je l'en avais retirée par mégarde. Je rentrai chez moi profondément déçu. Ce serait pour une prochaine fois.

En fait, cette prochaine fois se présenta au mois de mars de cette année. Julien me téléphona afin de m'offrir un billet pour le match Canadiens-Red Wings du 17 mars. Je lui fis remarquer que le photographe sportif du Montréal Illustré m'avait déjà donné un billet pour cette rencontre. Il me répondit que c'était bien dommage en ajoutant qu'il allait donner ses deux billets à Lizotte et Lavigne. Je savais où les sièges en question étaient situés, car j'étais déjà allé plusieurs fois assister à un match au Forum en compagnie de mon ami Julien. "Tu devrais, me dit-il, aller saluer l'avocat et l'acteur. Cela leur ferait vraiment plaisir. Ils te trouvent un peu distant. Ils t'apprécient, rends-leur donc la pareille."

Cette invitation me traversa l'esprit comme un appel de phare du destin.

Le soir du 17 mars, je me présentai au Forum muni de mon arme qui ne me quittait désormais plus. J'attendis calmement le meilleur moment de passer à l'acte fatal. Soudain, le match fut interrompu par les événements que vous savez. Le destin semblait décidément m'ouvrir tout grand les bras. Lorsque la bombe lacrymogène éclata dans l'amphithéâtre, j'ai pensé qu'il en faisait presque trop...

Prise de panique, la foule se mit à se disperser vers les issues les plus proches. J'en profitai pour quitter mon siège et descendre quelques gradins plus bas afin de me placer dans une position idéale pour tirer. Lizotte et Lavigne étaient encore à leurs sièges. Fanfarons, plus braves que les autres, ils ne se pressaient pas de prendre leurs jambes à leur cou.

L'idée de les abattre me tenaillait comme un désir suprême. Ni Lizotte ni Lavigne n'eurent le temps de nous reconnaître, la Grande Faucheuse et moi. Je crois pouvoir dire que je les abattis soigneusement. Puis je pressai le pas vers la sortie la plus proche en me mêlant au torrent des fuyards.

Mai 1955

Je viens d'apprendre que je suis atteint d'une tuberculose incurable et qu'il me reste peu de temps à vivre. Je demande que ce dernier chapitre soit ajouté en épilogue aux Caractères, mais que le tout soit publié SEULEMENT APRÈS MA MORT.

Je demande à ma bien-aimée Paulette Arbic de veiller à ce que ce dernier chapitre ne soit jamais publié de mon vivant.

Et je signe Carl Brière, en toute lucidité

Le silence se prolongea un certain temps après que la voix de Brazeau se fut tue. Chacun regardait devant soi, comme envoûté, profondément troublé par le récit de Brière. Encore une fois, ce fut Brazeau qui prit la parole:

— Carl Brière, reconnaissez-vous avoir écrit ce texte?

Le policier marcha jusqu'à Brière, toujours calé dans son fauteuil, et lui tendit les feuillets, dont l'auteur ne daigna pas s'emparer.

— Je ne renierai pas mon œuvre. Ce texte est de moi et c'est bien mon écriture.

Soudain, avec une vigueur que personne n'attendait de la part d'un malade condamné, Brière se leva d'un bond. Dans la chambre, tout le monde recula instinctivement d'un pas. Brière apostropha sa maîtresse:

— Tu m'as trahi... Tu m'as trahi!

Une fraction de seconde plus tard, Brière sortait de la poche de sa robe de chambre une arme qu'il déchargea presque à bout portant sur Paulette qui s'écroula, atteinte à l'épaule. Et avant que quiconque ait pu réagir, l'homme retourna l'arme contre lui-même, juste sous son menton.

Le même jour, 18 h, quartier général de la police

Seul dans son bureau, Brazeau, prostré, resta un long moment à son pupitre, la tête dans les mains, revoyant en boucle la scène de panique après le coup de folie de Brière, se demandant s'il n'avait pas fait montre de trop d'audace dans sa stratégie. Trop pressé d'en finir avec cette interminable enquête, avait-il bien pris le temps d'anticiper tous les scénarios possibles en attaquant Brière de manière si frontale? Puis il soupira profondément. N'était-il pas en train d'adopter l'attitude des gérants d'estrade, ces champions du je-vous-l'avais-bien-dit, ces génies capables de trouver la solution à tous les problèmes, une fois que d'autres s'étaient commis et avaient échoué? Il avait joué le tout pour le tout et il avait gagné, mais non sans faire de dégât.

S'ébrouant, il finit par rassembler la totalité des pièces du dossier, disposa le tout le plus loin possible de lui sur son bureau et attendit l'appel qui lui permettrait peut-être de fermer l'œil cette nuit. Il vint enfin, une demi-heure plus tard.

— Ici Gilles! fit une voix.

— Gilles? Gilles qui? demanda, presque comiquement, Brazeau.

— Gilles Asselin, quelle question!

— Oh! fit Brazeau, comme pris en faute. Bien sûr, Gilles! Allez, parle...

— Paulette s'en sortira. Mais pour Brière, c'est fini. Je vous laisse, elle vient de sortir de la salle d'opération, je resterai ici jusqu'à ce qu'elle se réveille. Et après, je filerai au journal pour rédiger mon dernier papier, dont je vous laisse deviner le titre.

Brazeau avait le cerveau dans le coton. Il n'avait vraiment aucune envie de jouer aux devinettes.

— Eh bien non, figure-toi, je ne vois pas... À part "Boucherie à l'hôpital", non, je ne vois pas...

— "Le sergent Brazeau classe l'enquête"!

Reconnaissance et remerciements

J'aimerais par ces quelques pages témoigner ma gratitude à l'éditeur qui nous épaula dans le dur métier de l'écriture. En bon jardinier, il nous aide à faire fleurir nos pages blanches. Chaque fois que j'ouvre un de mes livres et que j'en feuillette les pages, je remercie André Gagnon, des Éditions Hurtubise, pour sa prompte intervention et son esprit perspicace dans l'univers mystérieux de l'imaginaire.

Lors de conférences dans des écoles ou des bibliothèques, ou encore de participations à des salons du livre, des lecteurs me demandent souvent comment m'est venue l'idée de tel ou tel de mes romans. La réponse la plus franche à cette question tient en deux mots: hasard et histoire. Le hasard a en effet voulu que ce soit en compagnie de mon «éditeur rapproché» que ces projets ont germé; et ma passion de l'histoire, petite ou grande, a fait le reste.



Un jour que nous descendions à pied la rue Saint-Denis, en direction sud, je me suis brusquement arrêté au coin de la rue Ontario et j'ai attiré l'attention de mon éditeur en lui pointant du doigt, tout près de la rue Sanguinet, un immeuble qui n'avait rien perdu de son aspect originel et qui éveillait encore en moi des pensées incandescentes.

— Remarque, lui ai-je dit, la clôture en métal et le long escalier extérieur qui conduit au 312, Ontario. Autrefois nichait à cette adresse le plus célèbre bordel de Montréal, et même du pays, au temps de la Deuxième Guerre. Eh bien, c'est là, en 1943, que je gardais les bicyclettes des abonnés aux amours d'urgence de mon quartier qui fréquentaient l'endroit. Ces adolescents en manque d'affection me trimbalaient jusqu'ici sur leur vélo au moins deux fois par semaine. Ils me payaient cinq cennes pour chaque bicyclette que je surveillais tandis qu'ils disparaissaient pendant une bonne demi-heure dans un lieu dont les activités sont pour moi longtemps restées mystérieuses. J'avais 10 ans et j'avais d'autres distractions: je jouais au baseball, au cowboy, à la cachette et, les jours de pluie, au Monopoly.

— C'est une belle histoire, m'a répondu André. Ce pourrait être le point de départ d'un roman historique, vous ne trouvez pas?

— Mais ce n'est qu'une anecdote!

— Libérez-vous de l'anecdote et recréez l'univers de vos 10 ans...

Cette incitation à l'écriture n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Quelques mois plus tard, je publiais un roman intitulé *312 rue Ontario Est*.

Quelques années plus tard, sortant d'une librairie du quartier Côte-des-Neiges, je rappelais à André Gagnon les événements rocambolesques qui s'étaient déroulés au ^{xix}^e siècle dans la «petite montagne», en face du collège Notre-Dame où se dresse aujourd'hui l'oratoire Saint-Joseph.

— À cette époque, vers 1870, les bourgeois bien nantis du Golden Square Mile se livraient à la chasse à courre sur le mont Royal. Avec le temps, les chasseurs avaient fini par ériger dans la montagne des clubs privés afin de se distraire durant les week-ends. La présence de ces dandys libertins et fortunés attira dans Queen Mary Road des filles aux amours innombrables. Des hommes d'affaires sautèrent sur l'occasion et proposèrent de construire un hôtel dans ce lieu dit, «la petite montagne». Les pères de Sainte-Croix, qui veillaient jalousement sur la vertu des élèves du collège Notre-Dame, confièrent au portier du collège, le frère André, le mandat de solliciter l'intervention de saint Joseph afin d'empêcher la construction d'une maison close. Le saint s'en mêla, pour le mieux, et les bons pères réussirent à acquérir la petite montagne, et la foi du frère André y fit édifier, au fil des décennies qui suivirent, un lieu de pèlerinage unique au Québec, au Canada et en Amérique: l'oratoire Saint-Joseph.

— Comment se peut-il qu'un lieu aussi romanesque n'ait jamais fait l'objet du grand roman qu'il mérite? m'a demandé André. Je crois qu'en amoureux de ce site, vous devriez remédier à la situation...

Et grâce aux suggestions averties de mon éditeur, cette anodine promenade a engendré un nouveau chantier littéraire: *921 Queen Mary Road*.

Grisé par l'automne des Laurentides et ses montagnes rehaussées de couleurs chatoyantes, je me suis laissé envahir par le souvenir d'une époque agitée au pays du curé Labelle. Peu de temps après, je retrouvais André Gagnon dans un petit café champêtre de Saint-Sauveur. J'ai ressenti alors le

besoin d'évoquer le temps où mes aïeuls peinaient sur les terres de roches au siècle dernier:

— Bien de l'eau a coulé par les moulins de la rivière du Nord depuis la mort du curé Labelle... Ne devrions-nous pas revisiter l'image que nous a laissée de ce personnage Claude-Henri Grignon, dans ses *Belles Histoires des Pays-d'en-haut*? Ce brave curé avait peut-être de nobles ambitions en installant ces vigoureux colons dans les cantons du Nord, mais il avait reçu un mandat politique qui cachait bien d'autres buts. Au ^{xix}^e siècle, l'économie du Québec ne suffisait pas à faire vivre adéquatement ses habitants, ce qui entraîna un exode des familles vers les États-Unis. Un autre danger planait sur le terroir. Les anglophones protestants du comté d'Argenteuil, encouragés par les compagnies forestières, menaçaient de s'emparer des Laurentides. Le premier ministre Honoré Mercier passa à l'action. Ce fut dans ces circonstances qu'Antoine Labelle, le curé de Saint-Jérôme, reçut pour mission d'installer dans les cantons du Nord, sur des terres de la Couronne, des milliers de familles désireuses d'améliorer leur sort. Et c'est ainsi que la colonisation se mit en branle, dans les conditions de vie les plus rigoureuses et les plus précaires qui soient.

— Il ne faut pas ignorer cette partie importante de notre histoire... Qu'est-ce que vous attendez pour la faire revivre? m'a demandé André sur un ton presque indigné.

J'ai compris le message et je me suis aussitôt attelé à l'œuvre qui a finalement été publiée sous le titre de *Les Chemins du Nord*.



Alors qu'André et moi marchions rue Notre-Dame, devant l'hôtel de ville de Montréal, je me suis soudain immobilisé à l'endroit précis où Camillien Houde avait été kidnappé, le 5 août 1940, par la Gendarmerie royale, et poussé de force dans une voiture banalisée. Et comme une expression de vive curiosité s'est alors affichée sur le visage de mon éditeur, je ne me suis pas fait prier pour lui raconter la suite de l'un des plus dramatiques épisodes de l'épopée camillienne:

— Conduit au quartier général de la Police montée, il fut immédiatement envoyé au camp de concentration de Petawawa, en Ontario. Son opposition à la [politique d'enregistrement pour le service militaire](#) décrétée par le gouvernement fédéral entraîna sa déportation sans procès. Il resta emprisonné pendant quatre ans. Le matricule 694 retrouva sa liberté le 16 août 1944. À

son retour, Houde fut réélu à la mairie jusqu'à sa retraite en octobre 1954. Lors d'une manifestation politique tenue au Palais du Commerce, à Montréal, à l'occasion de l'élection provinciale de 1956, Camillien Houde fut l'invité d'honneur. Lorsque le maître de cérémonie s'avança pour présenter l'orateur, il eut à peine le temps de prononcer le nom de Camillien Houde. Au même moment, la foule déclencha un vacarme de tous les diables. Camillien s'avança en ouvrant les bras pour faire l'accolade à ces Montréalais qui se souvenaient de lui. Devant cette multitude en liesse, la phrase qui mijotait en lui éclata soudain: "ON DIRAIT QUE JE VOUS AI MANQUÉ!"

— Voilà le titre idéal pour un roman historique qui rappellerait la mémoire de Monsieur Montréal, a déclaré mon éditeur préféré.

Jamais n'a-t-il été question un seul instant d'envisager un autre titre à ce livre. Tout au plus l'avons-nous doté d'un sous-titre pleinement évocateur: *L'épopée de Camillien*.

Au Salon du livre de Montréal, alors que nous feuilletions un beau livre consacré à l'âge d'or de la «ligue à six clubs», je rappelai à André Gagnon que je conservais un tumultueux souvenir du légendaire Rocket:

— C'était au mois de mars 1955. Le président de la Ligue nationale de hockey, Clarence Campbell, avait infligé au meilleur joueur du Canadien une sévère sanction pour avoir frappé un arbitre. Maurice Richard a été suspendu pour tout le reste de la saison, y compris les séries éliminatoires. Au cours du match entre les Red Wings de Détroit et les Canadiens, le 17 mars, Campbell s'est présenté au Forum dans le but évident de narguer les partisans des Habs. Les spectateurs en colère s'en sont pris à Campbell et l'ont mitraillé avec tout ce qui leur tombait sous la main. Dès que la foule a repéré Campbell dans son siège, un branle-bas de combat s'est déployé autour de lui, puis une bombe lacrymogène a été lancée. Le temps de le dire, le Forum a été évacué et les partisans se sont rassemblés rue Sainte-Catherine. Ce soir-là, j'écoutais le match à la radio avec des amis. À l'annonce du grabuge, nous avons alors décidé de nous rendre rue Sainte-Catherine pour assister au spectacle. Dans la foule, j'ai croisé par hasard un voisin qui assistait au match. Il m'a raconté que, au plus fort des hostilités dirigées contre Campbell à l'intérieur du Forum, il avait entendu trois coups de feu... Qui avait tiré? Est-ce que Campbell était visé? Y avait-il eu des victimes? Les policiers avaient-ils appréhendé un suspect? Autant de questions auxquelles mon voisin n'avait

pas été en mesure de répondre...

— Que ces balles aient été réellement tirées ou pas, seul un roman policier pourrait éclaircir cette énigme, me dit André.

Je n'avais pas besoin qu'on me fasse un dessin... Mon éditeur rapproché venait de me proposer aimablement de reprendre du service, et cette fois dans le cadre d'un polar. Et c'est ainsi qu'a vu le jour *Coups de feu au Forum*...

Brisebois, Robert, 1933-

Coups de feu au Forum

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

Conseil des Arts du Canada;

Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC);

Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);

Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception graphique: René St-Amand

Illustration de la couverture: Yvon Roy

Maquette intérieure et mise en pages: Folio infographie

Copyright © 2015, Éditions Hurtubise inc.

ISBN (version papier): 978-2-89723-594-9

ISBN (version numérique PDF): 978-2-89723-595-6

ISBN (version numérique ePub): 978-2-89723-596-3

Dépôt légal: 2^e trimestre 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

www.editionshurtubise.com

À propos de l'auteur

Né à Montréal, Robert W. Brisebois a publié des romans historiques (312 rue Ontario Est, 921 Queen Mary Road, Les Chemins du Nord, On dirait que je vous ai manqué) et des anthologies de mots d'esprit, Le Petit Bob (deux tomes parus à ce jour). Après une carrière bien remplie dans le monde des communications, il se consacre depuis vingt ans à la littérature.

Du même auteur

Opération Pyro, roman, Montréal, Boréal, 1991 (sous le pseudonyme de Saint-Ours).

L'Amour c'est tout, le hasard c'est autre chose, roman, Montréal, Stanké, 1998.

Le Petit Bob 1, Répertoire de ripostes assassines à travers l'histoire, anthologie, Montréal, Stanké, 2002.

Les Amants du pont Jacques-Cartier, roman, Montréal, Trait d'Union, 2002.

Le Petit Bob 2, Répertoire de ripostes assassines à travers l'histoire, anthologie, Montréal, Stanké, 2003.

312 Ontario Est, roman, Montréal, Stanké, 2005.

921 Queen Mary Road, roman, Montréal, Hurtubise, 2008.

Les Chemins du Nord, roman, Montréal, Hurtubise, 2010.

On dirait que je vous ai manqué: l'épopée de Camillien Houde, roman, Montréal, Hurtubise, 2013.

À propos des Éditions Hurtubise

Fondées en 1960 par Claude Hurtubise, les Éditions Hurtubise, alors Hurtubise HMH, ont développé parallèlement les secteurs littéraire et scolaire. Aujourd'hui la ligne éditoriale de la maison indépendante, membre du groupe HMH, est davantage littéraire, autant pour la jeunesse (12 ans et plus) que pour les lecteurs adultes, auxquels ouvrages se greffent les livres de référence de la collection Bescherelle. Le catalogue littéraire des Éditions Hurtubise est l'un des plus prestigieux parmi les éditeurs francophones du pays, tant en essais qu'en fiction, avec environ 800 titres au catalogue.

Avec Leméac Éditeur, les Éditions Hurtubise sont également propriétaires de la Bibliothèque québécoise, qui se consacre à l'édition et la réédition au format poche de textes littéraires (fictions et essais); une maison d'édition qui comprend aujourd'hui un catalogue de plus de 200 titres.

Par ailleurs, les Éditions Hurtubise sont également très actives sur le plan international comme en fait foi les nombreuses cessions de droits d'une douzaine de titres différents par an, qui permettent à nos auteurs québécois de connaître un rayonnement accru et de rejoindre de nouveaux lecteurs.

Il est également important de noter que notre groupe, via la société Distribution HMH, se charge lui-même de sa diffusion et de sa distribution en librairie. Le travail pour la vente dans les grandes surfaces est quant à lui assumé par la Socadis, partenaire important des Éditions Hurtubise depuis plus de dix ans et avec lequel nous sommes en contact sur une base quotidienne.

Découvrez l'ensemble de nos titres et les nouveautés

www.editionshurtubise.com

De la même collection

[Hors collection - Hurtubise](#)

Suivez-nous

